SRDJA POPOVIC

COMMENT FAIRE TOMBER UN DICTATEUR QUAND ON EST SEUL, TOUT PETIT, ET SANS ARMES



PAYOT

Présentation

Voici le livre des révolutions possibles, celles que nous pouvons faire, nous, les gens ordinaires. Il part d'un principe : si l'on veut lancer rapidement un mouvement de masse à l'époque d'Internet et de la société des loisirs, l'humour (et un peu de stratégie) est une « arme » de choix. Il s'appuie sur une expérience acquise dans près de cinquante pays aussi bien que sur les enseignements de Gandhi et du stratège Gene Sharp. Et il prend la voix exceptionnelle de Srdja Popovic, apôtre de la lutte non violente, qui fit tomber Milosevic, fut de toutes les « révolutions fleuries » (Géorgie, Liban, Ukraine, etc.), et est considéré comme « l'architecte secret » du printemps arabe. Popovic nous fait entrer dans les coulisses des événements historiques du XXI^{e} siècle. Il raconte ce qui marche et comment ça marche. Il explique aussi pourquoi cela échoue parfois, comme en Ukraine ou en Chine. Son livre réconcilie avec l'action politique et montre combien il est crucial d'aller au bout des choses. Car il ne suffit pas de protester ou de faire la révolution, il faut aussi avoir une vision claire de ce qu'on fera de la liberté.

Srdja Popovic est né en 1973. Fan des Monthy Python, soutenu par Peter Gabriel, il a fondé le mouvement Otpor ! qui permit en 2000 la chute de Milosevic. Depuis, on vient le consulter du monde entier. Il dirige le Center for Applied Nonviolent Action and Strategies (Canvas) et enseigne depuis 2013 l'activisme politique non violent à la New York University.

Srdja Popovic

Avec Matthew Miller

Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit, et sans armes

Traduit de l'anglais par
Françoise Bouillot

PAYOT

Conception graphique : Guillaume Prieur - Illustration : © Bansky

TITRE ORIGINAL :
Blueprint for Revolution

This translation published by arrangement with Spiegel & Grauan imprint of Random House, a division of Random House LLC.

© Matthew Miller et Srdja Popovic, 2015
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2015 pour la traduction française

www.payot-rivages.fr

ISBN : 978-2-228-91388-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gracieux ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Ce livre est dédié à mes amis, qui m'ont soutenu et m'ont fait confiance dans ma folle mission aux côtés des agitateurs du monde entier ; et à mon fils, Moma, pour qui j'espère égoïstement que nous pourrons vivre dans un monde meilleur.

Avant-propos

Ce livre parle de révolutions.

Pas de révolutions violentes : elles finissent en général trempées du sang des innocents. Et pas non plus de révolutions prônées par un petit groupe de fanatiques : si vous voulez savoir comment celles-là se terminent, installez-vous confortablement avec une bonne biographie de Lénine. Non, ce livre parle des mouvements qui se propagent aujourd'hui un peu partout dans le monde, de la place Tahrir au Caire jusqu'à New York avec le mouvement Occupy Wall Street. C'est un livre sur les révolutions lancées par des gens ordinaires, convaincus que s'ils se rassemblent pour réfléchir de façon créative, ils seront capables de renverser les dictateurs et de corriger les injustices.

J'ai eu la chance d'être l'un de ces révolutionnaires ordinaires, et j'ai accompli un improbable périple personnel qui m'a mené du statut de guitariste/bassiste belgradois hypercool et sans conscience politique à celui de leader d'Otpor!, le mouvement non violent qui a renversé le dictateur serbe Slobodan Milosevic. Après un bref passage au Parlement serbe, je travaille désormais comme consultant pour tous les mouvements, petits ou grands, qui, partout dans le monde, souhaitent appliquer les principes de l'action non violente pour s'opposer à l'oppression et apporter à leur peuple la liberté, la démocratie et le bonheur. Mais pas de panique : ce n'est pas un livre sur moi. C'est un livre sur tout ce que j'ai appris en travaillant avec des activistes d'Égypte ou d'Ukraine, sur les grandes idées et les petites tactiques qui font toute la force de ce que j'aime appeler « le pouvoir du peuple ». N'étant pas un grand intellectuel, j'ai choisi de partager mon expérience non pas sous la forme d'un exposé sèchement factuel, ni en vous assommant de théories complexes, mais en racontant simplement l'histoire

d'individus et de mouvements remarquables, des défis qu'ils ont dû affronter et des leçons qu'ils ont apprises.

Ce livre s'organise autour de deux axes. L'un présente une série d'exemples illustrant ce que peut être l'activisme non violent dans le monde actuel, ainsi que les caractéristiques clés des mouvements pour le changement social qui ont eu une issue heureuse. L'autre étudie plusieurs cas pratiques du bon usage de ces techniques non violentes. J'espère que ces histoires et ces exemples seront pour vous une source d'inspiration et qu'ils vous aideront dans vos propres luttes à faire la différence. Du fait de la nature de ces histoires – certaines des anecdotes racontées ici concernent des gens qui seraient encore en grand danger si le rôle qu'ils y ont joué était connu – j'ai veillé à changer des noms et des éléments identifiants. J'ai aussi pris la liberté de simplifier parfois des histoires complexes pour les réduire à l'essentiel, avec mes excuses aux experts et aux pédants.

Les idées et les histoires de ce livre ne doivent pas simplement être comprises, elles doivent aussi, et surtout, être *ressenties*. Comme un bon album de rock, elles doivent avoir pour effet de vous faire bondir sur vos pieds et de vous mettre en mouvement. Elles visent à vous convaincre que si les costards-cravates, les caïds et les brutes qui dirigent le monde vous paraissent invincibles, il suffit parfois, pour les renverser, d'un peu d'humour.



1
Ça ne peut pas se passer chez nous

Ma belle ville de Belgrade ne fait sans doute pas partie de la liste des dix endroits qu'il faut avoir visités dans sa vie. Certains de nos voisins peuvent être assez rudes, et nous-mêmes, les Serbes, avons la réputation d'être des fauteurs de troubles, au point d'avoir donné à une grande artère le nom de Gavrilo Princip, l'homme que l'on accuse d'avoir déclenché la

Première Guerre mondiale, et attribué à une rue le nom de sa bande de révolutionnaires. Et puis, il y a le souvenir de notre ancien dictateur Slobodan Milosevic, le maniaque qui a introduit le « nettoyage ethnique » dans le monde, lancé quatre guerres désastreuses contre ses voisins dans les années 1990, et provoqué une série de bombardements de l'OTAN qui ont ravagé Belgrade. Mais rien de tout cela n'avait l'air de troubler le groupe d'une quinzaine d'Égyptiens arrivés à Belgrade en juin 2009. Ils n'avaient pas fait tout ce chemin pour s'offrir un mois de vacances dans une station balnéaire : ils étaient venus préparer une révolution.

Vu leur agenda particulier, le premier endroit que je tins à leur montrer est le dernier que j'aurais recommandé à un visiteur ordinaire : la place de la République. Pour avoir une idée de l'aspect de cette partie sale et biscornue de la ville, prenez Times Square, réduisez-le de moitié, et supprimez tous ses néons et toute son énergie en ne lui laissant que ses embouteillages et sa crasse. Mais les Égyptiens s'en souciaient fort peu. Ils n'avaient qu'une idée en tête : renverser leur propre dictateur, Hosni Moubarak. À leurs yeux, la place de la République n'était pas un piège à touristes, mais le *ground zero* d'un mouvement non violent lancé par une bande de jeunes gens ordinaires, et ce mouvement était devenu une force politique massive qui avait réalisé l'impensable en renversant Milosevic. J'étais l'un des leaders de ce mouvement et mes amis égyptiens étaient venus me trouver dans l'espoir d'apprendre quelque chose de nous.

Je casai mon groupe dans un coin tranquille, à l'écart des cafés bruyants et de leurs serveurs éreintés, et j'entamai mon petit discours. Il y eut un temps, leur dis-je en désignant les boutiques de luxe – Armani, Burberry, Max Mara – qui parsèment la place, où l'inflation en Serbie était si terrible que le prix du kilo de pommes de terre bondit de quatre mille à dix-sept milliards de dinars en l'espace d'un an[1]. Comme si cela ne suffisait pas, nous étions aussi en guerre avec la Croatie voisine. Et si vous vous risquiez à ouvrir la bouche pour critiquer les politiques désastreuses qui avaient conduit à l'effondrement de notre économie et à la perte de notre sécurité, vous étiez arrêté, tabassé, et parfois pire. En 1992, j'étais étudiant en première année de biologie. L'avenir, pour les jeunes comme moi, se présentait sous les auspices les plus sombres.

« Ouais, rigola l'un des Égyptiens, on connaît la chanson ! »

Les autres hochèrent la tête en signe d'acquiescement tandis que je poursuivais mon histoire. Face à la terreur imposée par Milosevic, leur dis-

je, la réaction naturelle, du moins au début, fut l'apathie. Après tout, mes amis et moi n'étions pas du genre à imaginer lancer un jour un quelconque mouvement politique. Nous n'étions pas des apprentis politiciens. Nous étions de jeunes étudiants qui partageaient les passions de tous leurs congénères : se lever tard, picoler un maximum et draguer les filles. Si vous m'aviez demandé à l'époque ce qui aurait pu me faire descendre sur la place de la République, je n'aurais pas répondu : « Une manifestation. » J'aurais répondu : « Un concert de rock. »

De notre recoin de la place, je tentai d'expliquer pourquoi j'aimais Rimtutituki, un groupe dont le nom de scène signifie « Je te mets ma queue », en espérant que les trois ou quatre femmes du groupe qui portaient le hijab n'en seraient pas trop choquées. En 1992, Rimtutituki était le groupe le plus cool de Belgrade : une bande de joyeux drilles armés de guitares, dont les chansons étaient connues pour leurs paroles provocatrices. Quand ils annoncèrent un concert gratuit – un événement rare – mes potes et moi séchâmes les cours pour filer illico place de la République voir nos idoles en pleine action.

Ce qui se passa ensuite fut un choc. Au lieu de donner une autre de leurs performances si marrantes, les membres de Rimtutituki firent leur entrée sur la place juchés sur un pick-up, ayant plus l'air de généraux conquérants que de musiciens punks. Puis, tout en décrivant de grands cercles avec leur pick-up, ils livrèrent un pot-pourri de leurs chansons les plus connues, dont les paroles disaient notamment : « Si je tire mon arme, je n'aurai pas le temps de tirer mon coup », ou « Sous le casque, pas de cerveau ». Il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qui se passait : la guerre faisait rage, Belgrade était remplie de soldats et de tanks en route pour le front, et il y avait ces punks en train de se moquer de tout ce militarisme, de parler contre la guerre, de plaider pour une vie normale et heureuse. Et tout cela dans une dictature, où beugler ce genre de slogans en public pouvait vous attirer les pires ennuis.

Tandis que je courais derrière le pick-up en acclamant mes musiciens favoris, j'eus une série de révélations. Je compris que l'activisme n'a pas besoin d'être ennuyeux. En réalité, il peut être bien plus efficace sous la forme d'un concert punk que sous celle d'une manifestation traditionnelle. Je compris aussi qu'il est possible, même dans les conditions apparemment les moins favorables, de pousser les gens à s'impliquer. Et je compris que lorsque suffisamment de personnes sont prêtes à s'impliquer, le changement

est imminent. Bien sûr, cela ne m'apparut pas dans toute sa clarté – du moins pas sur le moment. J'allais devoir réfléchir pendant plusieurs années aux sentiments que j'avais éprouvés ce jour-là place de la République avant de tirer du sens de mes intuitions et de les convertir en actions. Mais une fois que j'eus perçu la possibilité d'une action non violente susceptible de nous faire remporter la bataille, il me fut impossible de retourner à mon état d'apathie. Mes amis et moi avions désormais l'impression qu'il nous fallait faire quelque chose pour renverser Milosevic.

Et Milosevic, il faut lui reconnaître cela, travaillait dur à nous trouver des raisons d'être furieux. En 1996, il refusa de reconnaître les résultats des élections législatives, qui auraient contraint nombre de ses sbires à céder leur siège au parlement à des membres de l'opposition ; et quand les activistes descendirent dans la rue pour manifester, ils furent accueillis à coups de matraque par la police. En 1998, Milosevic fit un pas de plus vers la dictature totale en annonçant que son gouvernement contrôlerait désormais intégralement les six universités de Serbie, tant au niveau des programmes que de l'administration. C'était plus que mes amis et moi n'étions disposés à supporter. Nous nous sommes alors réunis dans nos petits appartements enfumés de Belgrade et avons décidé de lancer un mouvement.

Nous l'avons appelé Otpor!, « Résistance », et nous lui avons trouvé un logo : un poing noir très cool, une variation de ce puissant symbole de changement social qui avait servi à tout le monde, des partisans ayant combattu les nazis dans la Yougoslavie occupée lors de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux Black Panthers des années 1960. Pour dessiner ce poing, nous avons repris une esquisse que mon meilleur ami, Duda Petrovic, avait griffonnée sur un bout de papier pour impressionner une des filles du mouvement. Il était tendance, et il était parfait.

Toutes ces histoires de logos peuvent vous paraître accessoires, dis-je aux Égyptiens, mais l'image de marque comptait beaucoup pour nous. De même qu'en voyant un design rouge et blanc, les gens, partout dans le monde, identifient aussitôt la marque Coca-Cola, nous voulions donner aux Serbes une image visuelle qu'ils puissent associer à notre mouvement. En outre, à ce moment, nous comprenions fort bien que même si nous avions supplié à genoux nos amis et notre famille de nous soutenir dans cette entreprise, nous n'aurions guère réussi à convaincre qu'une petite trentaine de personnes de venir manifester à nos côtés. En revanche, nous pouvions

réaliser trois cents pochoirs de ce poing fermé en une seule soirée. Un matin de novembre, donc, les habitants de Belgrade découvrirent à leur réveil la place de la République couverte d'impressions de notre poing. À l'époque, alors que tout le monde était terrorisé par Milosevic, cela donna aux gens le sentiment que quelque chose de grand et de bien organisé s'agitait sous la surface.

Et peu de temps après, c'était devenu une réalité.

En voyant le poing et le mot « résistance » placardé un peu partout, les jeunes voulurent naturellement en savoir plus sur ce truc nouveau et tellement hype. Ils voulurent en faire partie. Pour éliminer les poseurs, les barjots et, surtout, les informateurs potentiels, nous leur avons fait passer une sorte de test : afin de prouver leur sérieux, ils devaient aller réaliser eux-mêmes des pochoirs du poing dans des endroits déterminés. Bientôt, non seulement la ville fut couverte de notre symbole, mais nous avions aussi recruté un petit groupe de gens résolus et disposés à croire qu'il était possible de changer le régime.

Il fallut ensuite prendre des décisions cruciales sur le type de mouvement que nous voulions être. La première résolution qui s'imposa à nous fut que nous serions un mouvement strictement non violent. Outre que nous croyions fermement aux révolutions pacifiques, vouloir user de la force contre un type qui avait à sa botte des dizaines de milliers de policiers, des centaines de milliers de soldats et Dieu sait combien d'hommes de main nous semblait en effet une très mauvaise idée. Nous ne pourrions jamais éjecter Milosevic par la force ; mais nous pourrions essayer de construire un mouvement si puissant et si populaire qu'il n'aurait d'autre choix que de s'y soumettre, d'accepter des élections libres, et donc d'être rapidement battu.

L'autre grande décision fut qu'Otpor! ne serait pas un mouvement centré sur des leaders charismatiques. C'était en partie une considération pratique : dès que nous aurions pris un peu d'ampleur, la police ne manquerait pas de nous tomber dessus, et un mouvement dépourvu de leaders aisément identifiables est toujours plus difficile à arrêter en une seule fois. Selon cette logique, s'ils arrêtaient l'un quelconque d'entre nous, il s'en trouverait quinze autres pour prendre sa place. Mais pour nous dissimuler en pleine lumière, nous devions nous montrer futés en déclenchant contre le régime une série de petites confrontations créatives. Nous voulions saisir ce « moment Rimtutituki » qui avait instillé à la foule

ce sentiment plein d'espoir que la résistance n'était pas vaine et que la victoire était à portée de main.

Désignant cette fois le côté opposé de la place, je priai les Égyptiens de regarder le centre commercial trapu et déserté des années 1980, juste derrière la station de taxis. C'est là que les services de sécurité de Milosevic m'avaient arrêté le 15 décembre 1998. C'était un matin glacial. Otpor! existait depuis trois mois et j'avais réuni assez de soutiens pour organiser une petite manifestation au départ de la place de la République. Je ne suis pas allé plus loin que la place. Alors que j'arrivais au point de rencontre, des policiers me sautèrent dessus et me traînèrent à quelques rues de là dans une cellule empestant la pisse, où ils s'amusèrent à me battre comme plâtre pendant ce qui me parut être une éternité. Heureusement, les épaisses couches de sweaters que je portais me protégèrent en partie de leurs coups de bottes. La police finit par me relâcher, mais pas avant que l'un des flics ne m'ait mis son pistolet dans la bouche en me disant qu'il aimerait être en Irak, parce que alors il pourrait me descendre dans la seconde.

Les Égyptiens se ragaillardirent. Cette histoire de coups de bottes et de flingues leur rappelait la maison et les forces de sécurité de Moubarak. Au moins, nous étions passés par les mêmes épreuves qu'eux. L'un de mes étudiants était un intellectuel, un type mince portant des lunettes cerclées de fer. La police secrète de Moubarak témoignait envers les étudiants d'une animosité particulière, et sa réaction m'indiquait qu'il avait dû avoir le même genre d'aimable entretien avec les flics. M'adressant directement à lui, je poursuivis l'histoire de la montée d'Otpor! en lui parlant d'un phénomène inattendu qui ne fit que s'amplifier à mesure que notre popularité croissait : plus la police s'efforçait par tous les moyens de nous chasser de la place de la République, plus nous y revenions.

Avec la montée en puissance d'Otpor!, nos petites manifestations devinrent les fêtes les plus courues de la ville : si vous n'en étiez pas, vous pouviez dire adieu à votre vie sociale. Et il n'y avait pas plus cool, bien sûr, que d'arriver à se faire soi-même arrêter : être traîné en prison par la police voulait dire que vous étiez audacieux et déterminé, et donc que vous étiez sexy. En quelques semaines, même les gamins les plus ringards de la ville, du genre à arborer un sage alignement de stylos à leur poche de poitrine et à se la péter avec les calculatrices électroniques qu'ils apportaient en cours, se faisaient balancer le soir dans les cars de la police et avaient des rancarts le lendemain avec les plus jolies filles de leur classe.

À ce point de l'histoire, je perçus le scepticisme silencieux de mes amis égyptiens. Je m'interrompis et demandai à mon intellectuel à lunettes si la même dynamique était vraie chez eux. Non, répondit-il sans une hésitation. Au Caire, martela-t-il avec autorité, personne ne voudrait jamais affronter la police secrète de Moubarak. C'était à considérer : même le plus brutal des sbires de Milosevic se comportait comme une gentille nounou comparé aux gardiens des geôles de Moubarak. Mais il y avait un principe universel à l'œuvre place de la République que je voulais partager avec mes visiteurs et qui n'avait rien à voir avec le degré de nuisance de la police secrète. Ce que je tenais à leur faire comprendre était beaucoup plus simple et radical : je voulais qu'ils se pénètrent du sens de la comédie.

En général, quand on veut lancer un mouvement non violent, on cite Gandhi ou Martin Luther King comme ses inspirateurs. Mais ces deux hommes, quelles qu'aient été leurs vertus par ailleurs, n'avaient rien de drôle. Or, si vous espérez lancer très rapidement un mouvement de masse à l'époque d'Internet et de la société des loisirs, l'humour est une stratégie clé. Tout en arpentant lentement la place de la République, j'expliquai donc aux Égyptiens qu'Otpor! s'était beaucoup servi du théâtre de rue. Nous ne faisions rien de trop politique, parce que la politique est ennuyeuse ; nous voulions que nos interventions soient distrayantes et, surtout, qu'elles suscitent le rire. Dans les débuts d'Otpor!, le rire fut notre meilleure arme contre le régime. Après tout, la dictature de Milosevic se nourrissait de la peur : la peur de nos voisins, la peur de la surveillance, la peur de la police, la peur de tout. Mais durant ce temps de terreur, nous avions appris que c'est par le rire que l'on combat le mieux la peur. Si vous ne me croyez pas, pensez à la meilleure façon de rassurer un ami qui s'apprête à subir une lourde opération chirurgicale. Prenez un air grave et inquiet, vous ne ferez qu'accroître son anxiété. Lâchez une blague, il va aussitôt se détendre, et peut-être même se fendre d'un sourire. Ce principe s'applique aux mouvements d'activistes.

Comment, donc, rendre amusante une chose aussi pénible que la vie sous la botte d'un despote ? C'est le moment le plus gratifiant quand on lance un mouvement. Comme les Monty Python, qui étaient nos héros, mes amis et moi avons entrepris de mettre nos idées en commun pour trouver de bons sketchs qui auraient l'effet désiré. Ainsi, lors d'une manifestation contre Milosevic dans la petite ville de Kragujevac, les activistes d'Otpor! prirent des fleurs blanches – symbole de l'épouse détestée du dictateur qui

en portait quotidiennement une dans les cheveux – et en ornèrent la tête de dindes, un oiseau dont le nom en serbe, comme en français, est des moins flatteurs pour une femme. Les dindes ainsi attifées furent ensuite lâchées dans les rues de Kragujevac, et le public eut droit à un grand moment de comique : les féroces policiers de Milosevic en train de courir partout en se bousculant, tandis que les bestioles se dispersaient en gloussant dans tous les coins. Le plus beau de l'affaire est que les flics n'avaient pas vraiment le choix, car laisser courir les dindes en liberté aurait indiqué à Otpor! que son insubordination était tolérée. Seulement, une fois que vous avez vu un gros flic costaud courir après une dinde comme dans un vieux dessin animé, peut-il encore vous faire peur ? C'était un exemple de pensée créative ridiculisant les forces de l'ordre devant des gens en route pour leur travail, et devant une bande de journalistes hilares arrivés à temps sur la scène pour l'immortaliser. Et tout ça avec une simple visite au poulailler du coin et un brin d'imagination.

Mais à mesure que la journée s'avançait et que je faisais part aux Égyptiens d'autres expériences d'Otpor!, leurs doutes s'affichaient clairement sur leurs visages. Les plus religieux du groupe continuaient d'égrener la liste de tout ce qu'ils voyaient à Belgrade qui ne marcherait pas chez eux. Au Caire, par exemple, un café est un endroit où les hommes boivent du thé en fumant des hookahs, pas un lieu où des filles en mini-tops et en short viennent boire des bières en public avec leurs petits copains. À leurs yeux, la place de la République sortait d'une autre planète. Tout ce que je leur racontais sur les groupes de punk rock, les dindes en folie et les gens qui s'amusaient à titiller la police ressemblait pour eux à un rêve impossible.

En avançant sur la grande rue adjacente à la place, nous longions de magnifiques rangées de bâtiments du XIX e siècle, datant de l'époque de l'Empire austro-hongrois. Chaque coupole, chaque colonne, chaque balcon en fer forgé que voyaient mes invités semblait leur marteler le même message : nous étions en Europe, et rien de ce qui se passait ici ne marcherait jamais là-bas, sur les rives du Nil. Je n'étais nullement surpris de les voir aussi rongés par le doute. J'avais connu le même scénario avec d'autres activistes venus en Serbie demander des conseils, ayant parcouru de longues distances pour rencontrer les anciens d'Otpor! et ne s'entendre donner à l'arrivée que des leçons sur l'art de monter des canulars. Et les

Égyptiens, me semblait-il, commençaient à se demander s'ils n'étaient pas eux-mêmes les premiers dindons de la farce.

Pourtant, ils durent être inspirés par certaines des histoires qu'ils avaient entendues à propos des manifestations sur la place de la République. Peut-être était-ce pur désespoir de leur part, mais soudain, sans aucun préavis, l'un d'eux se mit à scander des slogans politiques au milieu de la foule attablée aux terrasses des cafés.

« Libérez l'Égypte ! À bas Moubarak ! »

Il était rouge brique, criant de tout son cœur, et deux secondes plus tard tout le groupe des Égyptiens reprenait ces slogans en chœur. Au moins, me dis-je, ils étaient pleins d'énergie ; ils profitaient de la liberté, encore impossible au Caire, de s'exprimer dans un meeting impromptu. Notre groupe bruyant fit lever quelques sourcils, et une escouade de flics s'arrêta pour s'informer poliment si tout allait bien ; ils étaient aussi perplexes devant mes amis que ceux-ci l'étaient devant nous.

Mais c'était le tout premier jour des Égyptiens en Serbie, et je veillai à ne pas me laisser décontenancer par leur frustration. Outre qu'il leur fallait du temps pour s'acclimater, le type d'agitateur estampillé Otpor! était aussi éloigné qu'on peut l'être de l'image classique du révolutionnaire. Nous ne vitupérions pas comme Lénine et nous étions résolument opposés à toutes les solutions sanglantes prêchées par Mao et Arafat. C'était un territoire entièrement neuf pour les Égyptiens, et il fallait simplement leur laisser le temps de s'y accoutumer. Pour le reste de la semaine de formation, nous avions réservé des chambres d'hôtel au bord du lac Palic, un paysage enchanteur, version serbe de la Suisse, parsemé de maisons en pain d'épice peintes dans des teintes pastel.

Le lendemain, nous avons commencé notre atelier dans la salle de conférences d'un petit hôtel qui n'avait rien de bien remarquable, mais peu importait : nous n'étions pas là pour acheter le fonds. Auparavant, nous avions partagé un solide petit déjeuner serbe à base de cheesecake et de yaourt, puis les quinze Égyptiens étaient sortis liquider quelques paquets de cigarettes. Je souris : à l'époque d'Otpor!, j'étais moi aussi un gros fumeur, descendant une bonne cinquantaine de clopes par jour pour tenir le coup face au stress que nous imposait la lutte contre le régime. Quand les Égyptiens sont revenus de leur pause-cigarette, nous avons tiré les épais rideaux et la session a débuté. Dehors, des gens barbotaient dans la piscine,

bavardaient sur la terrasse de l'hôtel ou s'achetaient des glaces. Mais à l'intérieur, on parlait de révolution.

Après avoir fait asseoir mes étudiants en demi-cercle devant moi, je leur demandai si leur visite à la place de la République et les histoires qu'ils avaient entendues sur la révolution serbe leur avaient inspiré des réflexions. Je voulais savoir ce qu'ils pensaient réellement du type de résistance non violente dont nous avions usé contre Milosevic et que nous leur suggérions d'utiliser en Égypte. Et je voulais qu'ils soient honnêtes.

Une main se leva presque aussitôt. C'était Mohammed Adel, un gros ours gentil, leader du mouvement du 6 Avril, le mieux organisé des groupes non violents du Caire. Aucun de nous ne connaissant l'arabe, nous avions embauché un traducteur, mais nous n'avons pas eu besoin de son aide pour comprendre ce que Mohammed s'apprêtait à dire. En fait, dès qu'il ouvrit la bouche, je vis ma collègue Sandra, assise quelques sièges plus loin, esquisser un sourire entendu. Elle avait passé la journée à Belgrade avec les Égyptiens et faisait ce travail depuis assez longtemps pour deviner la suite.

« Srdja, dit Mohammed tout à trac, nous sommes tous très impressionnés par ce qui s'est passé en Serbie. Mais l'Égypte est très différente. Ça ne peut pas se passer là-bas. »

Son pessimisme ne nous surprit pas. « Ça ne peut pas se passer chez nous » est la réaction la plus courante de nos étudiants. J'ai expliqué à Mohammed que je comprenais ses doutes. Les activistes de Géorgie avaient eu la même réflexion quand une bande de jeunes Serbes les avait rencontrés à Tbilissi en 2003, juste avant qu'ils ne renversent leur propre dictature à l'aide des méthodes d'Otpor! lors de la Révolution rose. Et j'avais entendu les mêmes objections en Ukraine avant que Leonid Koutchma ne soit renversé par la Révolution orange de 2004 ; au Liban un an plus tard, à la veille de la révolution du Cèdre ; et aux Maldives trois ans plus tard, quand les activistes pro-démocratie avaient fini par déposer l'homme fort de leur pays. Toutes ces révolutions avaient été de grands succès, et toutes avaient commencé grâce à des leaders persuadés que ce qui s'était passé en Serbie ne pourrait jamais arriver dans leur propre pays.

« Avec tout le respect que je vous dois, interrompit une jeune femme dont l'attitude indiquait qu'elle ne croyait pas un mot de ce que nous disions, vous parlez de concerts et de manifestations. Mais si nous faisons ça, Moubarak nous fera tout simplement disparaître. En Égypte, nous

n’avons pas le droit de former des groupes de plus de trois personnes. Vos méthodes ne peuvent pas marcher chez nous. Ça n’a rien à voir. »

Oui, répondis-je, la police secrète de Moubarak – la Mukhabarat – est une des pires au monde. Mais les Chiliens qui vivaient sous Pinochet dans les années 1970 étaient enlevés en pleine rue et jetés dans des prisons secrètes tout comme en Égypte. Du coup, au lieu de descendre dans la rue, ils ont commencé par encourager les chauffeurs de taxi à conduire très lentement[2]. Imaginez, dis-je à la jeune femme, que vous vous réveillez à Santiago. Vous sortez pour aller à l’épicerie acheter des empañadas, et soudain vous voyez tous les taxis en train de se traîner comme des escargots. Ensuite, imaginez que ce phénomène se répand – chaque voiture, chaque autobus, chaque camion se met à son tour à avancer à vingt à l’heure, affichant clairement le mécontentement des conducteurs à l’égard du régime. Et quelques jours plus tard, vous voyez les piétons avancer à leur tour à une allure de tortue sur les trottoirs. La ville est quasiment paralysée. Avant, les gens avaient peur d’exprimer ouvertement leur mépris pour Pinochet ; du coup, si vous haïssiez le dictateur, vous pouviez penser que vous étiez le seul. Mais en voyant tous ces conducteurs et ces piétons au ralenti, et en comprenant qu’il s’agissait d’une subtile protestation contre le régime, vous aviez soudain la certitude que tout le monde détestait le tyran. Des tactiques de ce type, disaient les Chiliens, font comprendre aux gens que « *nous* sommes la foule et *ils* sont une poignée ». Et le plus beau de l’affaire, c’est qu’il n’y a aucun risque : même en Corée du Nord, il n’est pas illégal de conduire lentement.

La jeune femme se mit à rire. Elle dit que manifester en réduisant la vitesse ne serait pas une solution au Caire, qui n’est qu’un immense embouteillage permanent. Mais elle reconnut qu’il était possible de faire quelque chose de comparable en Égypte.

Les gens, repris-je, ont toujours en magasin une liste de bonnes raisons expliquant pourquoi leur cas est unique et tout mouvement voué à l’échec chez eux. C’est humain. En Serbie, par exemple, on me disait qu’il était impossible de se confronter à Milosevic, parce qu’il avait à sa botte l’armée, la police et les médias. En Birmanie, on m’avait dit que la culture de l’obéissance garantissait une tranquillité absolue à la junte. Et quand je vais aux États-Unis, les gens ne cessent de se plaindre que tout ce qui intéresse les Américains, c’est remplir leurs chariots au supermarché et tondre leur pelouse. Mais en réalité, Martin Luther King était un Américain, des moines

étaient en tête des manifestations dans les rues de Rangoon, et aujourd'hui la Serbie est une démocratie.

Le premier pas pour construire un mouvement qui gagne, dis-je aux Égyptiens, consiste à se débarrasser de l'idée que tout ce qui arrive ailleurs ne pourra jamais être repris chez soi. Cette idée repose sur deux présupposés – l'un juste et l'autre faux. Le premier, qui est juste, est que chaque endroit du monde est différent et que le mouvement non violent du pays A ne peut pas faire l'objet d'un simple copier-coller pour le pays B. Même dans les meilleurs moments, devais-je reconnaître, je n'aurais pas pu convaincre ne serait-ce qu'une centaine de Serbes de défiler au Caire avec Mohammed et son mouvement du 6 Avril pour la démocratie. De même, je ne pourrais jamais convaincre une femme saoudienne de reprendre les techniques des Femen en Ukraine et de montrer ses seins lors d'un meeting pour l'égalité des sexes à Riyad.

Au passage, les Égyptiens religieux saluèrent celle-là d'un petit sourire, et je repris ma démonstration.

Si le premier présupposé implicite dans le « ça ne peut pas se passer chez nous » est valable, poursuivis-je, le second – l'idée qu'il n'y a absolument aucun moyen pour qu'un mouvement non violent réussisse dans votre pays – est rigoureusement faux. Les principes qui président à toutes les campagnes non violentes, qu'il s'agisse de celle de Gandhi ou de la révolution serbe, sont universels. Ils peuvent fonctionner dans tous les pays, dans toutes les villes, dans toutes les communautés et dans toutes les universités.

La clé, dis-je aux Égyptiens, est de commencer par un objectif restreint, pertinent mais accessible, quelque chose qui ne va pas vous faire tuer ni même vous faire tabasser trop durement. Je leur rappelai que notre première initiative avec Otpor! avait été d'adopter le poing fermé comme symbole. Quand les membres d'Otpor! rendaient visite à leurs amis, ils collaient des stickers dans les ascenseurs. C'était là une tactique que les Égyptiens pouvaient copier facilement.

Un Égyptien costaud m'interrompit : « Je ne vois toujours pas comment des stickers sont censés faire tomber Moubarak. »

Je sentais, à la façon dont ils me regardaient, qu'ils se disaient tous à peu près la même chose. Avisant les paquets de Marlboro à moitié vides éparpillés devant eux (les restes de leur session cigarettes d'après le petit

déjeuner), je leur demandai pourquoi ils avaient choisi cette marque particulière. Tout d'abord, personne ne comprit où je voulais en venir.

« Je ne sais pas, dit l'un des intellectuels. Peut-être parce que le paquet a une bonne tête ? »

« Ce sont les meilleures, ajouta le costaud. Et elles sont américaines. »

Eh bien, lui dis-je, il fumait des Marlboro parce que cette marque représentait quelque chose pour lui. C'était peut-être le cow-boy, ou le paquet rouge, ou le contrôle de la qualité, ou autre chose encore. Mais quand il allait acheter ses cigarettes, il faisait son choix entre plusieurs marques. Et, finalement, sa préférence allait aux Marlboro. C'est la même chose pour un dictateur. Chaque dictateur est une marque. En général, cette marque est enveloppée dans le drapeau national et elle s'appuie sur une narration de stabilité. Comme le disait Pinochet : « C'est moi ou le chaos[3]. » Souvent, la marque d'un dictateur représente la défiance vis-à-vis des États-Unis, ou d'Israël, ou d'un autre pays. Et à l'instar des marques, les dictateurs ont un besoin vital de parts de marché et de visibilité. Au Venezuela, Hugo Chávez avait son propre show télévisé, *Aló Presidente*. Il était diffusé pendant des heures d'affilée et montrait Chávez faisant des discours et exécutant de petits sketches. Dans un épisode, il était habillé en arbitre de base-ball et déclarait ses opposants politiques « out ».



Les dictateurs hauts en couleur comme Chávez ne sont pas différents des autres : ils dépendent eux aussi de leur temps d'antenne et s'efforcent sans cesse d'accroître leur part de marché. Mais si vous regardez derrière toute cette pub et cette propagande, vous verrez que les dictatures sont en fait de véritables passoires. Et cela parce qu'elles sont toujours concoctées

avec les mêmes ingrédients : corruption, népotisme, mauvaise gestion, injustices sociales, violence et peur. Alors pourquoi les gens choisissent-ils de les suivre ?

Personne n'avait de réponse à cela.

C'est parce que dans une dictature, leur dis-je, il n'y a pas d'autres marques disponibles. Si Moubarak était une mauvaise marque de cigarettes locales, à eux de devenir une cartouche de Marlboro. Il leur fallait une marque plus attractive que celle de Moubarak. Or, les marques ont besoin de publicité, et la publicité s'appuie sur des symboles. C'est pourquoi le poing fermé avait eu une telle importance dans la révolution serbe, et pourquoi les activistes de Géorgie et d'Ukraine s'étaient servis des roses et de la couleur orange dans leurs luttes victorieuses contre les valets postsoviétiques de leurs pays respectifs. Si les Égyptiens ne trouvaient pas une façon de signaler leur marque, ils ne pourraient jamais faire converger toute la colère présente dans les petites poches de mécontentement – les travailleurs du textile qui s'étaient mis en grève à Mahalla en 2008, les journalistes qui réclamaient un Internet non censuré au Caire, les jeunes au chômage tabassés dans les rues partout dans le pays – sur le véritable problème : la dictature d'Hosni Moubarak. Avoir un logo fort aide les gens à comprendre que toute cette agitation dans le pays est liée à quelque chose de bien plus grand, qui la dépasse largement. Et ce quelque chose de plus grand, dis-je aux Égyptiens, c'était la vision qu'ils allaient créer.

Là-dessus, une femme particulièrement timide leva la main.

« Tout cela est très intéressant, concéda-t-elle, et si Dieu le veut nous réussirons. Mais nous ne sommes que quinze ici, et nous avons contre nous Moubarak, sa police, son armée, son parti et tout le reste. Vous savez, parfois, dit-elle en hésitant, on se sent comme… comme des moins que rien. »

Il se trouve que je ne suis pas moi-même quelqu'un de religieux. Mais si je devais désigner un livre qui soit pour moi une sorte de Bible, je choisirais sans hésiter *Le Seigneur des anneaux*. J'ai toujours eu un petit autel dédié à Tolkien dans ma chambre, et même dans les moments les plus sombres de la lutte en Serbie, quand Milosevic et la folie du nettoyage ethnique étaient notre seul pain quotidien, je me tournais vers mes exemplaires fatigués de Tolkien et je trouvais dans leurs pages une nouvelle confiance. J'aimais un passage en particulier, celui où la sorcière Galadriel

dit au hobbit Frodon que « même la plus petite créature peut changer le cours de l'avenir ».

Je répétai ces mots une fois. Puis encore une fois. On comprenait bien pourquoi les Égyptiens avaient le sentiment d'être « des moins que rien ». Dès notre plus jeune âge, on nous serine que ce sont les forts et les puissants qui font l'histoire. Les journaux et les magazines rivalisent d'histoires et d'anecdotes sur les puissants et les riches, et les présentateurs de télé semblent toujours sous le charme des membres des élites qu'ils interviewent dans leurs magnifiques studios. En Occident, la culture commence par l'*Iliade* – avec ses innombrables poitrines percées par des lances et ses casques remplis de sang – et se poursuit à ce jour comme une célébration de trois mille ans de violence, de héros et de conquêtes. Réfléchissez un instant : combien de films avez-vous vus sur la Seconde Guerre mondiale ou sur la guerre du Vietnam ? Des tas, j'en suis sûr. Mais essayez de compter le nombre de films réalisés sur les luttes non violentes. Il y a *Gandhi*, bien sûr, avec Ben Kingsley dans le rôle principal ; *Milk*, avec Sean Penn ; et quelques tributs émouvants à Nelson Mandela. Et c'est à peu près tout.

Nous révérons les guerriers, mais les guerriers ont-ils réellement modelé l'histoire ? Considérez ce point : l'issue de la Première Guerre mondiale a été la Seconde Guerre mondiale, et l'issue de celle-ci a été la guerre froide, qui a donné à son tour la guerre de Corée, le Vietnam, l'Afghanistan, la guerre contre le terrorisme, etc. En revanche, qu'est-ce qu'un homme comme Martin Luther King a offert au monde ? Les droits civiques et un président noir en 2008. Et quel a été le legs historique de Gandhi ? L'indépendance de l'Inde et la fin du colonialisme. Et Lech Walesa, le leader de Solidarnosc en Pologne dans les années 1980, qu'a-t-il obtenu ? La fin du communisme en Europe de l'Est. Et qui était Walesa ? Un simple électricien des chantiers navals de Gdansk, un hobbit par excellence.

Je parlai aux Égyptiens de Harvey Milk, le leader assassiné du mouvement pour les droits des homosexuels. Il fut la première personne ouvertement gay à être élue à un poste officiel en Californie, et il n'était qu'un humble commerçant de San Francisco avant de décider que l'attitude vis-à-vis de l'homosexualité devait changer. Harvey était lui aussi un hobbit. Quand Jane Jacobs décida de défier Robert Moses – l'homme le plus puissant de New York, dont le projet insensé de faire passer une

autoroute au beau milieu des quartiers historiques du Lower East Side aurait détruit la ville – elle fut tournée en dérision, traitée de harpie et de folle furieuse. Mais Jacobs finit par révolutionner l'urbanisme en Amérique du Nord, et ce, sans posséder l'ombre d'un diplôme. Encore un hobbit.

Personne parmi tous ces gens n'était issu des élites, et si vous cherchiez des modèles pour les statues de bronze qu'on installe dans les parcs de la ville, vous n'auriez choisi aucun d'entre eux. Mais ce sont eux qui font avancer le monde. Ce n'est pas seulement chez Tolkien que les hobbits changent le cours des choses, promis-je aux Égyptiens. C'était arrivé à Belgrade, et cela pouvait arriver aussi en Égypte.

Là-dessus, tout le monde resta silencieux. Je ne savais pas s'ils se taisaient parce qu'ils étaient d'accord ou simplement parce qu'ils n'en pouvaient plus. Quoi qu'il en soit, il était temps de faire une pause. Au cours des sessions suivantes, nous avons discuté des aspects plus techniques de la création d'un mouvement révolutionnaire, et je leur ai rappelé toute l'importance de la préparation, de l'unité et du maintien de la discipline non violente à chaque étape d'une campagne. Une fois cette semaine de formation terminée, nous nous sommes dit adieu et chacun est reparti de son côté, moi à Belgrade et eux au Caire.

Je ne le leur ai pas dit à l'époque, mais il y avait eu un moment durant la lutte contre Milosevic où j'avais eu moi aussi l'impression que rien ne changerait jamais en Serbie. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était au soir du 23 avril 1999, et des panaches de fumée noire montaient du siège de la télévision serbe, un bâtiment situé à quelques rues de chez moi. C'était là que travaillait ma mère, Vesna, dans un bureau que je considérais presque comme mon second foyer : j'avais passé des heures à courir dans ses couloirs quand j'étais enfant. Le bâtiment et ses journalistes avaient apparemment été désignés comme une cible militaire légitime lors des bombardements de l'OTAN censés anéantir la machine de guerre de Milosevic, et le siège de la télévision avait été pulvérisé en un instant par les forces alliées occidentales, six heures seulement après que ma mère eut quitté son bureau ce jour-là. Seize de ses collègues moururent au cours de cette horrible nuit.

Ma mère tremblait à côté de moi sur le toit de son immeuble alors qu'elle regardait les flammes monter dans le ciel. Elle ne devait la vie qu'au fait que ce jour-là, à titre exceptionnel, on lui avait demandé d'assurer le service de l'après-midi. Quant à moi, j'avais vingt-six ans, et mon pays en

était à sa cinquième guerre en sept ans. La loi martiale avait été décrétée le jour où l'OTAN avait lancé sa sanglante campagne de bombardements ; j'étais déjà étiqueté traître et ennemi de l'État, Otpor! était dans la clandestinité et, pour ma propre sécurité, j'avais cessé de dormir chez moi. Cette nuit-là, j'eus en effet le sentiment que rien ne pourrait jamais changer. Je savais pourtant que nous n'avions pas le choix, parce que si nous perdions, il ne nous resterait plus rien à sauver.

Je comprenais donc le désespoir des Égyptiens, et je sympathisais. Mais il est de notre politique de ne pas garder de contacts avec les activistes une fois leur formation terminée, et il n'y eut pas d'exception pour Mohammed Adel et ses amis. La balle était désormais dans leur camp, nous ne pouvions plus faire grand-chose pour les aider. Chaque pays est différent, et seuls les activistes locaux ont cette connaissance intime de leur société qui leur permet de décider de la meilleure politique à adopter pour soigner ses maux. Certaines choses ne peuvent pas être importées, et une vision pour l'avenir de votre propre société en fait partie. Vous seul pouvez créer cela. Mon rôle, comme celui de mes collègues, se limitait à expliquer aux aspirants activistes non violents ce qui avait marché pour nous à Otpor!, et à leur exposer certaines stratégies et tactiques issues d'années d'expérience. Après quoi, nous nous retirions. Bien sûr, cela n'empêchait pas une poignée de dictateurs – Chávez au Venezuela en 2007, Ahmadinejad en Iran en 2009, Poutine en Russie en 2011, ou Erdogan en Turquie en 2013 – de soutenir que nous étions des agents serbes et que quiconque s'associait à nous était un traître ou un espion. Chávez, en fait, nous fit le plus grand compliment le jour où il apparut à la télévision dans une tenue orange, brandissant un tract d'Otpor! qui avait fait le tour du Venezuela et nous dénonçant comme des mercenaires serbes qui corrompaient les étudiants de son pays[4] – ces mêmes étudiants qui s'étaient servis de l'activisme non violent pour humilier Chávez en lui faisant perdre un référendum.

Donc, j'aimerais pouvoir dire que je me suis souvent interrogé sur les quinze Égyptiens après notre semaine au lac Palic, mais l'été 2009 fut une période frénétique pour nous et j'étais débordé de travail. Des vagues de manifestations remplirent les rues de Téhéran après une fraude électorale manifeste, et mon attention se déplaça naturellement sur l'Iran. Nos manuels de formation en farsi faisaient alors l'objet de près de dix-sept mille chargements par mois à partir d'adresses Internet dans toute la République islamique. Quant à la révolution de safran en Birmanie – lancée

après qu'un moine bouddhiste eut été inspiré par un DVD sur le mouvement Otpor! que quelqu'un avait introduit en fraude dans son monastère – elle approchait déjà de sa seconde année.

En fait, avec toutes ces distractions, il se passa quasiment un an et demi avant que Mohammed Adel et les autres ne se rappellent à notre souvenir. Mais je n'oublierai jamais comment cela se passa. Nous étions à la fin avril 2010, et je venais de sortir de chez moi par un beau jour de printemps. Je n'étais pas de très bonne humeur, il me fallait des cigarettes. Me sentant peu disposé à bavarder avec qui que ce soit, je fourrai mes mains dans mes poches et, la tête baissée, traversai la rue. Au kiosque, je me mis à parcourir les étagères des yeux, cherchant la marque de cigarettes que je voulais. C'est alors que je remarquai quelque chose du coin de l'œil : c'était la première page de l'un des plus grands journaux de Serbie. Je le pris, et quand je compris ce que je voyais, je me figeai sur place. Je ne pouvais plus bouger un cil. Ça y était. Un poing fermé, plus gros et plus puissant que jamais, sur une photo montrant quelqu'un qui agitait une banderole. Il n'y avait pas d'erreur possible : c'était le poing fermé d'Otpor!, ce même dessin qu'avait griffonné Duda dix ans plus tôt. J'avais sans doute vu un million de ces poings dans ma vie, mais jamais tout à fait comme celui-ci. La femme tenant la banderole portait un hijab, et le slogan disait : « Le poing secoue Le Caire ! »

Ça allait arriver là-bas.



1. Adam LeBor, *Milosevic : A Biography*, Londres, Bloomsbury, 2002, p. 211.

2. Steve York (dir.), *A Force More Powerful*, Santa Monica Pictures/WETA, 1999.

3. Kees Koonings et Kirk Kruijt (dir.), *Societies of Fear : The Legacy of Civil War, Violence and Terror in Latin America*, New York, St. Martin's Press, 1999, p. 184.

4. Nicholas Schmidle, « Fantasy Island : Democracy Edition : Democracy with a View », *Mother Jones*, mars-avril 2010.



2
Voyez grand, mais commencez petit

Personnellement, je ne connais rien de plus révoltant que ce fromage blanc grumeleux qu'on appelle le cottage. Pardonnez-moi, mais je suis Serbe, et chez nous les gens sont fous d'un fromage blanc appelé *kajmak*. Ce nom peut sembler étrange avec son *j* flottant au milieu, mais il se prononce « kai-mak » et désigne un fromage magnifique, à la consistance crémeuse proche du yaourt. Il n'a rien à voir avec les fromages frais préemballés qu'on trouve au supermarché. Il n'est pas produit industriellement et, comme l'essentiel de la nourriture serbe, il est aussi riche en histoire qu'en cholestérol. On dit que les pays ayant l'histoire la

plus turbulente ont aussi la meilleure cuisine, ce qui peut expliquer pourquoi, avec toutes nos guerres perdues et nos invasions étrangères, nous tirons une fierté perverse du fait qu'on peut aussi bien trouver du baklava turc que des sachertorte autrichiennes au menu de tout bon café de Belgrade. Mais pour les histoires réellement sanglantes, rien ne vaut le Moyen-Orient. Il y a peu d'endroits où les gens soient aussi passionnément attachés à leur nourriture. Et les Israéliens, Dieu leur pardonne, aiment le cottage. Pour moi, il est simplement grumeleux, mais pour eux, il est essentiel. Ils l'engloutissent avec des œufs brouillés au petit déjeuner et le mélangent à leurs salades pour le dîner. Pourtant, en 2011, son prix eut vraiment tendance à s'envoler.

Or, l'envolée du prix du cottage n'était pas la seule chose qu'avaient remarquée les Israéliens. Depuis vingt ans, l'État autrefois généreux traversait un rude processus de privatisation qui avait entraîné une réduction drastique du financement de nombreux programmes sociaux. Des dizaines de milliers d'Israéliens pauvres avaient toutes les peines du monde à trouver un appartement sur un marché immobilier de plus en plus restreint, contrôlé par une poignée de grandes entreprises très occupées à raser les vieux bâtiments pour les remplacer par des gratte-ciel de verre et d'acier.

Mais comme vous le dira quiconque a jamais eu affaire à un propriétaire, la défense de votre droit à un loyer abordable est une dure bataille. Le plus souvent, on se bornera à vous renvoyer aux petites annonces en vous priant d'aller chercher votre bonheur ailleurs. Et dans chaque ville, il y aura toujours un paquet de gens pour soutenir l'embourgeoisement des quartiers populaires et le développement immobilier. Donc, tandis que les Israéliens les moins bien lotis tentaient de dénicher les rares loyers abordables, beaucoup d'autres se bornaient à hausser les épaules et à admirer les tours flambant neuves qui sortaient de terre un peu partout. Même si les gens en quête d'un appartement en voulaient à la nouvelle classe des hyperriches, ces hommes et ces femmes bien introduits dans les réseaux politiques qui naviguent entre jets privés et clubs privés, la plupart des Israéliens continuaient à se dire que, par rapport au reste du monde, la vie dans leur pays n'était pas si mauvaise. Ils pouvaient aller faire leur shopping chez Ikea chaque week-end, acheter les toutes dernières télés à écran plat et voyager à l'étranger.

Quelques râleurs professionnels, le genre de gars sans humour dont vous faites tout pour vous débarrasser poliment s'ils vous coincent au

milieu d'une soirée, regardaient monter tous ces nouveaux buildings et s'accroître l'étalage de richesse dans la société israélienne en criant qu'il fallait une révolution, que les Israéliens devaient s'unir pour renverser le système, ou du moins le gouvernement. Mais personne ne leur prêtait attention. Tout comme nous en Serbie, ces Israéliens grognons avaient une claire vision pour demain, largement fondée sur leur passé récent. Même si personne ne les écoutait, ils continuaient à vouloir vivre dans un pays doté d'un filet de sécurité minimum pour rattraper ceux qui se trouvaient dans une mauvaise passe. Ils n'étaient pas encore des ennemis jurés du libre marché, et ils étaient fiers d'avoir créé autant d'industries florissantes, notamment dans les nouvelles technologies. Ce qu'ils détestaient en réalité – le terme apparut vers 2010 et fut bientôt sur toutes les lèvres – c'était le « capitalisme glouton[1] ». Mais la plupart d'entre eux n'avaient aucune idée de la façon de l'arrêter.

C'est là qu'Itzik Alrov entre en scène. Quand les Israéliens se représentent leurs héros, ils imaginent des guerriers bronzés et musclés, ou ils pensent à de magnifiques mannequins comme Bar Refaeli. Ils ne pensaient certainement pas à un vendeur d'assurances orthodoxe tout maigrichon qui joignait les deux bouts en chantant le soir dans les synagogues. Toutefois, cet Alrov était un homme réfléchi et passionné. Il n'aimait pas plus que les autres le « capitalisme glouton », mais il comprenait que pour faire changer les choses, il devait rendre le combat pertinent pour tout le monde, même pour les gens relativement aisés. Il savait que la plupart des Israéliens refuseraient de se joindre à une action réellement intimidante, comme contraindre le Premier ministre à démissionner ou proposer un nouveau programme économique. Il savait d'instinct que si vous avez une vision pour demain, vous ne pouvez pas choisir le grand combat cataclysmique comme première confrontation. Au début, chacun de nous est un moins que rien. Et les moins que rien doivent trouver des batailles qu'ils peuvent gagner. C'est pourquoi Batman, dans chacun de ses films, court après des voyous ordinaires durant les premières scènes. Il commence par des combats faciles qui lui permettent de se bâtir une réputation et un nom. Alors seulement il s'en prend au Joker. Donc, quels que puissent être vos combats fondamentaux, il est impératif de commencer par quelque chose de gérable. Et en Israël, Alrov savait pertinemment qu'il ne pouvait pas s'attaquer à la totalité de l'économie du premier coup. Mais il pouvait faire quelque chose à propos du cottage.

Comme tous les Israéliens, il était dingue de ce truc. Et comme tous les Israéliens, il connaissait fort bien son histoire. Comprenant que ce fromage était un aspect fondamental de l'alimentation, le gouvernement l'avait subventionné comme un produit de première nécessité, ce qui garantissait que le prix du pot ne pouvait pas dépasser un certain seuil. Le cottage restait donc toujours abordable. Mais en 2006, le gouvernement changea d'avis[2]. Comme il l'avait déjà fait avec tant d'industries et de ressources, il décida de laisser faire la main invisible du marché et coupa donc ses subventions. Le ministre des Finances, un type grassouillet et barbu qui ressemblait au Père Noël, aborda cette question dans un entretien où il écarta le problème avec jovialité. Les Israéliens, déclara-t-il, n'avaient aucune raison de s'inquiéter. Avec le marché du cottage désormais ouvert à la concurrence, les produits ne pouvaient que s'améliorer. En un sens, il avait raison : en l'espace de quatre ans, des tonnes de nouveaux produits à base de cottage inondèrent le marché, du cottage artisanal au cottage mélangé à du yaourt et d'autres types de laitages. Ce que le ministre avait oublié de dire, c'est que la perte des subventions avait un prix. De quatre shekels, soit environ soixante-dix centimes d'euros en 2006, le prix du cottage avait doublé au moment où Alrov essayait de trouver des moyens de protester contre le coût de la vie. Et il ne lui fallut pas très longtemps pour comprendre que le tollé sur ce fromage était le parfait véhicule du changement.

Alrov créa une modeste page Facebook où trônait une photo d'une cuillerée de cottage. Il donna à son nouveau groupe sur le réseau social un nom bizarre : « Le cottage est un produit de première nécessité qui coûte à présent près de huit shekels. Nous n'en achèterons pas pendant un mois !!! » Il était partisan de laisser le cottage moisir sur les étagères jusqu'à ce que son prix baisse. Et dans le langage apocalyptique qui convient à un homme religieux, il poursuivait en ces termes : « Si nous ne surmontons pas notre envie de cottage, nous ne réussirons jamais à le rendre à nouveau abordable[3]. »

Au début, seules trente-deux personnes, pour la plupart des amis d'Alrov, signèrent sa pétition en ligne. Mais Israël est un petit pays, et un blogueur local, amusé par l'idée d'un boycott du cottage, alla interviewer Alrov. Le lendemain de la parution de l'entretien, sa pétition avait recueilli neuf mille signatures. Les grands médias ne tardèrent pas à s'en mêler, ravis de cet improbable héros populaire qui venait de leur tomber du ciel. Sous peu, la page d'Alrov affichait cent mille « J'aime », ce qui, dans un pays de

sept millions d'habitants, est loin d'être négligeable[4]. Alrov avait trouvé un combat facile à adopter, et comme tout le monde aime se joindre à une équipe qui gagne, son fan-club continua à croître.

Les trois ou quatre compagnies qui contrôlent le marché des laitages en Israël firent ce que font systématiquement les puissants, qu'ils soient des multinationales, des gouvernements ou des dictateurs. Ils commencèrent par ignorer Alrov et ses épigones. Alors que les protestations montaient, Tnuva, le plus gros joueur du marché, annonça un nouveau produit appelé Cottage Cheese Munchies, des tubes individuels de fromage blanc flanqués d'un petit compartiment contenant une garniture au choix – fruits ou pépites de chocolat. Ce produit, déclara un porte-parole de Tnuva dans une annonce officielle, « permet à Tnuva de distancer plus encore ses concurrents, car il fait payer davantage au consommateur pour son innovation ». C'était une déclaration pour le moins maladroite, mais en 2011 Tnuva sentait sa position si sûre qu'il ne s'en inquiétait guère.

Grave erreur ! Alrov comprit qu'aux yeux des Israéliens, le cottage était un prétexte pour parler de l'économie, des injustices sociales et des priorités nationales. La plupart des gens n'entendent à peu près rien au fonctionnement de l'économie, mais tout le monde comprend combien il est enrageant de voir un produit qui vous est indispensable devenir de plus en plus cher, sans autre raison que l'avidité des entreprises. Les gens ne voulaient pas d'innovation ; ils voulaient leur cottage bon marché. Touchés par l'appel d'Alrov, d'autres Israéliens sautèrent le pas et renoncèrent à leur fromage favori. La présidente de Tnuva envoya un sévère message à la presse, disant qu'elle ne baisserait pas les prix. Ce faisant, elle offrit sur un plateau à la contestation fromagère la seule chose qui lui manquait : une méchante. Enragés par l'arrogance de Tnuva, les Israéliens résolurent de punir le mastodonte. Ils ne s'en tinrent pas au fromage blanc : désormais, le lait chocolaté – le *shoko*, l'addiction nationale des enfants – regardait du fond des frigos des supermarchés ses anciens consommateurs favoris passer devant lui en ricanant. Les glaces ne trouvaient plus d'amateurs. Le gruyère moisissait dans les rayons. Autour des machines à café, partout en Israël, les gens se vantaient de leur ferme résolution à se passer de laitages. Ce fut le premier cas mondial d'intolérance au lactose pour raisons politiques.

Et ce fut un succès[5]. En l'espace de quinze jours, les grandes chaînes de supermarchés, paniquées devant la chute notable de leurs profits, annoncèrent qu'elles allaient solder tous les produits contenant du cottage.

Mais cela ne représentait qu'une baisse tout à fait minime ; si les consommateurs voulaient gagner la bataille, Tnuva et les autres grandes laiteries devaient céder. Sentant l'approche du séisme, ces entreprises voulurent la jouer sympa. La présidente de Tnuva, l'air bien plus avenant que la fois précédente, fit une nouvelle déclaration : tout en regrettant de ne pas pouvoir baisser le prix du cottage, elle promit de ne pas procéder à de nouvelles augmentations jusqu'à la fin de l'année. Les experts étaient convaincus du succès de la manœuvre, mais ils avaient sous-estimé la résolution des masses dévoreuses de cottage. Alrov et la bande d'activistes qui s'étaient joints à lui sentaient à présent qu'ils pouvaient gagner. Ils étaient comme des requins qui flairent le sang, et ils accentuèrent la pression. Cinq jours plus tard, Tnuva annonça qu'il baissait son prix juste au-dessous de six shekels. Les protestataires restèrent de marbre. Pour eux, c'était cinq shekels ou allez vous faire voir. Quelques jours plus tard, la victoire leur appartenait. Toutes les grandes laiteries sortirent des déclarations séparées, chacune promettant une baisse des prix. La présidente de Tnuva, désavouée par son conseil d'administration, annonça sa démission[6].

Mais la réussite de la contestation sur le cottage ne se limita pas au retour triomphal du fromage grumeleux redevenu abordable sur les tables de centaines de milliers d'Israéliens. En regardant agir Alrov et ses partisans, un petit groupe de jeunes Israéliens idéalistes eut une sorte de révélation[7]. Au contraire d'Alrov, dont le souci premier était de nourrir sa famille, c'étaient des étudiants qui avaient passé leur adolescence à lutter pour des causes liées à la justice sociale. Ils vivaient en communauté, participaient à des manifestations, lisaient de la littérature incitant à la révolte, et rédigeaient des blogs clairvoyants. Et ils n'étaient arrivés à rien. Mais désormais, ils avaient une idée plus précise de la façon dont ces divers mouvements de protestation pouvaient fusionner en une alliance capable de remporter des victoires. Ils comprirent l'importance de commencer petit et de suivre le conseil de l'auteur et activiste américain Jonathan Kozol : « Choisissez des batailles assez importantes pour compter, mais assez petites pour les gagner[8]. » En adoptant une cible aussi facile, Alrov leur avait fourni la pièce manquante du puzzle. À présent qu'ils avaient remporté une victoire, les gens se sentaient prêts à aborder de plus grosses batailles.

Quelques semaines après l'heureuse conclusion de la bataille du cottage, ces étudiants lancèrent leur propre page Facebook, consacrée à la flambée des prix des loyers[9]. Ils invitèrent les gens à les rejoindre sur l'un des plus beaux boulevards de Tel-Aviv avec une tente sous le bras. Tant qu'on ne leur aurait pas donné des options à la portée de leur bourse, disaient-ils, ils vivraient dans la rue. Alors qu'ils étaient restés jusque-là ignorés, il y eut des milliers d'Israéliens ordinaires pour répondre à leur appel[10]. Si ça marchait pour le cottage, se disaient-ils, pourquoi pas pour les loyers ? Des centaines de milliers d'autres personnes participèrent à diverses manifestations de masse. Comme Tnuva, le gouvernement commença par les ignorer. Il s'efforça ensuite de détourner l'attention, puis il chercha l'apaisement, et enfin il capitula. Un comité fut nommé. Plusieurs de ses recommandations devinrent des articles de loi. Parce qu'un vendeur d'assurances inconnu avait mené bataille pour du cottage, les jeunes Israéliens s'étaient nettement rapprochés de la vision pour demain qui leur semblait jusque-là impossible à atteindre.

Une grande part de la réussite d'un mouvement va dépendre des batailles qu'il choisit de mener, et ce choix dépend lui-même de son degré de compréhension de son ennemi. Voici plusieurs siècles, Sun Tzu réfléchissait à cette idée quand il recommandait aux lecteurs de *L'Art de la guerre* de toujours opposer leurs points forts aux points faibles de l'ennemi. Or, je ne sais pas si Gandhi avait lu Sun Tzu, mais de tous les guerriers non violents que je connais, rares sont ceux qui ont su appliquer aussi bien que lui ces anciens préceptes chinois.

Dès le départ, Gandhi avait compris que la puissance militaire était le point fort de l'empire britannique. L'armée, c'était là où les Anglais étaient bons. C'était une évidence. Même s'il n'avait pas été un pacifiste résolu, il aurait saisi que les soldats britanniques, équipés des armes les plus modernes au monde, ne seraient jamais vaincus dans un conflit armé. Mais là-bas, en Inde, les Britanniques souffraient néanmoins d'une faiblesse cruciale : ils n'étaient pas nombreux. Sur l'ensemble du sous-continent, ils ne disposaient que de cent mille soldats pour encadrer plus de trois cent cinquante millions d'habitants. Pourtant, si les Indiens organisaient une campagne militaire, ils seraient écrasés. Mais s'ils choisissaient d'agir uniquement par des moyens pacifiques, les Britanniques ne pourraient pas jouer leur carte la plus redoutable : la force militaire. Si Gandhi réussissait

d'une façon ou d'une autre à unir ces millions d'Indiens sous une bannière non violente, les Britanniques seraient dépassés.

Pour cela, il lui fallait une cause. Il avait déjà appelé à l'indépendance de l'Inde et parlé d'autodétermination pour le peuple indien, mais cela restait trop abstrait. Des idéaux abstraits peuvent mobiliser quelques âmes sœurs révolutionnaires, mais Gandhi avait besoin de mobiliser un pays tout entier. Pour cela, il lui fallait trouver quelque chose de concret. Il devait soutenir une cause si simple et si peu controversée que chaque Indien, quelle que fût son orientation politique ou sa caste, ne pourrait manquer de s'y associer. Et en 1930, il trouva sa réponse : le sel.

À l'époque, les Britanniques taxaient la production de sel. Quiconque en Inde voulait consommer cet aliment si nécessaire à la vie devait payer un impôt à la Couronne britannique. On ne pouvait pas trouver question plus fondamentale et plus cruciale. Tout le monde a besoin de sel. Il est présent dans chaque cuisine de chaque foyer, puissant ou misérable. Et c'est une chose qui devrait vraiment être gratuite. Après tout, l'Inde possède plus de quatre mille kilomètres de côtes. Traditionnellement, tout ce que les Indiens ont à faire, c'est aller sur la plage, prendre un peu d'eau de mer et la faire bouillir. Voilà, c'est prêt : vous avez du sel. Mais sous la domination britannique, les administrateurs coloniaux insistaient pour lever une taxe sur cet ingrédient de base. Au lieu de prendre de front la puissance militaire qui faisait la force des Britanniques et d'organiser une insurrection armée qui se serait soldée par un désastre, Gandhi se borna donc à rassembler soixante-dix-sept de ses partisans et à annoncer leur intention de traverser les villes et les villages de l'Inde dans une marche d'un mois le long du rivage, au cours de laquelle ils projetaient d'extraire du sel de l'eau de mer en défiant les Britanniques de les arrêter.

Tout d'abord, le vice-roi d'Angleterre ne sembla pas troublé par ce qui lui paraissait être une question subsidiaire. Quelques Indiens en dhoti en train de se promener sur la plage ? Et alors ? « Pour le moment, écrivait-il, l'idée d'une campagne du sel ne m'empêche pas de dormir la nuit[11]. » Mais quand les marcheurs parvinrent à l'océan, douze mille Indiens avaient rejoint leurs rangs. Certains étaient poussés par la haine des impôts injustes et des humiliations quotidiennes que les Britanniques infligeaient à l'Inde ; mais les autres étaient là tout simplement parce qu'ils voulaient du sel. La marche de Gandhi avait touché une corde sensible et, comme il l'avait prévu, les Britanniques répugnaient à recourir à la force militaire pour

réprimer une manifestation pacifique concernant une nécessité biologique. Après tout, de quoi auraient-ils l'air face au reste du monde ? Et – plus inquiétant pour eux – comment réagiraient les dizaines de milliers de nouveaux partisans de Gandhi ? À mesure que des manifestations similaires se multipliaient partout en Inde, il se révéla que les autorités avaient gravement sous-estimé la stratégie de Gandhi. « Comme la Grande-Bretagne a perdu l'Amérique par le thé, écrivait un journal américain, elle s'apprête à perdre l'Inde par le sel[12]. »

Le sel était un ingrédient si nécessaire et la question était si simple que la Marche du sel gagna des partisans parmi toutes les confessions et toutes les castes. Les Britanniques, totalement pris au dépourvu, furent contraints de reculer et de supprimer l'impôt sur le sel. Quand les colons cédèrent, Gandhi avait remporté une victoire. Et ayant démontré qu'il pouvait fournir le nécessaire aux Indiens moyens, il se servit de ce premier succès comme d'un levier pour des batailles bien plus importantes : l'expulsion des Britanniques et l'indépendance de l'Inde. Gandhi voulait vivre dans une Inde libre, mais il savait qu'il lui fallait d'abord gagner de petites batailles, et rien ne peut être plus petit qu'un grain de sel.

C'est d'ailleurs pour cela que l'on voit tant d'activistes faire campagne pour une nourriture plus saine. Quelles que soient sa religion, sa couleur de peau ou ses convictions politiques, il n'y a pas un seul être humain qui n'ait pas besoin de manger. Tout le monde est lié à la nourriture, et nous sommes tous affectés par elle. Que l'on prenne pour exemple Sarah Kavanagh, la jeune habitante du Mississippi qui convainquit deux cent mille personnes de signer sa pétition en ligne exigeant que Gatorade retire un produit chimique utilisé comme retardateur de flamme de sa boisson à l'orange[13], ou Vani Hari et Lisa Leake, deux blogueuses qui menèrent une campagne du même ordre pour que la compagnie Kraft retire les teintures jaune vif de leurs macaronis et de leurs fromages[14], la nourriture a une façon bien à elle de rassembler les gens. Ils sont biologiquement constitués pour s'intéresser aux questions de santé et de nutrition, ce qui explique notamment pourquoi Doug Johnson réussit à gagner sa bataille contre le marketing des formules pour nourrissons de Nestlé dans les années 1980, et pourquoi les gens regardent aujourd'hui des documentaires comme *Super Size Me*, de Morgan Spurlock, ou *Food, Inc.*, de Robert Kenner. Qu'il s'agisse de nourriture ou d'un autre produit de première nécessité, les activistes capables d'identifier

une préoccupation quotidienne commune à un maximum de gens auront toujours l'avantage sur ceux qui s'accrochent à une plate-forme plus étroite.

Ce qui nous amène, bien sûr, à Milk. Harvey Milk, s'entend. Désolé pour le jeu de mots, après toutes ces considérations sur les laitages, mais vous avez peut-être déjà entendu parler de ce politicien pionnier qui fut le premier élu ouvertement gay des États-Unis. Sinon, sachez qu'il est parfaitement incarné par Sean Penn dans le film *Milk* qui a décroché un Oscar. Sa vie est une histoire exemplaire de courage, de conviction et d'engagement résolu. Mais surtout, elle nous rappelle l'importance de commencer par de petites choses.

Rien dans les quarante premières années de la vie de Harvey Milk ne le destinait *a priori* à devenir un jour une source d'inspiration pour les gens sérieusement concernés par les droits humains et l'égalité. Né à Long Island dans une famille juive conservatrice de la classe moyenne, il sut qu'il était gay dès son plus jeune âge, mais il fit tout son possible pour dissimuler sa véritable identité sexuelle. Il s'engagea dans la Marine, participa à la guerre de Corée, avant de trouver du travail d'abord dans une société d'assurances, puis dans une société de placements de Wall Street. Cette future icône de l'Amérique libérale fit même campagne pour Barry Goldwater, candidat républicain archiconservateur à la présidentielle. Milk n'avait rien d'un révolutionnaire, au point même qu'il rompit avec un petit ami qu'il aimait tendrement parce qu'il estimait que le jeune homme avait trop tendance à défier l'autorité et à se créer des problèmes avec la police. C'était un homme respectable, bien intégré, avec les cheveux en brosse et toute une armoire de costumes bien coupés. Mais vivre dans le mensonge rendait sa vie misérable. Un jour, il en eut assez : en 1969, à l'âge de trente-neuf ans, il quitta son travail, jeta sa cravate aux orties, se laissa pousser les cheveux et partit vers l'Ouest, à San Francisco.

Il découvrit une ville en pleine renaissance, qui avait à l'époque la plus grande population gay de toutes les zones métropolitaines des États-Unis. Des quartiers comme le Castro, où Milk finit par s'installer, poussaient dehors leurs anciens habitants – des Irlandais catholiques de la classe ouvrière – au profit de nouveaux venus à San Francisco, ces jeunes gens en quête de tolérance, d'amour libre et du *flower power*. Là, il se sentit libéré. Après avoir passé sa vie à dissimuler sa sexualité, il était accepté ouvertement et voulut aider les autres gays à ne pas avoir honte d'eux-mêmes. Milk, qui tenait une boutique de photo, commença par s'impliquer

dans la politique locale. Il s'adressa d'abord au Alice B. Toklas Memorial Democratic Club, la plus puissante – et la seule – organisation politique gay de la ville. Il y débarqua avec son grand sourire et un discours passablement radical. Il était comme tant d'autres jeunes gens talentueux et passionnés qui avaient résolu de faire la différence : pour remporter la victoire, pensaient-ils, il fallait dire la vérité, soulever les questions pertinentes, offrir des solutions raisonnables et compter sur les gens bien pour voter pour le changement.

Mais ce n'était pas si simple. À l'époque, même à San Francisco, l'homosexualité restait un sujet tabou. Aujourd'hui, avec l'avancée du mariage gay et l'acceptation croissante de l'homosexualité dans la société américaine, on tend à oublier combien le paysage culturel était différent quand Harvey Milk posa pour la première fois sa candidature à la mairie. Au début des années 1970, lors des premières mobilisations de Milk, l'homosexualité restait un délit dans bien des endroits et une raison légitime d'éviction des appartements en location. Jusqu'en 1973, l'homosexualité était classée par l'American Psychiatric Association comme un trouble mental. Ce n'était pas une question que l'on abordait facilement. En conséquence, les principes énoncés dans la plate-forme de Milk gênaient, rebutaient, voire révoltaient quantité d'électeurs ordinaires.

Sa campagne, bien sûr, fut un désastre. Milk n'avait pas d'argent, pas de staff, et aucune idée sur la façon dont on mène une campagne efficace. Il s'acquit le soutien de quelques commerçants gays fatigués d'être harcelés par la police, et son charme personnel l'aida à gagner une poignée de convertis, mais quand il se présenta enfin comme conseiller municipal de San Francisco en 1973, il arriva dixième sur trente-deux candidats. Cela ne l'empêcha nullement de persévérer. Il se découvrit un talent d'orateur dont il usa largement pour dénoncer les persécutions et les injustices découlant de la législation antigay. Il voulait représenter sa communauté, et jugeait que le meilleur moyen d'y parvenir était de rassembler et d'organiser les gays en un bloc politique soutenu par quelques alliés clés.

Là encore, il échoua. S'il avait réussi à toucher une plus grande part de la population en s'adressant notamment aux syndicats et aux pompiers, et en discutant avec des gens ordinaires aux arrêts d'autobus et devant les cinémas, ce n'était pas encore suffisant. Cette fois, bien qu'il se fût rapproché de la victoire avec une septième place, une marge de quatre mille

votants assurait que Milk resterait encore un bon moment un simple activiste de niche plein de talent et de bonnes intentions.

Et il le serait resté en effet s'il n'avait pas fini par comprendre le principe fondamental consistant à trouver les petites batailles qu'il est possible de gagner. Harvey Milk avait commencé par faire ce que font tous ceux d'entre nous qui sont assez passionnés pour s'impliquer dans une cause ou une autre : dire la vérité toute nue et s'attendre à ce que les autres nous écoutent. Si vous lisez ce livre, je suppose que vous vous souciez au moins un peu de changer quelque chose dans ce monde. À un moment quelconque de votre vie, vous avez sans doute essayé de faire des pétitions, de lancer des organisations, de manifester, bref, d'agir pour élever la conscience des gens sur tel ou tel sujet de première importance. Peut-être avez-vous simplement tenté de convaincre un ami ou un parent que leur position politique était fausse. Je suis prêt à vous parier une bouchée de cottage que je sais déjà ce qui s'est passé : vous avez parlé avec passion de sauver le saumon en danger de l'Atlantique Nord, ou d'acheter des iPhones à des orphelins bulgares chroniquement déprimés, et les gens se sont bornés à hocher poliment la tête.

Je suis cynique, bien sûr, mais uniquement pour vous faire bien comprendre ce très important principe de l'activisme non violent : à savoir que tout le monde, sans exception, s'en fiche complètement.

Et pas parce que les gens sont méchants. La plupart sont gentils, modestes et plutôt aimables. Ils sont persuadés, selon la formule immortelle de Liz Lemon dans la série télé *30 Rock*, que ce que tout le monde veut vraiment dans la vie, c'est s'asseoir en paix et manger un sandwich. Mais ils ont aussi beaucoup de choses en tête, comme le boulot, les enfants, de grands rêves et de petites doléances, des séries télé préférées dont ils ne veulent pas manquer un épisode et des cartons remplis de trucs qu'ils doivent renvoyer à Amazon. Vous pouvez juger toutes ces choses dérisoires. Vous pouvez accuser les gens qui se bornent à prendre la vie comme elle vient et à s'occuper de leurs petits jardins d'être égoïstes, aveugles, voire immoraux. C'est précisément ce que faisaient les plus mauvais activistes que j'aie eu l'occasion de rencontrer. Et ils n'arrivaient à rien, parce qu'il est irréaliste d'attendre des autres qu'ils se soucient plus des choses qu'ils n'en ont réellement envie. Dans ce cas, toute tentative pour les faire bouger est vouée à l'échec. Benjamin Franklin aurait dit : « Il y a trois types de gens : ceux que l'on ne peut pas faire bouger, ceux que l'on peut faire

bouger, et ceux qui bougent. » J'imagine que toi, lecteur, tu fais partie de ceux qui bougent. Ton devoir, donc, est de trouver ceux que l'on peut faire bouger et de les convaincre de bouger avec toi.

En tant qu'activiste, vous avez deux options. La première est de faire ce que Harvey Milk commença par faire : chercher à rassembler les gens qui croient déjà plus ou moins en ce que vous avez à dire. C'est un excellent moyen de se retrouver à une dizaine sur n'importe quel sujet. Vous avez déjà un petit fan-club enthousiaste qui vous est tout acquis – vos amis, vos voisins et votre grand-mère – et qui vous soutiendra quoi qu'il advienne. La beauté de cette méthode est qu'elle vous donne toujours la sensation d'être dans le vrai et bien droit dans vos bottes. Le revers de la médaille, c'est que vous ne gagnez jamais.

L'autre option est nettement meilleure, et en fait, guère plus difficile. Elle exige d'écouter et de découvrir ce qui intéresse les autres, et de mener vos batailles dans ce sens. Milk, dont la ténacité finit par le faire élire conseiller municipal de San Francisco, comprit que les hétéros de base ne se souciaient pas réellement de la lutte des homosexuels pour l'égalité des droits. Cette lutte n'allait pas être gagnée sur les seuls mérites de la justice et de l'égalité : Milk devait absolument l'attaquer sous un angle différent. Et même si les chrétiens évangéliques de tout le pays continuaient à parler de la communauté gay de San Francisco comme du Mal incarné en Amérique, Milk voulut aider sa communauté en s'intéressant à une chose que redoutaient tous les habitants de sa ville : la merde de chien.

Parce qu'il écouta les gens de San Francisco, il apprit que la question qui inquiétait le plus ses concitoyens concernait moins leur âme que leurs souliers. Presque tous nommaient l'épidémie de caca de chien souillant les parcs de la ville comme la pire nuisance imaginable. C'était cela, l'ennemi public numéro un. Si Milk avait vu ce même sondage deux ou trois ans plus tôt, il aurait sans doute parcouru les rues de Castro en déclarant à qui voulait l'entendre que marcher dans des merdes de chien n'était pas une grande affaire quand des milliers de gays américains étaient harcelés quotidiennement pour la seule et unique raison qu'ils aimaient la personne qu'ils aimaient. Mais Milk avait appris. Il avait saisi la force du théâtre de rue et des événements publics symboliques.

Ce jour-là, il convoqua les médias dans un joli petit square pour discuter de nouvelles idées de lois. Quand la presse arriva, il s'avança vers les caméras et, comme par accident, écrasa un énorme étron. Il leva son pied en

l'air et le considéra avec une horreur moqueuse. Cela semblait parfaitement spontané, comme si un accessoire s'était trouvé là au bon moment pour illustrer combien la ville manquait à satisfaire les besoins de ses habitants. En réalité, toute l'affaire avait été soigneusement préparée. Milk était arrivé au parc une heure plus tôt et avait récupéré des excréments de chiens qu'il avait stratégiquement disposés sur sa route. Avec sa chaussure souillée bien en vue, il donna un petit discours humoristique disant que, comme tous les habitants de San Francisco, il en avait assez de cette nuisance malodorante, mais que lui, Harvey Milk, allait faire quelque chose à ce propos. Il avait enfin trouvé une cause à laquelle chacun pouvait s'identifier, et le courrier ne tarda pas à affluer.

Après cette longue série d'échecs, il avait appris à choisir les batailles qu'il pouvait gagner. Il était difficile de lutter pour les droits des gays dans une ville hétérosexuelle apathique. En revanche, nettoyer la merde de chien était une tâche accessible. Il suffisait d'avoir des sacs en plastique. Mais à partir de là, il serait toujours perçu comme la personne capable de faire suivre ses discours de résultats, et tout le monde écoute ceux qui obtiennent des résultats.

À présent que Milk s'était acquis un public reconnaissant, il pouvait avancer sur la question des droits des homosexuels. Quand enfin il entra à la mairie en 1977, il y vint bras dessus bras dessous avec son ami et donna un assez bon résumé d'un important principe. « Vous pouvez manifester et jeter des briques sur "Silly Hall", dit-il, ou alors vous pouvez vous y faire élire. Quoi qu'il en soit, nous voici[15]. » Si vous voulez gagner, vous devez attirer les gens à votre cause et reconnaître que vous ne pouvez pas gagner sans eux.

Une fois que Milk eut trouvé sa plate-forme et son public reconnaissant de citoyens ordinaires de San Francisco, il put s'attaquer aux questions importantes. Le mouvement national pour les droits des homosexuels mit quelques décennies à suivre la stratégie de Milk, mais il finit par s'y résoudre. Dans les années 1980 et 1990, la plupart de ses efforts visaient à organiser ses propres rangs comme une faction politique insulaire, et peu de gens hors de la communauté gay s'en souciaient suffisamment pour se joindre à ses marches ou soutenir ses efforts en matière de législation. Puis, le mouvement connut son « moment Milk ». Il se mit à penser non plus en termes d'absolus moraux, mais en termes de motivations individuelles. Il reconnut que la plupart des gens ne s'engagent dans un combat que

lorsqu'ils s'y sentent directement impliqués. Comme l'a montré l'expérience, les problèmes des gays n'avaient pas affecté jusque-là les hétérosexuels américains de façon significative. Pour l'essentiel des Américains, les crises affectant la communauté gay – depuis l'épidémie de sida des années 1980 jusqu'aux tentatives ultérieures de mettre fin à une série de discriminations – n'étaient tout simplement pas leur affaire. La plupart des gens ne sont pas gays et ils ont bien d'autres choses à penser.

Mais tout cela changea quand le mouvement gay se mit à envisager le problème sous l'angle de ce qui pouvait faire sens pour les hétéros. Pour les amener à rejoindre sa cause, il s'ouvrit sur l'extérieur. Il se tourna vers les mères, les pères, les frères et sœurs et les amis des gays, les invitant à venir manifester avec eux. En intégrant le grand public à sa cause, le mouvement pour les droits des homosexuels cessait d'être défini par des slogans comme « Les pédés sont là » et des parades où défilaient tous les personnages du groupe Village People avec des piercings au bout des seins. De nos jours, dans une parade gay, vous risquez surtout de trouver des pères américains d'âge moyen légèrement bedonnants, qui défilent en portant une pancarte disant qu'ils soutiennent leurs enfants et qu'ils les aiment quoi qu'il advienne. Et quand même un fervent Républicain comme Dick Cheney se déclare publiquement en faveur du mariage gay parce qu'il aime sa fille lesbienne, vous pouvez vous dire que la société est en train de changer.

Tout cela était le résultat d'un simple calcul stratégique, le même auquel s'était livré le mouvement des droits civiques dans le Sud quelques décennies plus tôt. Dans les années 1960, James Lawson, un prêcheur méthodiste, formait des activistes noirs et blancs à Nashville, dans le Tennessee. Lawson comprit que la communauté blanche de Nashville était opposée aux droits civiques parce que les Noirs, qu'elle considérait un peu comme des animaux, lui faisaient peur. Il dit à ses étudiants d'inverser cette perception en adoptant un certain code vestimentaire et en se comportant comme des gens parfaitement respectables chaque fois qu'ils sortaient manifester[16]. Lawson savait que les manifestants se gagneraient une partie des Blancs s'ils pouvaient leur démontrer que leurs craintes étaient sans fondement.

Quand les activistes de Lawson allèrent occuper les coffee shops ségrégés de la ville, il les enjoignit de réagir de façon non violente à toute menace qui se présenterait. Après tout, raisonnait-il, si les activistes résistaient quand la police arriverait pour les arrêter, cela confirmerait les

craintes des Blancs à leur endroit, et les droits civiques resteraient un rêve lointain. Mais s'ils conservaient toute leur dignité et tout leur sang-froid tandis que les Blancs les tabassaient et leur jetaient des milkshakes à la tête, le monde entier verrait bien de quel côté se trouvaient les animaux, ce qui pourrait pousser certains Blancs neutres à revoir leurs positions.

Lawson savait que dans un combat non violent, le nombre est le seul moyen de l'emporter. Vous devez aller là où il y a beaucoup de monde. Pour réussir, Lawson et ses manifestants pour les droits civiques avaient besoin du soutien des Blancs. Et pour cela, il était nécessaire que la majorité des Blancs de Nashville voient les Noirs comme des gens ordinaires qui leur ressemblaient sur le fond. De même, le mouvement gay décolla vraiment quand le public hétérosexuel cessa de voir les homosexuels comme des outsiders en shorts ras les fesses et en hauts transparents, et se mit à voir en eux des Américains comme il faut, qui travaillaient dur et méritaient de bénéficier des mêmes droits que les autres. Dans ce processus, le mouvement des droits civiques pour les gays devint beaucoup moins haut en couleur et beaucoup plus efficace.

James Lawson avait également reconnu que si la cause des droits civiques était juste et ses buts ultimes honorables, la clé pour gagner était une approche pas à pas. Il ne visait pas la lune et ne luttait pas pour une égalité totale et inconditionnelle dès le départ. À la place, il choisit les batailles qu'il pouvait gagner. Alors qu'il donnait des instructions à un groupe d'activistes dans son église à propos des défilés dans les rues, il prit la peine d'avertir son public : « Nous ne voulons pas un Blanc avec un Noir de l'autre sexe, parce que nous ne voulons pas nous lancer dans cette bataille[17]. » C'était un combat qui devrait être mené, en d'autres temps. Dans les années 1960, si la déségrégation était à l'ordre du jour, les relations interraciales ne l'étaient pas. Il ne faisait pas de doute qu'elles le seraient – mais plus tard.

Dans ma jeunesse, quand tout le monde courait dans Belgrade en jouant au chat et à la souris avec les sbires de Milosevic, nous avons passé beaucoup de temps à réfléchir pour savoir quelles petites batailles nous pouvions gagner et quelles batailles ne seraient qu'une perte de temps et un gaspillage d'enthousiasme. Pour certains d'entre nous, l'idée de choisir des batailles faciles pour commencer apparaissait comme un abandon de nos principes au profit de victoires bas de gamme et sans intérêt. D'autres prenaient l'idée à son extrême opposé, soutenant que toute bataille qu'ils

choisissaient était, par définition, une bataille qu'ils pouvaient gagner. Mais aucune de ces positions n'est totalement correcte. Commencez par supposer que la plupart des gens s'en fichent, sont dépourvus de motivation, apathiques, ou carrément hostiles. Puis, prenez une feuille de papier – une serviette de bistrot fera l'affaire – et tracez une ligne. Placez-vous d'un côté de cette ligne. Essayez de penser aux gens qui pourraient faire front commun avec vous. Quel que soit votre engagement à une cause, si le résultat se limite à une poignée de personnes, faites une boulette de votre feuille de papier et recommencez. Quand vous avez réussi à vous placer avec vos amis et à peu près le reste du monde d'un côté de la ligne, en ne laissant en gros qu'une poignée de salauds de l'autre, c'est gagné. Assurez-vous que la « ligne de partage » – selon l'expression d'un ami d'Otpor! nommé Ivan Marovic – qui vous sépare des méchants vous offre le plus d'alliés possible.

Rappelez-vous que dans une lutte non violente, la seule arme dont vous disposerez est le nombre. Itzik Alrov avait compris cela quand il réalisa que tout le monde en Israël aimait le cottage et détestait débourser une fortune pour le mettre à son menu. Sur son bout de papier, il avait réussi à mettre sept millions d'Israéliens d'un côté de sa « ligne de partage » imaginaire, et une simple poignée d'industriels avides de l'autre. Harvey Milk fit la même chose quand il cessa de parler et se mit à écouter ses voisins. Il avait toute la ville de son côté, et tout juste quelques cabots de l'autre.

J'ai vu ce principe s'appliquer partout, de Tbilissi à Harare, de Caracas à Rangoon. Les gens et les mouvements qui savent subdiviser leur stratégie en petits objectifs accessibles sont plus susceptibles de gagner que ceux qui braillent des platitudes en petit comité. Mais savoir quelles batailles mineures vous pouvez gagner et comment avoir le grand nombre de votre côté n'est que la moitié du défi. L'autre moitié consiste à s'assurer que vous pouvez offrir à vos nouveaux épigones quelque chose en quoi ils puissent croire. Et pour cela, il va vous falloir développer une « vision pour demain ».



1. Ellie Fischer, « Middle Class Rising ? », *Jewish Week*, 29 mai 2013 ; Lahav Harkov, « Candidates : Labor the Alternative to Piggish Capitalism », *Jerusalem Post*, 11 août 2011.

2. Dina Kraft, « Cottage Cheese Becomes Symbol of Israeli Frustration with Rising Food Prices », *Jewish Telegraphic Agency*, 20 juin 2011, www.jta.org.

3. Meirav Crystal, « This Is How the Cottage Ball Rolled », Ynetnews, 7 octobre 2011.

4. Chris Taylor, « How Social Media Are Amplifying Consumer Outrage », CNN.com, 22 juillet 2011.

5. Charles Levinson, « Israeli Facebook Campaign Keeps Lid on Cheese Prices », *Wall Street Journal*, 1er juillet 2011.

6. Steve Sheer, « Apax Israel CEO Resigns from Tenuva, Psagot », *Reuters*, 2 octobre 2011.

7. Ted Thornhill, « A Very Middle-Class Protest : Complaints over Price of Cottage Cheese Spark Israel's Biggest Demonstration », *Daily Mail*, 8 août 2011.

8. Cité par William Safire, *Words of Wisdom*, New York, Simon and Schuster, 1990, p. 200.

9. Isabel Kershner, « Summer of Protest Peaks with 400 000 in City Streets », *New York Times*, 3 septembre 2011.

10. Melanie Lidman, « Some 450 000 Israelis March at Massive "March of the Million" Rallies Across Country », *Jerusalem Post*, 3 septembre 2011.

11. Sean Scalmer, *Gandhi in the West*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 44.

12. « American Views on Indian Problem », *Western Argus*, 9 septembre 1930.

13. Stephanie Strom, « Drink Ingredient Gets a Look », *New York Times*, 12 décembre 2012.

14. Susan Donaldson James, « Kraft Agrees to Take Yellow Dye out of Mac and Cheese », ABCnews.com, 31 octobre 2013.

15. Randy Shilts, *The Mayor of Castro Street : The Life and Times of Harvey Milk*, New York, St. Martin's Press, 1982, p. 190.

16. Steve York (dir.), *A Force More Powerful*, Santa Monica Pictures/WETA, 1999.

17. *Ibid.*



3
Une vision pour demain

Harvey Milk avait su se servir du fléau des déjections canines dans les rues de San Francisco pour donner un nouvel élan au mouvement gay en Amérique, et les Israéliens avaient lutté pour la justice économique avec un fromage blanc grumeleux. Il n'est donc pas si surprenant que les activistes des Maldives aient réussi à lancer une révolution avec une montagne de riz au lait. Pourtant, les gens ont souvent du mal à y croire, surtout parce que les Maldives sont un site de vacances luxueux, connu notamment parce que

Tom Cruise et Katie Holmes y ont passé leur lune de miel en 2006. On ne s'attendrait pas à ce que les habitants des Maldives connaissent de grands bouleversements politiques, bénis qu'ils sont de vivre dans l'un des plus beaux pays du monde, un paradis tropical de douze mille îles coraliennes dispersées sur des dizaines d'atolls dans l'océan Indien. Et, en effet, les Maldiviens sont des gens assez détendus. Comme ils peuvent attraper des thons avec un simple hameçon et un fragment de sac en plastique comme appât, ils n'ont jamais faim. Secouez un palmier, et vous aurez toutes les noix de coco que vous voudrez. Quant au reste – des tomates jusqu'au Coca-Cola – le tourisme génère des tonnes de devises, ce qui permet aux Maldiviens d'importer tout ce qu'il leur faut d'Inde ou du Sri Lanka. C'est pourquoi le passe-temps national consiste à flâner en paix, avant que tout le monde se rassemble le soir sur la plage pour contempler le coucher de soleil. Mais ces pittoresques traditions îliennes et ces lagons aux eaux transparentes peuvent être trompeurs, parce que les Maldives sont aussi ce pays auquel un homme du nom de Maumoon Abdul Gayoom a imposé pendant trente ans la dictature la plus brutale.

Non que vous vous en seriez forcément aperçu. Si vous visitiez les Maldives en touriste, vous atterrissiez à l'aéroport de la capitale, Malé, et vous sautiez dans un petit avion qui vous emmenait tout droit vers la centaine d'îles réservées aux activités touristiques. Et comme le régime dépend de ces stations balnéaires pour l'essentiel de ses revenus, Gayoom et ses sbires veillaient à les préserver de tout problème ou conflit. Ainsi, ces stations touristiques sont les seuls endroits des Maldives, soumises à un islam strict, où il est légal de boire de l'alcool. Pendant que les touristes jouissent de leurs loisirs sous les formes parfois les plus incongrues – un hôtel dispose par exemple d'un restaurant sous-marin où l'on peut déguster son champagne sous l'eau, parmi des requins amicaux nageant dans un récif de corail – le reste de la population, qui vit pour l'essentiel à Malé, la capitale, n'a pas autant de chance.

Malé est aussi morne que les îles sont charmantes et immaculées. Allez sur la jetée du port, et la première chose que vous verrez n'est pas l'un de ces bungalows au toit de chaume dont les agences de voyages font la publicité, mais le menaçant ministère de la Défense et de la Sécurité nationale, une forteresse blanche encadrée de tourelles, cernée de panneaux vous informant aimablement que les photos sont interdites. C'est un accueil parfaitement glaçant dans cette étouffante agglomération de cent mille

habitants, serrés comme des sardines sur une île qui mesure à peine plus de cinq kilomètres carrés. Cette situation fait de Malé l'une des villes les plus denses et les plus congestionnées du monde. On l'appelle « le Manhattan en bouteille » – un nom parfaitement mérité. La capitale des Maldives, qui n'est guère plus qu'une longue agglomération de bâtiments de taille moyenne, dotée d'un stade et d'un petit parc, est sillonnée en permanence par des essaims frénétiques de motos qui foncent à travers la ville et occupent toute la place sur les trottoirs quand elles se garent. Les paramilitaires patrouillent dans les rues en uniforme bleu de camouflage. Souvent, de la fumée monte à l'horizon : ce sont les incinérateurs de la plus grande île-poubelle du monde – un récif artificiel situé à moins de sept kilomètres au large de Malé[1] – qui fonctionnent jour et nuit pour traiter les trois cent trente tonnes d'ordures qui viennent chaque jour s'ajouter au tas. Malé est humide, et l'on y sue constamment. Entre la température et le stress, il est difficile de ne pas y avoir la migraine.

Pourtant, il existe un endroit de la ville relativement apaisant. C'est une plage artificielle située sur la côte orientale de l'île. Si cette plage ne paie pas de mine selon les critères des Maldives – ce n'est jamais qu'une fine bande de sable au milieu de l'étendue urbaine – elle reste la meilleure option si vous voulez vous évader un peu de la ville. Ici, au moins, les jeunes Maldiviens trouvent quelques cafés en plein air situés face à l'océan, et l'on voit toujours des hommes d'âge moyen en train de fumer du haschich dans les buissons voisins. Des femmes en burqa amènent leurs enfants gambader dans les vagues, et selon la saison, des sections entières du front de mer sont occupées par de jeunes surfeurs ou des amateurs de skateboard.

Dans une ville normale, une telle plage n'attirerait guère l'attention. Mais il n'y a rien d'autre à faire à Malé : la ville n'a pas de centres commerciaux, pas de grands cinémas, pas de bars où l'on serve de l'alcool, pas de scènes musicales. Si vous cherchez une bonne raison de sortir de chez vous pour échapper un peu à la chaleur, la plage est vraiment votre seule solution. Bien sûr, il y a le grand parc officiel près de la jetée, mais ce n'est guère qu'un rectangle de pelouse miteuse avec un large drapeau des Maldives planté au beau milieu. En outre, ce parc est flanqué de part et d'autre de la grande mosquée et du siège tout en verre de la police ; étant donné l'histoire récente des Maldives, on comprend que les gens n'aient pas envie de retrouver leurs amis juste sous le nez des flics.

Il faut savoir en effet que lorsque Gayoom était aux affaires, il menait son pays comme un petit Bagdad-sur-Mer. Ami proche de Saddam Hussein, le dictateur des Maldives avait beaucoup appris du despote irakien sur l'art de diriger un régime répressif. Et comme leurs collègues irakiens, les policiers des Maldives avaient une réputation bien méritée de brutalité, autorisée par un état d'urgence permanent qui leur laissait toute latitude pour emprisonner ou tabasser qui bon leur semblait. Pire : les sbires de Gayoom excellaient dans l'art d'inventer les punitions les plus horribles pour quiconque exprimait une once de critique[2]. Les dissidents étaient enduits de miel et abandonnés sur le sable pour être dévorés par les insectes, menottés à des palmiers et battus ou violés pendant des heures, ou encore enfermés dans des cabanes en tôle ondulée et laissés à rôtir pendant des années sous l'implacable soleil de quelque lointaine île-prison. Les partis d'opposition étaient interdits, la liberté de parole inexistante. Dans ces conditions, il semblait quasiment impossible de s'opposer à Gayoom, d'autant plus que le régime disposait d'un apport permanent de devises grâce au tourisme.

Et puis la grande vague déferla.

Le lendemain de Noël 2004, les buffets de petit déjeuner des stations balnéaires des Maldives étaient aussi tentants et parfaitement présentés que tous les autres jours de l'année. Tandis que les retardataires du premier service terminaient leur repas et avalaient leurs dernières gorgées de jus de mangue et de thé noir, les enfants couraient pieds nus vers la plage, à quelques mètres de là. C'était selon toute apparence un parfait début de journée au paradis. Il faisait dans les trente degrés, une petite brise agitait doucement les palmiers. Les touristes qui avaient opté pour la grasse matinée commençaient à peine à s'étirer, s'éveillant lentement sous les rayons du soleil filtrant à travers les volets clos de leurs villas.

Soudain, des hurlements jaillirent de la plage. On entendit un grondement sourd qui se mua bientôt en un rugissement assourdissant. Une vague géante déferla sur l'île, brisant les arbres comme des fétus et détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Un mur d'eau colossal s'abattit sur les villas comme une bombe, fracassant toutes les fenêtres en l'espace d'une seconde. Des rouleaux blancs d'écume s'engouffrèrent en bouillonnant dans l'encadrement des portes et les fenêtres brisées. Un tourbillon de serviettes de plage, de rideaux et de cafetières envahit les chambres. L'eau montait partout, et il n'y avait aucun endroit où se réfugier.

Certains se ruèrent à l'extérieur et grimpèrent aux arbres, tandis que d'autres fonçaient vers les halls de réception pour se cramponner à leurs piliers. Quelques-uns réussirent à grimper sur le toit des hôtels ou des cabanes de jardin, d'où ils eurent une vue plongeante sur la destruction. Quand les vagues refluèrent, après ce qui parut une éternité, il ne restait plus qu'un chaos de planches, de meubles brisés et de toits de chaume arrachés. On entendait parmi tout cela monter les gémissements des blessés.

Le point le plus élevé du pays culminant à moins de trois mètres, la montée du niveau de la mer a toujours constitué une menace pour les Maldives et les gens avaient bien conscience qu'un jour ou l'autre, le changement climatique allait modifier radicalement leur vie. Mais cela restait une perspective lointaine, le résultat d'un lent processus censé se dérouler sur des décennies. Pourtant, en l'espace de quelques minutes, l'océan Indien venait de balayer la moitié de l'économie des Maldives. Un quart des îles habitées avaient été sévèrement endommagées[3], et 10 % furent déclarées inhabitables. Un tiers de la population était affecté par la dévastation, et Gayoom savait que les suites d'un tsunami n'étaient pas quelque chose qu'il pouvait gérer à lui tout seul. Il allait devoir faire appel à l'aide internationale. vk.com/club154894262

Mais les pays occidentaux à qui l'on demanda bientôt de fournir des centaines de millions de dollars d'assistance exigèrent quelque chose en retour. Ils donneraient à Gayoom l'aide qu'il requérait à condition que les Maldives autorisent les partis politiques et organisent des élections libres ; il n'y aurait plus de victoires à 99 % pour le despote. Gayoom s'empressa d'accepter ces conditions, qu'il ne jugeait pas si drastiques. La communauté internationale lui offrait de l'argent, et autoriser les partis politiques ne lui semblait guère plus qu'un geste symbolique. Après tout, se disait-il, il n'avait pas grand-chose à craindre de l'opposition divisée de son pays.

Et si vous aviez pu entendre la description que nous firent un groupe de révolutionnaires maldiviens en 2005 de leur situation, vous auriez sans doute été d'accord avec lui. On aurait eu du mal à imaginer une bande moins prometteuse pour la conduite d'un mouvement d'opposition. Historiquement, expliquèrent les Maldiviens, les forces d'opposition à Gayoom ne pouvaient s'appuyer que sur trois groupes disposés à affronter les autorités. En premier lieu, les dissidents politiques, qui avaient été éduqués dans des écoles étrangères et vivaient pour la plupart à l'extérieur du pays. Ce n'était nullement le fruit du hasard, puisque le régime

s'appuyait sur un système d'éducation qui encourageait les meilleurs et les plus brillants – c'est-à-dire les plus susceptibles de se lancer dans une contestation quelconque – à filer à l'étranger. Naturellement, ces dissidents n'avaient à la bouche que des questions abstraites, comme celle de la liberté de la presse, dont aucun pêcheur vivant sur les atolls ne se souciait réellement. Puis vous aviez les groupes islamistes qui n'aimaient pas Gayoom, trop laïque à leurs yeux, et qui voulaient imposer la charia aux Maldives. Ils étaient d'autant moins populaires que l'essentiel des devises du pays provenait de touristes noceurs qui venaient vivre en bikini et boire de l'alcool sur des plages privées. Enfin, il y avait les toxicomanes, dont le seul lien avec les dissidents et les islamistes était qu'ils dormaient tous dans les mêmes cellules. Ces types m'étaient familiers, car nous avions connu une situation comparable en Serbie. On voit souvent les dictatures et la drogue aller main dans la main : privés d'espoir, les gens se tournent vers toutes les formes de réconfort qu'ils peuvent trouver. Mais aux Maldives, la situation se compliquait du fait qu'à en croire la rumeur, les autorités offraient parfois de l'héroïne de mauvaise qualité aux prisonniers pour les transformer en junkies loyaux et obéissants, qui étaient alors contraints d'exécuter le « sale boulot » du régime. Peu importait, donc, que vous soyez un dissident, un islamiste ou un junkie : si vous étiez un opposant à Gayoom, vous risquiez fort de perdre la confiance de la population générale.

Bien entendu, seuls les dissidents éduqués avaient une chance réelle d'amener un changement quelconque, mais s'ils voulaient réussir, il leur fallait un plan. Ils n'avaient pas envie de travailler avec les islamistes et ils n'aimaient pas non plus l'idée de défiler dans les rues de Malé bras dessus bras dessous avec des junkies, ce qui peut se comprendre. Mais qui d'autre voudrait travailler avec eux ? Quels intérêts partageaient les dissidents avec les gens du commun ? Ils n'en voyaient aucun. Ils comprenaient toutefois qu'il y avait une chose susceptible de rassembler tous les Maldiviens : c'était le riz au lait. Certes, le riz au lait peut ne pas sembler une question cruciale pour un jeune mouvement pro-démocratie, mais vous êtes parfois contraints de jouer les seules cartes que vous avez dans votre jeu.

Si cela vous paraît futile, essayez d'imaginer la popularité du riz au lait aux Maldives. C'est une obsession nationale. Comme la vodka pour les Russes ou les pâtes pour les Italiens, le riz au lait est, pour les Maldiviens, un produit de base autour duquel on se rassemble en toutes circonstances.

Aussi, quand le bruit se répandit un matin dans Malé qu'il allait y avoir une distribution en plein air de riz au lait près de la plage artificielle, des centaines de curieux firent en sorte d'être au rendez-vous pour la fête. Dans la vieille Malé si ennuyeuse, cela s'annonçait comme l'événement de l'année.

Au coucher du soleil, les gens sautèrent sur leurs motocyclettes et déboulèrent des quatre coins de la capitale pour profiter du riz au lait gratuit et de la brise du soir. Bientôt les rues proches de la plage furent noires de monde et, quand la foule parvint à se frayer un chemin jusqu'à la plage, elle y trouva un certain nombre de personnes qui déambulaient déjà avec des assiettes en plastique remplies à ras bord de riz au lait. Il y avait aussi les leaders de la dissidence, louche en main, occupés à servir avec entrain des mécaniciens du port, des musiciens et des employés des hôtels venus goûter la marchandise. La ville entière semblait être là. Quelques femmes voilées curieuses firent même une courte apparition pour voir ce qui se passait. La police, dans ses ridicules uniformes de camouflage, finit par brutalement interrompre la fête et confisquer le riz au lait – puisque les rassemblements étaient interdits par la loi. Mais tandis qu'ils regardaient les hommes de main de Gayoom enfourner des bacs de riz au lait à l'arrière de leurs véhicules de police, les dissidents avaient conscience d'avoir trouvé au moins un point de ralliement pour leur mouvement. Bientôt, des fêtes du riz au lait se tinrent un peu partout aux Maldives, donnant aux gens l'occasion de se retrouver, de se parler, et donc de construire un sentiment de communauté. Et avec le temps, ce dessert devint synonyme d'opposition, un symbole aussi immédiatement reconnaissable aux Maldives que le poing l'avait été en Serbie.

Les révolutions ne se gagnent toutefois pas uniquement avec du riz au lait. Même si les dissidents construisaient une nouvelle conscience et avaient réussi à trouver un symbole pour leur mouvement, Gayoom conservait le soutien des principales institutions des Maldives. On ne pouvait guère espérer que les électeurs aillent voter pour une bande de privilégiés éduqués à l'étranger uniquement parce qu'on leur avait offert une part de dessert. En outre, les positions politiques inspirées par l'Occident – droits humains, liberté d'expression – ne séduisaient qu'une petite fraction de Maldiviens. Comment, se demandaient les dissidents, pouvaient-ils capitaliser sur l'attention suscitée par leurs fêtes de riz au lait pour en faire une puissance politique ?

Comme tant de grandes révélations, la réponse leur vint d'un film.

En 2002, un certain Steve York avait réalisé un documentaire sur la campagne d'Otpor!, intitulé *Comment renverser un dictateur (Bringing Down a Dictator)*. Narré par Martin Sheen, le film fut d'abord diffusé sur PBS, puis distribué en DVD. Des copies pirates parvinrent mystérieusement jusqu'aux Maldives, où elles furent traduites en divehi et projetées en secret. Là, dans des cinémas improvisés en plein air, les activistes de Malé s'asseyaient sous les étoiles et regardaient comment de jeunes Serbes avaient réussi cinq ans plus tôt à renverser le régime de Milosevic par des moyens pacifiques.

C'est lors d'une ennuyeuse conférence sur les ONG à Nantes – un endroit aux antipodes des plages tropicales de l'océan Indien – que j'ai pris contact pour la première fois avec deux Maldiviens qui avaient vu le film. Ils étaient là pour tout autre chose, mais ils vinrent me trouver à la fin d'un débat. Je me rappelle que j'avais une tasse de mauvais café à la main et un ridicule badge plastifié accroché à ma poche de chemise quand ces deux hommes d'aspect bizarre s'approchèrent pour me serrer la main avec enthousiasme. J'avais le cerveau embrumé par deux jours de discussions ininterrompues sur le développement international. Aussi, quand ils entreprirent de m'expliquer que j'étais célèbre dans leur pays, je me demandai de quoi ils pouvaient bien parler. Mais peu importait : une fois que nous eûmes commencé à discuter et qu'ils m'eurent raconté des histoires à glacer le sang sur les prisons en front de mer et sur un type terrifiant nommé Gayoom, je sus que nous étions des frères d'armes. Et j'étais en mesure de leur présenter exactement l'homme qu'il leur fallait.

Comme la plupart des Maldiviens, mes deux nouveaux amis étaient assez courts sur pattes : ils m'arrivaient à l'épaule. Mais mon ami Slobodan Djinovic est encore plus grand que moi ; en outre, c'est un costaud, et avec ses cheveux coupés en brosse, il ressemble à un général. En fait, si je vous disais qu'il a été un acteur clé de la révolution serbe, vous penseriez sans doute que c'était un commandant de la police secrète de Milosevic. Mais pas du tout : Slobodan était des nôtres, l'un des membres les plus actifs d'Otpor!, un brillant stratège doté d'un véritable don pour l'organisation. Je parlai de lui aux Maldiviens en leur assurant que je serais heureux de me rendre à Malé pour rencontrer leurs amis et essayer de les aider.

Depuis 2003, Slobodan et moi travaillons pour l'organisation que nous avons fondée, le Canvas (Center for Applied Nonviolent Action and

Strategies), consacrée à la diffusion de la bonne parole de l'activisme pacifique partout dans le monde. La demande des Maldiviens était le genre de chose pour laquelle vit Slobodan, et quelques jours après ma rencontre de Nantes, il était à bord d'un avion, en route pour le paradis.

Dès son arrivée à Malé, les activistes qui l'escortaient se montrèrent des hôtes gracieux. Ils organisèrent des meetings clandestins dans des cafés et sur la plage. Ils parvinrent même à tasser l'énorme corps de Slobodan dans la plus grande boîte en carton qu'ils purent trouver pour le faire entrer clandestinement chez Mohammed Nasheed, un journaliste et activiste assigné à résidence. Brillant, travailleur acharné, passionné et doté d'un réel talent pour la politique, Nasheed était une menace réelle pour le régime de Gayoom, qui passait son temps à le mettre sous les verrous ou à le contraindre à fuir à l'étranger. Tous ceux que rencontra Slobodan lui racontèrent à peu près les mêmes choses sur Gayoom, sur le mouvement de protestation naissant et sur les fêtes du riz au lait. Mais l'un de ces dissidents avait surtout des questions à nous poser. Quelle était la pièce manquante, demanda-t-il à Slobodan, de leur mouvement pour la démocratie ?

Slobodan n'eut pas longtemps à réfléchir.

« C'est une pièce majeure, expliqua-t-il. Il vous manque une vision. Tu vois, vos fêtes du riz au lait sont formidables. Elles sont populaires. Mais ce n'est jamais suffisant de donner une fête. Après tout, les gens vont à des fêtes tous les jours et ils n'en tirent pas grand-chose, à part une bonne gueule de bois. Si vous voulez vraiment changer le monde, il va vous falloir ce que l'on appelle dans le business "une vision pour demain". »

Les États-Unis, continua Slobodan, avaient eu leur Déclaration d'indépendance, dans laquelle les révolutionnaires annonçaient au monde en quoi consistaient les fondements d'une société démocratique. En Afrique du Sud, l'African National Congress (ANC) avait fait la même chose avec sa Charte de la liberté. Mais aux Maldives, conclut-il, les dissidents n'avaient à offrir que du riz au lait.

L'activiste maldivien parut un peu découragé. Ses collègues et lui avaient travaillé si dur, et on venait leur dire qu'ils ne disposaient même pas de la première pierre de leur futur édifice. Mais Slobodan le réconforta. Même s'ils n'avaient pas une grande vision pour le moment, dit-il, il n'y avait aucune raison qu'ils n'arrivent pas à en construire une. Et ça ne serait pas forcément aussi difficile qu'il l'imaginait.

Alors que Slobodan s'apprêtait à développer le sujet de façon plus concrète, les espions de Gayoom qui n'avaient cessé de l'avoir dans le collimateur lui « conseillèrent » de quitter le pays. Mais cela importait peu, parce que quelques mois plus tard, une équipe du Canvas se rendit au Sri Lanka, où nous avons organisé une session de formation pour un groupe nombreux de dissidents maldiviens sur une plage déserte près d'Hikkaduwa. Et la première tâche que nous nous sommes fixée fut de les aider à trouver la vision qui leur manquait.

Nous avons commencé par leur dire que même sous la dictature de Milosevic, nous avions eu de la chance : nous savions d'instinct ce que devait être notre vision d'avenir, parce que nous avions déjà vécu quelque chose de très proche avec notre dirigeant précédent, le maréchal Tito. Homme fort du communisme, Tito était plus qu'une simple note de bas de page dans le mélodrame de la guerre froide. Il faisait les choses à sa façon. C'était un leader complexe et nuancé, ce qui lui valait le respect des jeunes activistes éduqués. Sous Tito, nous étions libres de voyager à l'étranger, et même si nous n'avions pas de dirigeants élus ni de véritables libertés, il veillait à nous laisser accès à la meilleure musique et à toute la culture que le reste du monde avait à offrir. En 1966, nous avions même notre propre version, communiste, de *Rolling Stone*, un magazine intitulé *Jukebox* qui affichait des stars du rock comme Mick Jagger en couverture ; et en 1969, la comédie musicale pacifiste *Hair* fit sa première à Belgrade – avant même d'avoir été présentée à Berlin ou à Paris. Si les thèmes du spectacle et sa nudité choquèrent le public de l'Occident libéral, *Hair* reçut un accueil triomphal dans la Yougoslavie communiste. Tout Belgrade en était fou[4], et apparemment, Tito lui-même aimait *Hair*, au point que, le jour de l'an de 1970, notre vaillant dictateur aurait chanté en chœur avec toute la troupe, une bande de jeunes gens qui ressemblaient à des hippies de San Francisco. Quand Tito monta sur scène pour beugler à tue-tête « Let the sunshine in », ceux qui le regardaient durent comprendre que notre autocrate à nous était d'une trempe exceptionnelle. Après tout, c'était ce même Tito qui s'était débrouillé en 1973 pour que Richard Burton interprète… eh bien, le maréchal Tito en personne, dans un film à grand spectacle façon Hollywood[5]. L'attitude libérale de Tito envers les arts explique aussi que le label officiel yougoslave, Jugoton, ait été le seul producteur de disques du bloc de l'Est à sortir des artistes comme les Beatles, David Bowie, Kraftwerk, Whitesnake et Deep Purple. Nous qui étions des adolescents

dans les années 1980, nous avions à peine senti le joug de la dictature, occupés comme nous l'étions à écouter de la musique du monde entier.

Et puis, tout changea. Après la mort de Tito et l'effondrement de l'Union soviétique, la Yougoslavie se fragmenta en une série de petits États. En 1989, la Serbie, sous l'impulsion de Slobodan Milosevic et de ses sbires, troqua la vision internationale de Tito contre une interprétation xénophobe de l'histoire. Pour ceux d'entre nous qui avions été élevés dans un esprit de fraternité et d'amitié entre Serbes, Croates, Bosniaques, Macédoniens, Slovènes et Monténégrins, ce fut un choc d'entendre déclarer par des fonctionnaires et leur machine de propagande que nos voisins étaient des monstres et que seuls les Serbes authentiques avaient le droit de vivre. La réponse à tous nos problèmes, semblait-il, était de tuer nos voisins et de jeter à la poubelle nos disques Jugoton de groupes étrangers. Sous peu, toute la musique étrangère fut prise en suspicion. Il ne nous resta qu'un genre épouvantable appelé « turbo folk », des chansons pour feux de camp arrangées à grands coups de techno, une sorte de croisement entre la pire musique country et le truc chargé en basses qui vous agresse les oreilles quand vous entrez dans une boîte de nuit ringarde. À l'époque, sauf à vous brancher sur une radio indépendante comme B92 à Belgrade, vous n'entendiez sur les ondes serbes que le turbo folk et les discours de guerre. C'était déprimant. Quoi qu'il en soit, lors de la création d'Otpor!, nous savions à peu près ce que devait être notre vision pour demain.

Si l'expression « vision pour demain » évoque un peu une présentation PowerPoint dans la salle de conférences d'une grande entreprise, elle n'a pas besoin d'être aussi ennuyeuse ni aussi technique. Mais pour nous, c'était une chose bien plus élémentaire et pleine de sens : nous voulions un pays normal avec de la bonne musique. Rien de plus. Nous voulions une Serbie ouverte sur le monde, comme elle l'avait été sous Tito. Nous voulions la fin des conflits ethniques, un retour à la normale, de bons rapports de voisinage et une démocratie en état de marche. Telle était la vision pour demain que proposait Otpor! pour la Serbie.

Heureusement pour nous, même si les Serbes vivant sous Tito n'avaient jamais eu l'occasion de participer à une véritable élection, ils savaient au moins ce que c'était qu'être intégré au reste du monde. Otpor! ne leur vendait donc pas une vision qui leur semblait hors d'atteinte, puisqu'ils l'avaient *tous* vécue. Mais les Maldiviens n'avaient pas cette chance : Gayoom était au pouvoir depuis des décennies, et le Maldivien moyen

n’avait aucun moyen d’imaginer une autre vie. L’opposition devait donc partir de zéro. Et pour trouver une vision d’avenir susceptible de séduire leurs concitoyens, ils devaient comprendre dans quel genre de pays le Maldivien moyen voulait vivre.

Donc nous nous sommes installés, deux grands Serbes et une bande de hobbits maldiviens, pour comploter l’avenir des Maldives sur une plage isolée près d’Hikkaduwa, au Sri Lanka. Nous tenions nos sessions de formation au grand air, loin des espions de Gayoom ; la brise marine et les palmiers étaient un changement bienvenu par rapport aux bureaux éclairés au néon et aux ternes salles de réunion des hôtels deux étoiles où se tenaient généralement nos séminaires. Nous avons prié les Maldiviens de se répartir par groupes pour se livrer à un petit jeu de rôle. Pendant une heure, ils ne seraient plus des activistes éduqués à Londres et à Paris, mais tout simplement des gens ordinaires. Deux ou trois se portèrent volontaires pour être les leaders de la corporation des commerçants et des hôteliers ; quelques autres représentaient les vieux de l’île ; et d’autres encore devaient tenir le rôle des expatriés en Inde et ailleurs ; quelqu’un fut même choisi pour jouer le rôle de la police et des services de sécurité. Chaque groupe représentait donc un secteur important de la société maldivienne.

Puis, ma collègue Sinisa fit le tour de la pièce en demandant à chacun ce qui comptait le plus pour le secteur de la population qu’il était censé représenter. Le type jouant le policier, par exemple, déclara qu’il avait besoin d’être respecté et payé à temps, et qu’il voulait vivre dans un pays où régnaient l’ordre et la stabilité. Nous avons interrogé le groupe : était-ce là un élément de la vision pour demain des dissidents aux Maldives ? Pouvaient-ils promettre aux gens qu’ils recevraient la reconnaissance qu’ils méritaient, que leur salaires seraient versés le premier du mois, et qu’ils pourraient marcher en sécurité dans les rues ? Bien sûr, répondirent les dissidents : qui en ce monde ne voudrait pas cela ?

Dans ce cas, dis-je, il y avait une chance que la police finisse par se joindre à leur cause, mais seulement si leur vision pour demain abordait spécifiquement les préoccupations des policiers. Certains activistes grognèrent à la simple perspective de travailler avec les flics honnis, mais nous leur avons parlé de Zoran Djindjic, un compagnon de route d’Otpor!, qui avait fini par être nommé Premier ministre du premier gouvernement de la Serbie postrévolutionnaire. Durant la lutte contre Milosevic, quand les policiers nous tabassaient et nous jetaient en prison, Djindjic ne cessait de

nous rappeler à nous, les gamins, qu'un flic n'est jamais qu'un homme en uniforme de policier et que nous ne devrions pas chercher la bagarre avec lui. Si nous nous adressions au policier comme s'il était l'un de nous, disait Djindjic, il pourrait aussi bien décider de devenir l'un de nous. Et il avait raison.

Ce que nous voulions faire comprendre à nos nouveaux amis, c'est qu'il ne leur suffirait pas de lutter pour des droits et des libertés. Pour réussir, ils devraient écouter ce qui préoccupait réellement les gens et veiller à intégrer leurs besoins à leur vision pour demain. La plupart ne prendront des risques et ne participeront à un mouvement que si la cause les touche personnellement, et c'est pourquoi il est impératif de savoir ce qui compte pour eux.

Et c'est là le point délicat : chaque fois que nous nous livrons à cet exercice qui consiste à prier les gens d'imaginer ce qui compte pour leurs concitoyens, personne ne parle jamais de droits civiques, de liberté religieuse ou de droit de réunion. Tout cela, ce sont de grands principes. Dans la réalité, aux Maldives comme en Syrie ou en Serbie, les gens parlent de choses bien plus modestes : ils veulent du respect et de la dignité, ils veulent que leurs familles soient en sécurité, et ils veulent un salaire honnête pour un travail honnête. C'est tout. Ce ne sont jamais des choses renversantes. Mais trop souvent, les dissidents ont du mal à comprendre que ce sont précisément ces choses concrètes qui font bouger les gens. Bien éduqués et pleins d'enthousiasme, ces aspirants révolutionnaires se gargarisent souvent de citations de leaders historiques et d'idées abstraites de liberté, en oubliant que leur électeur est un boutiquier fatigué dont les besoins, les préoccupations et les croyances sont bien plus terre à terre.

Soucieux de découvrir ce que voulaient réellement les Maldiviens, l'un de nos formateurs, Imran Zahir, partit donc faire un tour en bateau pour visiter certains des atolls les plus éloignés de la nation avant qu'aient lieu les premières élections depuis le tsunami. Imran a toujours été extrêmement sociable, et il compte sans doute plus d'amis parmi les gens de Malé que quiconque dans cette ville. C'est parce qu'il écoute quand les autres parlent et qu'il est attentif aux gens comme aux choses. Un jour, après avoir amarré son bateau et abordé en pataugeant sur une île peuplée d'une cinquantaine de personnes, il eut une illumination. Il réalisa qu'il avait vu la même chose sur toutes ces petites îles où il avait fait escale : de vieux Maldiviens assis toute la journée comme des statues au bord de l'océan, les yeux fixés sur un

point lointain. Ils étaient, disaient Imran, presque catatoniques. Voilà, comprit-il en un éclair, à quoi ressemblait la vie dans les îles éloignées des largesses de Gayoom, où nul ne se souciait de déverser les dollars du tourisme sur les habitants ou de leur offrir des pots-de-vin. Dans le système économique dysfonctionnel des Maldives, où il était si difficile de trouver un emploi réel doté d'un salaire décent si l'on n'était pas dans le cercle étroit du pouvoir, ces vieilles gens étaient le symbole même de l'échec. Ils devaient compter sur leurs enfants et leurs petits-enfants quasiment au chômage pour les nourrir. Que pouvaient faire ces Maldiviens, sans argent, sans travail ni espoir, à part s'asseoir sur la plage et regarder au loin ? Si la vision de ces vieillards en état de semi-coma bouleversa Imran, elle fut aussi pour lui une source d'inspiration. Et si, songea-t-il, l'opposition maldivienne faisait du versement de retraites et d'une couverture sociale universelle un élément fondamental de sa plate-forme ? N'était-ce pas cela dont ces statues vivantes avaient réellement besoin ? Certes, offrir des retraites n'allait pas attirer la presse ni l'attention d'Amnesty International comme une opposition frontale à la torture et à la censure. Mais contrairement à celle-ci, une promesse concrète s'adressant à tous les gens âgés pourrait faire une différence quand les élections arriveraient.

Imran ne le savait peut-être pas sur le moment, mais il était tombé sur un truc fondamental parce qu'il s'était montré attentif. Les anciens ont toujours eu un rôle très important dans les campagnes non violentes. Ils ont beaucoup de temps libre et ils aiment leurs petits-enfants plus que tout au monde. Ma propre grand-mère, Branka, avait plus de soixante-dix ans quand nous, les étudiants, avons manifesté jour et nuit pendant trois mois durant l'hiver glacial de 1996. Bien sûr, elle ne pouvait pas se joindre à nous, et si elle l'avait pu, je ne l'aurais pas laissée faire, parce qu'elle était bien trop fragile. Mais elle pouvait, Dieu la bénisse, passer des heures à taper sur des casseroles depuis sa fenêtre en soutien aux manifestants. Et comme elle fait les meilleurs gâteaux bosniaques de l'univers, les étudiants avaient toujours quelque chose à manger. Et elle n'était pas la seule. Nous avions des centaines de milliers de grands-mères, des volontaires à la retraite qui étaient vitales pour Otpor!. Elles nous faisaient des gâteaux, nous préparaient du thé, nous offraient du vin, et de façon générale ce furent elles qui maintinrent en vie et en forme ma génération de fauteurs de troubles au cours de ces semaines épuisantes d'occupation des rues et de marches incessantes. Elles le firent parce que le mouvement représentait

quelque chose d'important pour elles. Milosevic ne se souciait guère de ma vieille grand-mère et de ses semblables, mais nous, si.

L'idée d'Imran d'offrir des retraites et une couverture sociale aux anciens des Maldives était une parfaite façon de convaincre l'un des principaux secteurs de la société maldivienne de rejoindre les dissidents. Avec le temps, ceux-ci parvinrent à trouver d'autres alliés inattendus grâce à des plans comparables : la promesse par exemple de mettre fin à la corruption rampante de Gayoom et d'utiliser l'argent ainsi économisé – soit environ trois cent cinquante millions de dollars – pour construire des logements abordables, pour financer des programmes sociaux et installer de nouveaux débarcadères. Telle était leur vision pour demain : des Maldives en état de fonctionnement et veillant aux besoins de leurs citoyens. Naturellement, les activistes maldiviens ne s'attendaient pas à voir leurs difficultés disparaître comme par magie : après tout, les sociétés qui ont connu des années de dictature souffrent de traumatismes qui peuvent être très longs à guérir. Aujourd'hui encore, il reste aux gens comme Imran, qui rêvent d'une démocratie libre et ouverte aux Maldives, un long chemin à parcourir. En proposant une vision pour demain que tous les Maldiviens peuvent embrasser, Imran et ses amis ont pu encourager leurs concitoyens à réclamer un changement. Mais avoir une vision n'est que le début pour un mouvement non violent. Il reste la question fondamentale des piliers du pouvoir, et pour que votre campagne ait une chance de réussir, il vous faudra découvrir quels sont ces piliers dans votre propre société.



1. Chris Hall, « Maldives Island Paradise Thilafushi Trashed and Reduced to a Pile of Rubbish », *Daily Mail*, 25 juin 2012.

2. Jon Shenk (dir.), *The Island President*, ITVS/Actual Films/Afterimage Public Media, 2011.

3. « Submission of the Maldives to the Office of the UN High Commissioner for Human Rights », Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme, 25 septembre 2008.

4. « Serbia to Revive Musical "Hair" in Time of Iraq War », Reuters, 1er février 2010.

5. Stipe Delic (dir.), *Battle of Sutjeska*, Bosna Film/Filmska Radna Zajednica/Sutjeska, 1973.



4
Les piliers tout-puissants du pouvoir

Organiser un voyage quand vous lancez une révolution, ce n'est pas une mince affaire.

Le jour où je reçus un coup de fil d'activistes syriens désireux d'injecter un peu de cette action non violente manifestement si nécessaire dans un pays inondé de sang, mon premier souci fut de savoir où nous allions nous rencontrer. Si nous réservions des chambres au Sheraton de Damas, la police secrète nous tomberait dessus avant même que nous ayons eu le

temps d'ouvrir le minibar. J'envisageai donc d'inviter mes nouveaux amis syriens à Belgrade, comme je l'avais fait avec les Égyptiens. Mais bientôt, le gouvernement de Bachar al-Assad commença à gronder contre les « agents serbes » qui semaient le trouble au Moyen-Orient, ce qui signifiait qu'un tampon serbe apposé sur un passeport syrien équivalait à une sentence de mort. La seconde option fut de nous retrouver en Turquie, mais cela non plus n'allait pas sans inconvénients : depuis le printemps arabe, chaque dictateur du Moyen-Orient avait inondé d'espions Istanbul, transformant cette ville en une version moderne de *Casablanca* – mais sans Humphrey Bogart. En outre, tous les trafiquants d'armes d'Afrique du Nord semblaient s'y être donné rendez-vous, et vous ne pouviez pas aller du Grand Bazar à la Mosquée bleue sans vous faire accoster par un type ayant des surplus d'AK-47 et des fusils à lunette de snipers à vous fourguer. Les vendeurs d'armes sont de bien plus grands fléaux que les gamins cireurs de chaussures qui pullulent le long du Bosphore, et la dernière chose que je voulais, alors que j'expliquais l'importance de l'action non violente à mes activistes, c'était un Libyen en sueur dans sa tenue de jogging en train d'essayer de leur vendre des roquettes antichars. Que certains d'entre eux auraient pu d'ailleurs être tentés d'acheter.

En l'absence d'une meilleure solution, nous avons atterri dans un hôtel trois étoiles d'une ville dépourvue d'intérêt, dans un pays méditerranéen neutre, au bord d'une plage anonyme. Cette partie du monde regorge d'endroits magnifiques et de petits villages de pêcheurs nichés au pied de montagnes abruptes, mais celui-là n'en faisait pas partie. Un parking et une station-service séparaient notre hôtel d'une promenade en front de mer où se bousculaient des vendeurs de ballons et de saucisses grillées, et la première nuit je fus empêché de dormir par une bande de supporters anglais ivres qui reprirent en chœur des chants de stade jusqu'à l'aube. Le petit déjeuner le lendemain matin ne fut guère plus relaxant : je dus disputer chèrement un maigre coin de buffet à des hordes de touristes russes en voyage organisé. Comme l'indiquaient suffisamment les bouées gonflables en vente dans le hall de l'hôtel, nous étions loin de Monte-Carlo. Mais pour ce que j'avais à faire, c'était l'endroit idéal ; ici, au moins, nous pouvions élaborer une stratégie loin des regards indiscrets. Ce recoin du monde était si oublié que même les agents d'Assad, pourtant omniprésents, n'auraient pas l'idée de venir y pointer leur nez.

Même sans la présence d'espions dans notre hôtel, je savais que former ces activistes syriens n'allait pas être une promenade de santé. Il est déjà assez difficile de convaincre les gens que la meilleure façon de renverser un dictateur est l'action non violente, mais l'exceptionnelle brutalité d'Assad rendait encore plus ardu d'embarquer les Syriens dans la résistance pacifique. Je ne peux pas les blâmer : c'est une gageure de vendre à quelqu'un une approche non violente quand son cousin vient tout juste de se faire assassiner par la police à Homs. Et la nouvelle, déprimante, qu'une milice gouvernementale avait massacré des enfants quelques jours plus tôt n'allait pas rendre mes interlocuteurs moins désireux de s'engager dans une lutte à mort contre les sbires d'Assad.

Mais ce n'était encore que le début. La résistance syrienne était complètement désorganisée. Ils s'étaient lancés tête baissée dans leur révolution et avaient commencé à défiler dans les rues avant d'être prêts. Ce n'était pas tout à fait leur faute. Les images du printemps arabe étaient une source d'inspiration pour des millions de personnes dans toute la région, et les Syriens pensaient que dans ce contexte il serait assez simple de renverser Assad. Ils s'imaginaient qu'il suffisait de faire descendre dans les rues de Damas quelques dizaines de milliers de jeunes gens en train d'agiter le poing, et que leur dictateur tomberait aussi vite que Moubarak en Égypte et Ben Ali en Tunisie. Mais les Syriens, comme les leaders d'Occupy Wall Street aux États-Unis, furent trompés par l'apparente simplicité des révolutions d'Égypte et d'ailleurs. Ce qu'ils n'avaient pas compris, c'est que le groupe de révolutionnaires égyptiens avait passé deux ans à remporter une série de petites victoires, à construire des coalitions et à rendre son mouvement visible avant d'entreprendre son action sur la place Tahrir. Les révolutions réussies ne sont pas des explosions cataclysmiques ; ce sont des feux qui couvent longtemps, soigneusement entretenus sous la cendre. Hélas ! les Syriens avaient foncé tête baissée. À présent, les opposants au régime s'efforçaient de trouver dans l'urgence un message d'unité, sur un fond de massacres quotidiens et de villes dévastées. C'était là une passe particulièrement dangereuse, et tout en terminant son petit déjeuner notre équipe du Canvas se demandait par quel côté aborder les Syriens. Il était presque l'heure d'entamer notre réunion.

À neuf heures du matin, les premiers participants arrivèrent. Certains allèrent fumer sur la terrasse, contemplant la plage devant eux qui commençait à s'animer. La première vague de vacanciers cherchait l'endroit

idéal où s'installer sur le sable, tandis que trois gamins arrosaient le patio près du kiosque à journaux. À l'intérieur de la salle de conférences, d'autres activistes tuaient le temps en attendant le début de la session. Quelqu'un griffonnait les drapeaux de divers groupes de résistance dans son calepin. Un autre mettait les dernières touches à la caricature d'un Bachar abattu, avec une légende en arabe sous le corps mutilé du dictateur. D'autres encore patientaient devant la machine à café installée dans un angle, observant leur dose matinale de Nescafé lavasse s'écouler dans leur tasse.

Une fois tout le monde installé, nous avons fermé les portes de la salle. C'était la première fois que nous avions l'occasion de jauger le groupe dans son ensemble. Ils étaient dix-sept, et aucun ne semblait avoir plus de trente-cinq ans. Ils portaient des jeans délavés à la mode et des tee-shirts, et ne semblaient pas particulièrement religieux. L'une des filles avait même un débardeur, exposant davantage de ses épaules nues que nous n'en avions jamais vu en travaillant avec les Égyptiens, ou même avec les Tunisiens quelques années plus tôt. De même, les hommes qui avaient une barbe la portaient courte et bien taillée, ce qui leur donnait moins l'air de talibans que du personnage de Turtle dans la série *Entourage*. Si vous n'étiez pas prévenu, vous auriez pu les prendre pour un groupe d'étudiants américains faisant leur grand tour à l'étranger. Mais en les examinant de plus près tandis que le bruit des conversations s'apaisait doucement, je compris le problème qui allait se poser à moi au cours de la semaine à venir. Ces hommes et ces femmes pouvaient se ressembler au premier regard, mais une deuxième inspection révélait une série de petites différences. La fille en débardeur, par exemple, venait à l'évidence de Damas, d'Alep, ou d'une autre grande ville. Elle avait les ongles faits, et son sac portait le sigle d'une marque de luxe. Elle parlait anglais couramment, signe d'une éducation soignée. Mais deux sièges plus loin était assis un homme courtaud et trapu. Je n'en étais pas certain, mais ses mains crevassées et son dos courbé suggéraient qu'il gagnait sa vie par un dur travail manuel. Il avait aussi ces sandales en cuir tressé que portent souvent les paysans, mais dans lesquelles aucun citadin ne voudrait être surpris pour tout l'or du monde. Comment réussir à faire travailler ensemble l'homme des champs et Miss *Sex and the City* ? C'est la question centrale quand on cherche à construire un mouvement. Si ces personnes voulaient se débarrasser d'Assad, elles ne pouvaient pas compter uniquement sur les jeunes et les riches, ni uniquement sur les pauvres et les marginaux. Comme nous l'avons appris

des Égyptiens et des Maldiviens, une révolution ne prend de l'ampleur qu'à partir du moment où deux groupes au moins qui n'ont rien en commun décident de se rassembler pour leur profit mutuel. C'était là le vrai défi. Si je suis à peu près sûr de savoir élaborer des stratégies pour un changement démocratique de régime, je ne suis pas psychiatre, et je ne savais vraiment pas comment obtenir des gens présents dans cette pièce qu'ils se fassent mutuellement confiance. Je pris une grande inspiration et je lançai la réunion.

« J'aimerais vous remercier de votre présence, dis-je. Tout le monde est en vie ? »

Les Syriens déposèrent leurs tasses de café et ajustèrent leurs écouteurs, qui leur permettaient d'entendre notre traducteur jordanien répéter mes questions en arabe.

« Non, tout le monde n'est pas en vie », répondit un grand type aux sourcils broussailleux. C'était un passeur qui avait rejoint la résistance pacifique et accepté de faire sortir clandestinement de Syrie nos activistes. Pour certains, il avait obtenu des permis qui les autorisaient à franchir la frontière vers un pays plus amical. D'autres avaient reçu des billets d'avion sous de faux noms, avec deux ou trois escales dans des pays neutres.

« Il manque trois personnes, poursuivit-il. Quelqu'un a été tué il y a deux jours, une fille a été arrêtée alors qu'elle tentait de quitter le pays, et le troisième a compris que la police le suivait. Du coup, il a décidé de ne pas venir. Depuis, nous sommes sans nouvelles de lui. »

Je remerciai le passeur et j'invitai les autres à se présenter. Le premier à prendre la parole était un danseur professionnel qui habitait Damas. Jusqu'à la révolution, il avait passé ses journées à pratiquer le ballet classique et ses nuits à regarder *How I Met Your Mother* et *Friends*. Peut-être la Syrie serait-elle un jour enfin un pays normal, dit-il. Son idée d'un pays normal, sa vision pour demain, semblait tout droit sortie d'une sitcom. Même si la Syrie était engagée dans une guerre civile, il croyait encore à la résistance pacifique.

Il me semblait être une créature assez douce, mais une jeune femme assise quelques sièges plus loin n'avait visiblement pas le même tempérament. Les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, elle eut un sourire suffisant et déclara tout net que, contrairement au danseur, elle ne pensait pas que l'opposition pacifique parviendrait à renverser Assad ; ils ne pourraient se débarrasser de leur dictateur que par un bain de sang.

Étudiante dans une petite ville du Nord, elle avait rejoint la lutte contre Assad parce qu'elle ne se voyait aucun avenir sous ce régime. Pour elle, la violence était la seule option. J'étais déçu d'entendre ce genre de propos, mais je n'étais pas là pour me disputer avec des gens qui avaient risqué leur vie pour venir entendre ce que j'avais à leur dire. Je me contentai donc de hocher la tête et j'écoutai les autres se présenter à leur tour : un ouvrier d'usine, un vendeur d'assurances, une jeune veuve, un adolescent au chômage. Ils étaient tous très différents, et pourtant ils avaient un point commun : ils n'étaient pas des révolutionnaires. Aucun d'eux n'avait jamais exprimé d'intérêt brûlant pour la politique avant l'année précédente. Aucun d'eux ne se définissait comme un marxiste, un nationaliste ou quelque autre sorte de *-iste*. Quand vous leur demandiez ce qu'ils voulaient que devienne la Syrie, ils répondaient tous : « un pays normal ». C'étaient simplement des gens bien qui n'avaient jamais eu l'opportunité d'avancer dans leur société, rendus amers par le sentiment que leur avenir leur avait été injustement confisqué. Celui qui insista le plus lourdement sur ce point était un médecin de Lattaquié. Il portait des jeans, une parka jaune et une fine chaîne en or ; il nous dit qu'il était un très bon médecin, avec des années de formation. S'il avait vécu dans le New Jersey, comme certains de ses lointains cousins, il ne faisait aucun doute qu'il serait en ce moment même un « multi » des plus prospères. Il me fallut une seconde pour comprendre qu'il voulait dire « multimillionnaire ». Mais en Syrie, poursuivit-il, il avait parfois du mal à nourrir sa famille. Malgré toute son éducation et ses nombreuses capacités, il avait souvent honte de lui. En conséquence, il avait décidé qu'Assad, ce maître d'un système corrompu qui n'offrait aucune issue aux gens talentueux, devait s'en aller. Il estimait qu'une combinaison d'action violente et non violente était nécessaire pour libérer la Syrie.

Tous les Syriens s'étaient exprimés. C'était mon tour de prendre la parole. J'ouvris mon ordinateur portable et connectai quelques fils. Mon collègue Breza éteignit les lumières. La pièce fut plongée dans la pénombre, et j'appuyai sur une touche de l'ordinateur.

« Du chaos jaillit la lumière », dis-je.

Derrière moi, des images de la Serbie à la fin des années 1990 furent projetées sur un grand écran. Comme pour les Égyptiens à Belgrade, je voulais que les Syriens comprennent ce que j'avais traversé. Ils virent une image plein cadre de Slobodan Milosevic, dont le visage bouffi et le costume mal coupé n'offraient guère d'indices *a priori* sur l'intensité du

mal que cet homme avait déchaîné. Je parlai aux Syriens des guerres de Milosevic et je leur montrai une image de cadavres de musulmans bosniaques déversés en vrac dans des fosses communes. Le docteur grommela une malédiction entre ses dents. C'était la Serbie, dis-je. Les Syriens regardèrent des images de Belgrade pilonnée par les avions américains au cours d'une campagne de bombardements qui avait duré trois mois ; je leur décrivis les explosions qui avaient anéanti en une nuit beaucoup de coins familiers de ma ville, et je leur expliquai comment ma mère avait failli mourir. À l'époque, dis-je, il n'y avait pas d'opposition viable à Milosevic en Serbie même, et ni nos voisins ni les États-Unis n'avaient été capables de l'expulser par des moyens militaires.

Me penchant sur mon ordinateur portable, j'appuyai sur une autre touche. L'image d'un homme frêle et mal nourri apparut sur l'écran.

« Qui est-ce ? » demandai-je aux Syriens.

« Gandhi », répondirent quelques voix. Celle-là était facile.

Puis je projetai une photo de Martin Luther King en train de prononcer son discours « I Have a Dream », où l'on voit le leader des droits civiques s'adresser aux milliers de manifestants pacifiques ayant marché avec lui sur Washington.

« Est-ce que quelqu'un sait qui est cet homme ? »

Un ingénieur kurde se pencha en avant :

« Ce n'est pas le libérateur des Noirs ?

– C'est à peu près ça. »

Pour l'instant, dis-je au groupe, oubliez le fait que ces deux hommes n'ont jamais pris les armes contre quiconque, mais ont réussi dans un cas à modifier radicalement le sens de la justice d'une société, et dans l'autre à libérer son pays des chaînes du gouvernement impérial. Oublions la supériorité morale de la résistance pacifique pour le moment. Considérons simplement la situation d'un point de vue pratique. Et là-dessus, je leur présentai mon partenaire Slobodan, qui se leva et monta à la tribune.

D'abord, expliqua-t-il, que vous combattiez des Milosevic ou des Assad, leur force tiendra toujours dans leur disposition pour la violence et leur capacité à y recourir. C'est une chose à laquelle ces régimes excellent. Et ces types ont des armées bien entraînées à leur disposition. Donc, une campagne violente contre un dictateur commence dès le départ à votre désavantage. Vous attaquez l'ennemi là où il est le plus fort. Si vous devez vous confronter à David Beckham, insista-t-il, vous n'aurez pas envie de le

rencontrer sur un terrain de football. Vous préférerez jouer aux échecs avec lui. C'est là que vous avez une chance de gagner. Prendre les armes contre un dictateur, ce n'est pas une façon intelligente de l'affronter.

Ensuite, une campagne violente ne peut utiliser efficacement que vos activistes les plus forts sur le plan physique : les types capables de mener la bataille de rues, de trimballer l'équipement lourd et de faire usage de fusils-mitrailleurs. Tous les autres membres de la société qui seraient disposés à vous soutenir – les grands-mères, les professeurs ou les poètes – ne pourront pas y participer. Et pour renverser une dictature, vous devez rassembler une masse critique de gens qui soient de votre côté – une chose quasiment impossible à obtenir par la violence.

« Vous ne comprenez pas, dit l'étudiante aux lunettes noires. Assad est fort. La Syrie n'est pas la Serbie. Nous ne sommes pas des Européens. Vous avez vu ce qui vient de se passer avec tous ces petits enfants. »

Oui, dit Slobo, il avait vu. Et oui, il y avait des différences évidentes. Mais il y avait un point non négligeable sur lequel les dictateurs se ressemblaient tous. Il demanda à son auditoire s'il savait quel était ce point.

« Il faut tous les tuer », dit l'étudiante.

Cela fit réagir la jeune femme au débardeur. Elle se leva et se mit à parler en agitant les bras. Le traducteur fit de son mieux pour la suivre, et de ses phrases hachées je compris que la femme au débardeur, dont j'appris qu'elle s'appelait Sabeen, réprimandait l'étudiante en lui reprochant son manque de respect. C'était exactement à cause de gens comme elle, avec leur insistance barbare à régler tous les problèmes par la violence, que le monde arabe se trouvait dans un tel chaos. Avant que les choses ne tournent vraiment au vinaigre, je posai une question à Sabeen.

« D'accord, dis-je. Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

– Je suis ici pour apprendre le moyen de remplacer Assad par la paix, et non par la guerre, dit-elle dans un anglais un peu chantant. (On sentait à son aisance qu'elle avait fréquenté de bonnes écoles et qu'elle venait sans doute d'une famille très aisée.) Nous avons eu assez de guerre.

– Alors, comment l'emporter, si ce n'est pas par la guerre ? Vous allez simplement demander à Assad de s'en aller ? »

Avec des talents d'acteur très limités, je pris une petite voix et fis une mimique éloquente : « S'il vous plaît, monsieur Assad, pourriez-vous ne plus être un meurtrier ? Ce n'est vraiment pas gentil ! » Sabeen parut

embarrassée, mais les autres Syriens se mirent à rire, amusés de mes mimiques et heureux de voir l'arrogante Sabeen forcée de baisser d'un ton.

« Sabeen, intervint Slobo, je vois bien que tu as d'excellentes intentions. Et le simple fait que tu sois là me dit que tu es très, très courageuse. Mais tu dois comprendre que nous sommes ici pour préparer une guerre. »

Elle parut un peu perdue.

« Je ne comprends pas, dit-elle. Je pensais que vous étiez tous pour la non-violence, comme Gandhi.

– Je le suis, s'empressa de répondre Slobo, mais être non violent ne veut pas dire que tu ne mènes pas un dur combat. Tu luttes simplement avec d'autres moyens, avec d'autres armes. »

Elle prit un air sceptique. Il était temps d'aborder notre premier point important de la journée.

« Avez-vous jamais entendu parler de sanctions ?

– Bien sûr, dit l'ingénieur kurde. Mais les sanctions ne marchent jamais. Elles portent toujours sur le pétrole. La seule chose qui intéresse l'Amérique, c'est le pétrole. »

Et il se lança dans une longue diatribe pleine de théorie du complot sur Israël, la politique étrangère des États-Unis et la guerre en Irak. Tout cela ne faisait pas grand sens, mais la conclusion en était au final que les activistes ne pouvaient rien faire, parce que les sanctions économiques étaient un jeu réservé aux superpuissances auquel ne pouvaient pas participer les gens ordinaires. Le groupe approuvait de la tête. Le dentiste dit qu'il avait essayé d'organiser un mailing pour convaincre le Congrès américain de prendre des sanctions économiques contre Assad, mais que ça n'avait pas marché.

« Pourquoi nous écouteraient-ils ? dit-il. Nous ne sommes rien.

– Peut-être qu'ils ne vous écouteront pas, vous, mais qu'ils écouteront Sabeen », dis-je.

Le groupe parut désorienté, à commencer par Sabeen.

« Pourquoi m'écouteraient-ils si je leur dis de ne pas acheter de pétrole ? demanda-t-elle.

– Qui a parlé de pétrole ? répondis-je en souriant. Je pensais plutôt aux hôtels de luxe.

– Vous plaisantez, dit Sabeen.

– Je suis très sérieux. Vous en avez plusieurs à Damas, non ? »

Elle acquiesça. Je lui demandai de citer les hôtels les plus chics, et elle commença à les énumérer. Quand elle arriva au Four Seasons, je l'arrêtai.

« Le Four Seasons ! m'écriai-je. Excellente suggestion. » Je tendis un doigt vers le travailleur manuel. « Vous y descendez régulièrement, pas vrai ? »

Il eut un large sourire, et les autres s'esclaffèrent.

« Bon, d'accord, dis-je en riant aussi, vous n'en êtes pas un client régulier, mais tous les gens importants venus du monde entier, eux, y descendent. Maintenant, imaginez que vous arriviez à faire fermer cet hôtel.

– Et comment faire ? demanda un Kurde.

– C'est à vous de me le dire. Qu'est-ce qui pourrait empêcher quelqu'un de séjourner dans cet hôtel ?

– Le prix ! » lança le fermier.

Ce n'était pas une si mauvaise réponse. Une main se leva. Elle appartenait à un jeune étudiant plein d'enthousiasme.

« Et si, dit-il, quelqu'un s'introduisait dans l'hôtel et glissait sous les portes des chambres des images montrant à quoi ressemble Alep après un bombardement ? »

La salle resta silencieuse.

« Mais comment faire ? répliqua quelqu'un sur un ton préoccupé. Il doit y avoir des caméras partout, dans ce truc. Celui qui se lancerait dans une aventure aussi risquée serait sûr d'aller tout droit en prison. »

Ce n'était pas encore ça, mais les Syriens étaient sur la bonne voie.

« Quelqu'un sait qui possède le Four Seasons ? » demandai-je.

Personne ne le savait.

« Je ne le sais pas non plus, confessai-je. Mais je suppose que c'est quelqu'un d'étroitement lié à la bande d'Assad. Sans doute un type comme Rami Makhlouf. N'est-il pas le cousin d'Assad et l'un des piliers de l'économie syrienne ? Eh bien, je suppose que la personne qui possède le plus grand et le plus prestigieux hôtel de Damas doit être très bien introduite dans les cercles du pouvoir. Et qui que cela puisse être, la chaîne hôtelière internationale se trouve sans doute très bien de l'accord qu'elle a passé avec elle, parce que l'argent coule à flots. Mais si nous faisions pression sur la chaîne hôtelière pour qu'elle abandonne la franchise ?

– Pourquoi ferait-elle ça ? demanda Sabeen.

– Parce qu'il est plus facile de parler avec une chaîne hôtelière, répondit le médecin, qu'avec des dictateurs comme Assad. Et si une chaîne est

identifiée à la famille et aux amis d'un régime brutal, il est fort probable qu'elle dise : "Vous savez quoi ? On n'a pas besoin de tous ces problèmes et de toute cette mauvaise publicité."

– Dans ce cas, on n'a même pas besoin de glisser des photos sous les portes des chambres, réfléchit l'étudiant. Parce que si vous avez une manifestation à Londres, à Paris, partout où la chaîne a des hôtels, et si vous avez des journalistes et des blogueurs qui s'intéressent de près aux compagnies qui travaillent avec le régime, ça pourrait marcher.

– Et sans doute que cela susciterait une certaine nervosité chez d'autres entreprises, renchérit Sabeen.

– Exactement, dis-je. Les compagnies internationales qui font des affaires avec Assad depuis des années vont y réfléchir à deux fois avant d'investir en Syrie. Et qui est-ce que ça gêne ?

– La communauté des affaires, dit Sabeen.

– Les hommes d'affaires, dis-je. Et qui soutiennent-ils ?

– En général, dit l'étudiant en regardant Sabeen, ils soutiennent Assad.

– Exactement ! Donc, au lieu d'écrire au Congrès américain pour lui parler de pétrole et de droits humains, qui sont de vastes questions hors de notre portée, on se concentre sur un hôtel, et on le fait fermer. Puis d'autres ferment à leur tour, et alors les associés d'Assad commencent à tirer la tronche parce que leurs revenus sont en berne. C'est quoi, l'étape suivante ?

– Ils commencent à avoir la trouille, dit Sabeen.

– Bien sûr. C'est naturel. Et quand cela arrivera, ils commenceront sans doute à se dire qu'Assad n'est pas le seul partenaire possible, et qu'ils feraient mieux de se préparer à l'éventualité de sa chute. Et après, il se passe quoi ? »

Personne n'ayant de réponse à proposer, je poursuivis :

« Après, les types riches disposant d'un bon réseau ont de moins en moins d'argent à donner à Assad. C'est comme ça que marche la corruption : Assad dit à son cousin : "Tu peux avoir un tas de monopoles et d'entreprises si tu m'offres assez de pots-de-vin." Donc le cousin s'enrichit, il reverse à Assad une partie de son argent, et tout le monde est content – sauf vous. Mais à présent, le cousin vient de perdre son hôtel, il n'a plus autant d'argent, ce qui signifie du coup qu'il en a nettement moins à reverser à Assad. Qu'est-ce que ça signifie pour Assad ?

– Que sa femme a moins d'argent pour faire son shopping en Europe ? plaisanta le médecin.

– Oui, dis-je, mais aussi qu'il a moins d'argent pour acheter des bombes et des balles pour vous tuer, vous. Les balles coûtent cher. Les bombes aussi. Donc il lui faut absolument de l'argent, et nous avons le pouvoir de nous assurer qu'il ne l'obtiendra pas. »

Je fis une courte pause pour les laisser digérer tout cela, puis j'annonçai que nous allions jouer à un jeu. Je leur demandai de se répartir en trois groupes et d'établir une liste de toutes les choses – des hôtels de luxe aux sodas – qu'ils appréciaient au quotidien et dont ils pensaient pouvoir convaincre les compagnies qui les produisaient de retirer leurs investissements de Syrie. Bientôt, la salle résonnait de conversations animées en arabe. Ici et là, je saisissais au vol des mots comme « Adidas ». Et j'étais heureux de les voir se taper dans le dos, ou lever les mains pour s'en claquer cinq. Cela voulait dire qu'ils s'enthousiasmaient, et aussi qu'ils étaient en train d'apprendre à travailler ensemble. Ils étaient venus ici en s'attendant à parler de révolution, et ils se retrouvaient en train de discuter de baskets. Cela paraissait plus normal, et telle était précisément la question : leur montrer que le premier pas pour renverser un dictateur consiste à s'assurer que tout le monde comprend que la vie sous une dictature n'a rien de normal.

Dix minutes plus tard, je frappai dans mes mains et le demi-cercle se reforma. Chacun présenta avec enthousiasme ses trouvailles : nous pourrions nous assurer qu'aucun film hollywoodien ne passe en Syrie, nous pourrions convaincre les gens de ne pas acheter d'huile d'olive syrienne. Certaines de leurs idées étaient bonnes, d'autres moins judicieuses. Mais ils avaient saisi l'essentiel. Ils avaient compris désormais qu'Assad n'était pas une bête impossible à arrêter, mais un homme qui dépensait de vastes sommes d'argent pour rester à flot et tenir ses armées. Chaque tyran s'appuie sur des piliers économiques, et les piliers économiques sont des cibles bien plus faciles que les bases militaires ou les palais présidentiels. Secouez-les, et le tyran finira par tomber.

Mais ne croyez pas que j'aie trouvé cela tout seul. Cette théorie des piliers du pouvoir a été développée par le chercheur américain Gene Sharp, le « père de la théorie de la lutte non violente ». Chaque régime, soutient Sharp, repose sur une poignée de piliers ; appliquez une pression suffisante à un pilier ou plus, et le système tout entier ne va pas tarder à s'effondrer. Selon lui, tous les leaders et tous les gouvernements, où qu'ils soient, s'appuient sur les mêmes mécanismes pour rester au pouvoir, ce qui rend

leur puissance plus éphémère qu'elle n'en a l'air. Aucun pouvoir n'est jamais absolu, pas même celui d'Assad. Les dictateurs se démènent pour paraître infaillibles, pour nous faire oublier qu'ils ne sont que des hommes placés au-dessus d'autres hommes, qui dépendent du travail et de la docilité d'une masse de gens pour pouvoir se maintenir au pouvoir. L'autorité d'un dictateur vient du consentement du peuple qui lui obéit. C'est à cela que Slobo voulait en venir en disant aux Syriens que tous les dictateurs ont un point commun : ils dépendent de leur peuple. Un dictateur a réellement besoin de citoyens ordinaires qui vont travailler le matin, qui assurent le bon fonctionnement des aéroports et des studios de télévision, et veillent à ce que les pensions des anciens combattants soient versées en temps et en heure. Et il est important de comprendre que ces citoyens ordinaires qui obéissent aux ordres veulent tout simplement faire leur boulot et rentrer chez eux. Même quand ils portent des uniformes et font preuve de violence, ils ne sont pas nécessairement méchants et inaccessibles à la rédemption. Je dis aux Syriens que le policier qui leur tapait sur la tête avec un bouclier anti-émeute était sans doute content de le faire, non parce qu'il redoutait et méprisait la liberté, mais parce qu'il était payé en heures supplémentaires. Et tant qu'il est payé, tant que tout marche sans anicroches, le dictateur est tranquille sur son trône. La première tâche des activistes consiste donc à faire en sorte que le cours normal des affaires connaisse un arrêt brutal – c'est-à-dire à secouer les piliers du pouvoir.

Bien sûr, ces piliers diffèrent d'un endroit à l'autre. Dans les petits villages africains, vous allez découvrir que les premiers piliers sont parfois les anciens, alors que dans les petites villes de Serbie, il s'est révélé que les gens les plus indispensables à rallier à notre cause étaient les médecins, les prêtres et les enseignants de province. C'étaient eux les leaders d'opinion. Quand il s'agit d'une multinationale, les piliers sont les actionnaires qui investissent leur argent, et peut-être les médias d'affaires comme CNBC et le *Wall Street Journal*, dont les appréciations positives contribuent à maintenir à la hausse le prix des actions. Que vous vouliez rassembler des villageois contre un dictateur sanguinaire ou contraindre McDonald's à ajouter une option saine à son menu enfant, vous devez savoir quels piliers secouer.

Cela leur prit un bon moment, mais les Syriens finirent par s'échauffer à cette idée. Il se faisait tard, je conclus donc la session en disant à mes stagiaires qu'on se reverrait le lendemain matin. Mais pendant que je

ramassais mes affaires, je remarquai que quelques-uns s'attardaient à bavarder entre eux. En sortant, j'en vis du coin de l'œil quelques autres s'engouffrer chez le glacier d'à côté. Parmi eux, Sabeen et l'étudiante. Toute trace d'animosité avait disparu entre elles. Cette fois, elles riaient ensemble.





5
Rire jusqu’à la victoire

Je voudrais que vous preniez un moment pour jouer à l’un de mes jeux favoris. Il est vraiment très amusant. Il s’appelle : « Dans la peau d’un flic ».

Imaginez que vous apparteniez aux forces de police d’Ankara, en Turquie. Voici quelques jours, les services de sécurité de l’une des stations

de métro les plus fréquentées de la ville ont repéré un couple qui se roulait des pelles sur le quai. En musulmans stricts, ils ont été perturbés par un comportement aussi indécent en public. Ils ont donc fait la seule chose qui s'imposait : passer une annonce dans les haut-parleurs du métro priant les passagers de se tenir correctement et d'arrêter de s'embrasser. Comme tout le monde à Ankara a des smartphones, ce petit incident a aussitôt fuité dans la presse. L'après-midi même, les politiciens opposés au parti islamiste au pouvoir, comprenant qu'ils tenaient là une occasion en or, ont invité leurs partisans à lancer d'énormes manifestations pour protester contre cette stupide attitude antibécotage.

C'est ici que vous entrez en scène. Le samedi, jour de la manifestation, vous arrivez en uniforme, matraque à la main, prêt à faire respecter l'ordre public. En entrant dans la station de métro, vous trouvez une bonne centaine de jeunes gens en train de marteler des slogans contre le gouvernement et de provoquer vos collègues. Une bousculade s'ensuit. Des gens perdent leur sang-froid. Bientôt, c'est une émeute en bonne et due forme.

Si vous jouez avec sérieux, vous n'aurez guère de mal à vous représenter la suite. Vous êtes policier, vous avez sans doute passé une semaine entière lors de votre formation à l'école de police à étudier des situations de ce genre. C'est ce que font les flics partout dans le monde. Vous avancez, vous vous mettez en formation, vous enfilez votre gilet pare-balles, vous commencez à taper sur votre bouclier avec votre matraque pour intimider la foule. Là non plus, vous n'avez guère d'états d'âme : vous faites tout simplement votre boulot. En outre, vous êtes en train de vous protéger et de protéger vos collègues des pierres qui volent, ou de tout ce que les gens ont décidé de vous jeter à la tête. Vous avancez. En l'espace d'une heure, deux peut-être, trente ou quarante manifestants sont en taule, dix ou vingt sont à l'hôpital, et les autres ont pris la fuite. Vous revenez au commissariat, vous buvez un café avec vos collègues, puis vous rentrez vous coucher satisfait d'une bonne journée de travail.

Ça, c'était facile. On rejoue.

On est samedi matin. Vous arrivez à la station de métro. Vous y trouvez une bonne centaine de gens en train de protester contre la censure de la veille. Personne ne crie ni ne scande de slogans. En revanche, tout le monde s'embrasse bruyamment, avec des bruits mouillés et un peu répugnants. Il n'y a quasiment pas de pancartes, mais celles que vous remarquez affichent des petits cœurs roses ayant pour légende : « Embrasse-moi », ou « Viens

dans mes bras ». Les femmes ont des corsages échancrés à manches courtes. Les hommes sont boutonnés jusqu'au cou. Nul ne semble vous prêter attention – bien trop occupés à s'étreindre et à se lécher la poire.

Et maintenant, vous faites quoi ? Allez-y et jouez si vous voulez, mais laissez-moi vous épargner cette peine. La réponse, c'est que vous ne pouvez rien faire. Ce n'est pas seulement que les manifestants amoureux ne transgressent aucune loi ; c'est aussi leur attitude qui fait toute la différence. Si vous êtes flic, vous passez beaucoup de temps à étudier la gestion des gens violents. Mais rien dans votre formation ne vous a préparé à gérer des gens rigolos.

C'est tout le génie du dérisionnisme. Je sais, c'est un terme stupide, on n'arrête pas de me le dire. Mais le principe est solide, et, comme pour bien d'autres choses, je suis tombé dessus complètement par hasard.

C'était au début de nos efforts pour renverser Milosevic. Comme tous les activistes novices, nous avons pris un moment de réflexion. En nous regardant les uns les autres lors d'une de nos réunions, nous avons compris que nous étions des gamins. Au lieu de réfléchir aux moyens dont nous disposions, nous nous sommes focalisés sur tous ceux que nous n'avions pas. Nous n'avions pas d'armée. Nous n'avions pas beaucoup d'argent. Nous n'avions pas accès aux médias, qui étaient tous sous la coupe de l'État. Le dictateur, nous l'avons compris, possédait à la fois une vision et les moyens de la réaliser – et notamment la capacité à instiller la peur chez tout le monde. Nous avions une bien meilleure vision pour l'avenir, mais, pensions-nous en cette triste soirée, aucun moyen de la transformer en une réalité.

C'est alors que nous vint l'idée du baril souriant.

L'idée était vraiment très simple. Lors de de notre tour de table, quelqu'un n'avait cessé de répéter que Milosevic n'avait gagné que parce qu'il faisait peur aux gens, à quoi un autre avait rétorqué que la seule chose capable de venir à bout de la peur, c'est le rire. C'était l'une des réflexions les plus sages que j'aie jamais entendues. Les Monty Python ayant toujours été à côté de Tolkien dans mon panthéon personnel, je savais fort bien que l'humour ne vous fait pas seulement glousser : il vous fait aussi réfléchir. Nous avons donc commencé à nous raconter des blagues. Au bout d'une heure, nous étions parvenus à la conclusion que le meilleur remède contre le régime pouvait fort bien être quelques bons éclats de rire. Sur quoi, nous sommes passés à l'action.

Sur un chantier voisin, nous avons récupéré un vieux baril. Nous l'avons livré au designer « officiel » de notre mouvement – mon meilleur ami, Duda, le concepteur du poing fermé d'Otpor! Sa mission : y dessiner un portrait réaliste du leader tant redouté. Duda fut ravi de s'exécuter. Le surlendemain, quand nous sommes revenus, nous avons trouvé un Milosevic-sur-baril souriant d'un large et mauvais sourire, le front marqué des nombreux points de rouille du vieux fût de métal. C'était une figure si comique que même un bébé de deux ans l'aurait trouvée drôle.

Mais ce n'était pas tout. Nous avons alors prié Duda de peindre un énorme écriteau disant : « Cassez-lui la figure pour un dinar. » Un dinar à l'époque équivalait à peine à un centime d'euro, ce qui en faisait une proposition très abordable. Puis nous avons embarqué l'écriteau, le baril et une batte de base-ball, direction Knez Mihailova, la grande artère piétonne de Belgrade. Au croisement avec la place de la République, Knez Mihailova est toujours bondée de gens qui font leurs courses et de passants : c'est là que tout le monde vient faire du lèche-vitrine ou boire un coup avec des amis. Nous avons déposé les objets au beau milieu de l'avenue – en plein cœur de l'action – et nous nous sommes repliés en hâte dans un café proche, L'Empereur de Russie.

Les tout premiers passants qui remarquèrent le baril et la pancarte semblèrent désarçonnés. Ils ne savaient pas très bien quoi faire de cet affichage éhonté de dissidence posé en plein boulevard. Les dix passants suivants parurent plus détendus. Certains esquissèrent même un sourire. L'un d'eux alla jusqu'à prendre la batte et à la balancer quelques instants avant de la reposer et de filer en vitesse. Puis vint le moment que nous attendions tous : un jeune homme à peine moins âgé que nous se mit à rire tout haut, fouilla ses poches, y pêcha un dinar et le jeta dans la fente ménagée à cet effet en haut du baril. Puis il prit la batte et, d'un swing gigantesque, frappa la figure de Milosevic. On dut entendre le choc résonner à cinq rues de là !

Notre jeune homme avait dû se dire qu'avec toutes les radios et tous les journaux indépendants de Belgrade qui n'arrêtaient pas de critiquer le gouvernement, cabosser un baril avait peu de chances de lui valoir une peine de prison. Cette action, à ses yeux, présentait un degré de risque acceptablement bas. Et une fois qu'il eut lancé le premier coup sur la figure de Milosevic, d'autres se dirent qu'ils pourraient fort bien en faire autant – également à faible coût. Ils obéissaient à la fois à la pression de leurs pairs

et à une mentalité de meute. Bientôt, une bande de badauds curieux faisait la queue pour prendre leur tour de batte et frapper le baril. Les passants s'arrêtèrent d'abord pour regarder, puis ils commencèrent à se désigner l'objet du doigt, avant de se mettre à rire. Sous peu, des parents encourageaient leurs enfants trop jeunes pour se servir de la batte à taper dans le baril avec leurs petites jambes. Tout le monde s'amusait follement, et le bruit des coups sur le baril résonnait jusqu'au parc Kalemegdan. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les dinars s'étaient mis à pleuvoir dans le tonneau et le chef-d'œuvre du pauvre Duda – le mufle grave de M. Milosevic – était tabassé au-delà de toute reconnaissance par une foule enthousiaste et joyeuse.

Pendant ce temps, mes amis et moi étions assis à la terrasse du café, sirotant des doubles expressos, fumant des Marlboro et nous tordant de rire. C'était trop drôle de voir tous ces gens se lâcher sur notre baril. Mais nous savions que le meilleur restait à venir.

Le meilleur, ce fut le moment où la police arriva. Cela prit dix à quinze minutes. Une voiture de patrouille s'arrêta, et deux flics grassouillets en sortirent pour venir considérer la scène de plus près. C'est ce jour-là que j'ai pu vérifier pour la première fois tout l'intérêt de mon jeu bien-aimé : « Dans la peau d'un flic ». Le premier réflexe des policiers, je le savais, serait d'arrêter les gens. En général, bien sûr, ils arrêtaient les organisateurs de la manifestation, mais nous n'étions nulle part en vue. Cela ne leur laissait qu'une alternative : soit ils arrêtaient les gens qui faisaient la queue pour frapper le baril – y compris les garçons des cafés proches, des filles hyper-mignonnes tenant des sacs de courses, et une flopée de parents avec leurs enfants –, soit ils se contentaient d'embarquer le baril. S'ils choisissaient les gens, ils provoqueraient une émeute. Rien dans la loi, en effet, n'interdit de s'acharner contre un cylindre de métal rouillé. L'arrestation massive d'innocents badauds est le moyen le plus sûr pour un régime de radicaliser même ses citoyens les plus apathiques. Ce qui, finalement, ne laissait à nos pandores qu'un seul choix : embarquer le baril.

En quelques minutes, donc, les deux policiers ont chassé les badauds à coups de pied, pris position de part et d'autre du répugnant machin et l'ont hissé dans leur fourgon. Un de nos amis, photographe pour un petit journal d'étudiants, était présent pour immortaliser la scène. Le lendemain, nous nous sommes arrangés pour diffuser largement ses photos. Notre coup d'éclat fit la couverture de deux journaux d'opposition – une publicité que

nous n'aurions jamais eu les moyens de nous payer. Ses photos valaient tous les discours : elles disaient en un coup d'œil que la police redoutée de Milosevic n'était en fait qu'une bande de blaireaux comiques et ineptes.

J'aime cette histoire de baril. C'est en général l'une des premières que les formateurs du Canvas, Sandra, Sinisa ou Rasko, racontent aux aspirants activistes. Et chaque fois, la réaction est plus ou moins la même que celle de mes amis égyptiens en leur temps, quand je les avais emmenés place de la République : « Ça ne marchera jamais là d'où je viens. » J'ai deux choses à répondre à cela. La première est une citation de Mark Twain (on ne peut pas lutter contre Mark Twain !) : « L'espèce humaine dispose indéniablement d'une arme très efficace : le rire. […] Rien ne tient contre le rire[1]. » La seconde est de rappeler à mes propres amis que si l'humour varie d'un pays à l'autre, le besoin de rire est universel. Mes nombreux déplacements à la rencontre des activistes du monde entier me l'ont confirmé. Les gens du Sahara occidental ou de Papouasie-Nouvelle-Guinée peuvent ne pas être tout à fait d'accord avec moi sur ce qui fait la drôlerie d'une situation – pour en savoir plus là-dessus, voyez l'obsession des Français pour Jerry Lewis ou regardez une « comédie » allemande quelconque –, mais tout le monde est d'accord pour dire que le rire l'emporte sur la peur toujours et partout. Les bons activistes ont juste besoin d'acquérir quelques compétences en la matière – et de les utiliser.

Votre première compétence consiste à bien connaître votre public. J'ai entendu un jour une histoire drôle à propos d'un comédien qui payait ses factures en faisant le tour des petits cabarets. Cet homme avait de l'humour, il pouvait sortir de bonnes blagues, mais il était nul dans l'art de décrypter les signaux sociaux. Un soir, le malheureux comique monta sur scène et se mit à improviser à propos du chat de sa copine. Cet animal, dit-il, était un fichu connard. Il savait exactement quand les choses commençaient à chauffer dans la chambre. Il sautait alors sur le lit et refusait d'en descendre en miaulant comme un fou, ce qui coupait tous ses effets à notre comédien. Là-dessus, il se lança dans une tirade sur la façon dont il aimerait estourbir ce chat, décrivant les mille manières – plus excentriques et dignes d'un dessin animé les unes que les autres – de priver le félin de ses neuf vies. Ce fut un grand moment de comique, mais personne n'a ri. Le comédien salua et sortit de scène – sous les huées et les sifflets d'une partie du public. Plus tard dans la soirée, il apprit que le spectacle était donné au bénéfice d'un refuge pour animaux.

S’il avait fait correctement ses repérages, il aurait pu adapter ses blagues à la sensibilité de son public et serait rentré chez lui en triomphateur. C’est exactement ce qu’avaient fait les Polonais à l’époque de Solidarnosc, et plus d’une fois. Dans les années 1980, ce syndicat menait la lutte contre le communisme. Ses militants savaient que leur public, les officiels communistes qui dirigeaient le pays, ne toléraient aucune opposition ouverte. Ce n’était pas comme à Belgrade, où une culture de médias indépendants et une acceptation, même réticente, des voix de l’opposition permettaient à des passants de frapper un baril portant le visage de Milosevic sans trop d’états d’âme. Dans la Pologne communiste, les manœuvres des activistes devaient non seulement être drôles, mais aussi subtiles.

Et c’est ainsi que par une froide soirée de février 1982, les habitants de Swidnica, une petite ville de l’est de la Pologne, emmenèrent leurs postes de télévision faire une petite balade[2].

Cette manifestation légendaire commença quand des activistes se fatiguèrent d’allumer leur poste de télé chaque soir à dix-neuf heures trente pour voir des journalistes bien peignés et tout sourires lire sur des prompteurs des informations dûment estampillées par le régime, présentant la vie en rose et pleines de mensonges ridicules. Ils décidèrent de protester en cessant de regarder les infos. Mais ils ne tardèrent pas à comprendre que cela ne suffisait pas : si vous vous bornez à éteindre votre poste et à rester assis dans le noir, personne n’en saura jamais rien. Pour que le boycott fonctionne, il doit être public, mais aussi subtil – pour ne pas être réprimé.

Comme des comiques testant leurs nouveaux sketches, les Polonais improvisèrent. Ils entreprirent de débrancher leurs postes de télévision et de les poser sur le rebord de fenêtre chaque soir à dix-neuf heures trente. C’était un bon début, public, visible et délivrant un message clair. Mais cela n’avait rien de drôle. Ce n’était donc guère inspirant.

C’est ici que les brouettes entrent en scène. Quelqu’un s’en procura plusieurs sur un chantier de construction voisin et encouragea un groupe d’amis à descendre leurs postes dans la rue, à les charger sur les brouettes, et à se promener tranquillement. Bientôt, quiconque marchait dans les rues de Swidnica au crépuscule pouvait voir ses amis et ses voisins se balader en rigolant, promenant leurs télés comme des bébés dans une poussette, profitant de la demi-heure qu’ils passaient jusque-là à écouter les infos

officielles pour se saluer, bavarder et partager l'excitation d'une action commune contre le régime.

C'était un gag formidable. La pratique s'en répandit bientôt à d'autres villes polonaises. Interloqué, le pouvoir pesa ses options. Il ne pouvait arrêter personne ; il n'y avait pas de loi spécifiant que le citoyen polonais n'avait pas le droit de déposer son poste de télé dans une brouette pour aller lui faire prendre l'air. Tout ce que pouvait faire le régime, c'était avancer le couvre-feu de dix heures à sept heures du soir, forçant tout le monde à rester à la maison. Cela, il en était sûr, mettrait fin à toutes ces manigances.

Ce fut un ratage complet. Comme tout comédien débutant qui goûte pour la première fois aux applaudissements et en devient accro pour la vie, les opposants polonais voulaient se lancer dans l'élaboration de sketches encore plus spectaculaires. Mais c'était de plus en plus difficile, le régime étant désormais à l'affût du moindre signe de désobéissance civile. En 1987, alors que la confrontation avec la dictature devenait de plus en plus inévitable, ils décidèrent de mettre en scène un canular plus grandiose encore. Ils allaient descendre dans la rue en masse pour exprimer leur amour maniaque et absolu du communisme.

En octobre, alors que le gouvernement célébrait le 70e anniversaire de la Révolution russe, Solidarność annonça qu'il organiserait son propre meeting de commémoration. Adoptant le langage ampoulé, grandiloquent des communistes, le syndicat imprima des brochures appelant le peuple à « briser la passivité des masses populaires ». Descendez dans la rue, ordonnait-il aux croyants, et portez du rouge.

Bientôt les rues furent remplies de chaussures rouges et d'écharpes rouges, de cravates rouges et de rouge à lèvres, de chemises et de manteaux rouges. Voir autant de gens de leur connaissance vêtus comme les figurants d'un mauvais film de propagande soviétique fit beaucoup rire les Polonais. Les autorités, de leur côté, apprécièrent nettement moins. Il était clair que les marcheurs vêtus de rouge se moquaient de l'idéologie du régime, mais comment les communistes pouvaient-ils briser un rassemblement en soutien au communisme ? La police prit position de part et d'autre du défilé, prête à agir au moindre prétexte. Lorsque des personnes qui n'avaient rien de rouge à porter demandèrent à un vendeur ambulant un pain enduit de ketchup pour le brandir, la police bondit, fit fermer le stand et arrêta l'un des clients. Elle ne pouvait rien faire de plus. En 1989, l'opposition parvint à instituer des élections semi-libres. Et en 1990, elle était au pouvoir.

Ce n'est pas seulement le fait de connaître leur public qui permit aux Polonais de se servir efficacement de l'humour, mais aussi cet autre élément fondamental de la comédie : l'art du bon timing. Une année, par exemple, à l'occasion de la Journée internationale de la femme, des groupes d'activistes se postèrent aux carrefours des grandes avenues partout en Pologne, où ils entreprirent de distribuer des serviettes hygiéniques aux passants. C'était une façon rusée d'utiliser le calendrier pour rappeler aux gens qu'il était quasiment impossible de se procurer les produits de première nécessité, dont les serviettes hygiéniques, sur un marché polonais frappé de restrictions et mené en dépit du bon sens.

Les activistes iraniens non violents ont eux aussi le sens du timing. Le football en Iran ne cède le pas qu'à l'islam pour le sacré. Tout le monde adore le foot, qui vient juste après l'armement nucléaire sur l'échelle des priorités nationales. Aussi, quand l'Iran rencontra la Corée du Sud pour une place de qualification à la Coupe du monde 2014, on put compter sur l'attention pleine et entière de toute la population.

Fatma Iktasari et Shabnam Kazimi en avaient parfaitement conscience quand elles s'habillèrent pour ce match décisif par un bel après-midi de 2012. Malgré la chaleur étouffante, elles enfilèrent des jeans, de longs coupe-vent noirs et des casquettes de laine. C'était leur seule chance de pénétrer dans le stade : selon une coutume bien établie, les femmes n'ont pas le droit d'assister aux matchs de foot en Iran. Dans cette société qui est parmi les plus religieuses et les plus conservatrices au monde, ce n'est qu'une des innombrables restrictions imposées aux femmes. Les mollahs, bien sûr, affirment que cette mesure de « protection » vise à protéger les délicates oreilles des dames du langage que l'on entend lors des événements sportifs : tous ces slogans grossiers qui risqueraient de corrompre la pureté de l'âme féminine. Mais Iktasari et Kazimi n'avaient pas peur d'apprendre des gros mots. Vêtues de ces costumes unisexe, elles passèrent les tourniquets et regardèrent l'équipe nationale battre la Corée du Sud, s'assurant ainsi une place dans le plus prestigieux des tournois mondiaux. Mais dès le coup de sifflet annonçant le début de la partie, elles s'étaient empressées de larguer leur déguisement. Il était donc clair pour tous les spectateurs que deux femmes bien réelles et bien vivantes étaient en train d'assister au match. Entre les cris et les slogans, Iktasari et Kazimi prirent aussi quelques photos d'elles-mêmes dans les tribunes, dont elles savaient déjà le succès assuré sur tous les réseaux sociaux.

Si le même exploit avait été tenté un autre jour, il aurait probablement suscité peu d'attention et on l'aurait vite oublié. Mais avec le foot, la victoire et la Coupe du monde dans tous les esprits, cette ruse des deux femmes pour pénétrer dans le stade prit rapidement une ampleur inattendue. D'abord, elles mirent les autorités iraniennes dans une situation de dilemme. Pour les policiers du monde entier, c'est du perdant-perdant. Les Iraniens pouvaient arrêter Iktasari et Kazimi, mais alors ils se ridiculisaient aux yeux de millions de spectateurs – et, pis encore, faisaient courir à l'équipe nationale le risque d'une sanction ou d'une disqualification de la part des autorités footballistiques. Ou ils pouvaient se contenter de sourire et de faire bonne figure, laissant les deux amies profiter du match et donnant ainsi des idées aux trente-cinq millions de femmes iraniennes qui étouffent sous des lois répressives.

Cette affaire de foot devint un symbole et, comme tous les symboles, une tablette vierge où chacun pouvait inscrire ce qu'il voulait. Dans l'imagination populaire, Iktasari et Kazimi n'étaient pas de simples activistes protestant contre une loi répressive et discriminatoire méprisée par de nombreux Iraniens ; elles symbolisaient l'espoir même, la promesse de vivre un jour dans un pays où tous les citoyens, quel que soit leur sexe, pourraient assister librement à un match de football. Un blogueur iranien exprima même ce désir sous la forme d'un poème vraiment mauvais : « Héroïnes et guerrières, écrivit-il, dédiant ses vers aux deux femmes courageuses, rêvez un jour d'un atelier où vos enfants pourront jouer dans la salle nommée "liberté". » Le choix des mots n'était pas des plus heureux, mais le sens était clair : la combine du déguisement avait marché à fond. En exploitant cette situation de dilemme, les activistes iraniens avaient poussé l'un des appareils de sécurité les plus redoutés au monde dans un scénario perdant-perdant.

On peut douter que cette approche s'applique à la comédie politique. Après tout, s'ils veulent réussir, les activistes doivent convoyer du sens et délivrer des messages, et pas se contenter de faire des blagues et des gags visuels. Mais si l'humour est un outil aussi populaire dans l'arsenal des activistes modernes, c'est pour une excellente raison : il est efficace. D'abord, il brise la peur et fait renaître la confiance. Ensuite, il ajoute le facteur « cool et sympa » si précieux pour attirer de nouveaux membres. Enfin, l'humour peut pousser votre opposant à des réactions maladroites. Les meilleures actions humoristiques – la pratique du dérisionnisme –

poussent les autocrates et les piliers qui les soutiennent dans des scénarios perdant-perdant qui vont miner la crédibilité de leurs régimes ou de leurs institutions, quelle que soit la réaction qu'ils adoptent. Les politiciens, qu'ils soient élus démocratiquement ou qu'ils soient d'impitoyables dictateurs, sont en général gonflés de leur importance. Quand ils ont passé trop de temps au pouvoir et vu trop souvent leurs visages photoshopés dans les journaux et sur les couvertures des magazines, ils commencent à se prendre vraiment au sérieux – comme s'ils se mettaient à croire à leur propre propagande. Cela les pousse à commettre des erreurs stupides s'ils sont défiés par le dérisionnisme. Les forts et les puissants supportent mal la plaisanterie.

En outre, le dérisionnisme porte votre mouvement au-delà du simple canular, parce qu'il contribue à corroder le mortier même qui maintient les dictateurs en place : la peur. Laissez-moi vous expliquer comment c'est arrivé dans l'un des endroits les moins amusants de la planète : la Syrie de Bachar al-Assad. Quand, avec Breza, mon collègue du Canvas, nous avons rencontré certains activistes syriens de premier plan – une solide équipe non violente qui s'efforçait d'arracher la direction de la révolution aux djihadistes qui avaient infiltré le pays –, eux aussi, comme tous les autres avant eux, commencèrent par nous dire que ce qui marchait en Serbie et ailleurs ne pourrait jamais se passer en Syrie. Et la raison qu'ils en donnaient, comme toujours, était la peur. « Ça ne marchera pas à Damas, nous dirent-ils, parce que désormais chacun a peur de tout et de tous. » Nous leur avons répondu qu'il était possible de faire éclater cette bulle de peur. Une fois qu'elle aurait éclaté, tout deviendrait possible. Et l'aiguille qui allait crever la bulle, c'était le dérisionnisme.

Or, à ce moment, des dizaines de milliers de civils étaient massacrés par le régime, et l'opposition violente et non violente luttait pour briser l'emprise du dictateur sur chaque aspect de la vie humaine. Ces activistes syriens (dont, pour des raisons évidentes, je tairai les noms) commencèrent donc par se dire que nous étions de parfaits cinglés. Mais dans les semaines et les mois suivant notre session de formation, ils se ravisèrent. Ils découvrirent des façons créatives de combattre l'horreur par l'humour. Ils comprirent que le dérisionnisme ne consiste pas en une simple série de blagues potaches, mais fait l'objet de sérieuses prises de décision stratégiques. L'un des plus vieux tropes sur lesquels s'appuient les réalisateurs de films pour faire rire le public sont les Keystone Cops, les

policiers de Mack Sennett, ces idiots maladroits qui trébuchent, s'emmêlent les pinceaux et agitent leur matraque, mais n'arrêtent jamais les voleurs. Les activistes comprirent peu à peu que si les Syriens voyaient les sbires d'Assad comme des bouffons, le régime perdrait l'un de ses meilleurs moyens de dissuasion : sa capacité à terrifier les gens.

L'une des premières choses que firent donc les activistes fut d'acheter plusieurs seaux de colorant alimentaire. Ils attendirent la tombée de la nuit, se glissèrent auprès des fontaines situées dans les plus grands parcs de Damas, et versèrent le colorant dans l'eau. Le lendemain matin, alors que la capitale s'éveillait une fois de plus à sa situation sans espoir, toutes les fontaines semblaient cracher du sang, une bonne métaphore visuelle de la brutale répression d'Assad. C'est ici que nos policiers d'opérette entrent en scène : rendue furieuse par ce spectacle, la police envoya des escadrons entiers gérer le problème, avant d'apprendre que la seule façon de débarrasser les fontaines de leur couleur sang était d'attendre que le colorant s'évacue du système. Pendant ce temps, les habitants de Damas pouvaient se régaler du spectacle d'escouades de flics encerclant les fontaines, perplexes, attendant les instructions de leurs supérieurs avec une expression indiquant qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient faire. Il fallut une semaine pour que l'eau reprenne sa couleur normale.

Mais il n'y avait pas que les fontaines pour remplir les journées de la police de Damas. Ils devaient aussi s'occuper des balles de ping-pong. Des milliers de balles de ping-pong. Tout commença quand un groupe d'activistes syriens entreprit d'inscrire des slogans anti-Assad comme « Liberté » et « Assez » sur des tonnes de balles de ping-pong, qu'ils déversaient ensuite dans les rues étroites – et très pentues – de Damas. On peut pardonner aux gens d'avoir douté de l'efficacité d'une tactique aussi fantaisiste contre un dictateur sanguinaire. Qu'allaient faire ces braves activistes ensuite ? auraient pu se moquer les observateurs. Sonner à la porte d'Assad et partir en courant ? Appeler une boutique et faire livrer des pizzas au palais présidentiel ? Mais les activistes restèrent imperturbables. Ils répétèrent à maintes reprises leurs opérations « balles de ping-pong ». Bientôt, le « tap-tap-tap » bien reconnaissable des petites balles en plastique rebondissant le long des rues et des avenues en pente de la capitale ne pouvait plus signifier qu'une chose : l'opposition non violente était en train de planter un doigt en plein dans l'œil du régime de Bachar.

Les chefs des services de sécurité commencèrent à s'inquiéter. En bafouant ouvertement la loi, ces balles de ping-pong fugitives commençaient à constituer une sérieuse menace pour la sécurité de l'État. Les gens pourraient se sentir encouragés. D'autres accessoires de sport pourraient commencer à former avec eux une dangereuse coalition. Il fallait arrêter les balles de ping-pong avant qu'il ne soit trop tard. L'ordre se répandit dans la police : allez arrêter toutes les balles de ping-pong que vous pourrez trouver. Dès qu'un sac de balles anti-Assad était déversé quelque part dans Damas, les redoutables et féroces services de sécurité se ruaient sur la scène du crime. En quelques minutes, armés jusqu'aux dents, pour tout arranger, ils entreprenaient de faire la chasse à toutes les balles qu'ils pouvaient trouver. Suants et soufflants, ils écumaient la capitale, ramassant les balles une par une. Ce que la police ne semblait pas comprendre, c'était que, dans cette comédie brutale, les balles de ping-pong – tout comme les fontaines teintées de rouge – n'étaient que des accessoires. C'étaient eux-mêmes, les gardiens du régime, qui avaient été embauchés pour faire les clowns.



Il était temps de passer à la vitesse supérieure. Comme Harvey Milk, les Syriens savaient que rien ne donne d'aussi bons résultats que la merde. Ils utilisèrent les merveilles de la technologie, récupérant plusieurs centaines

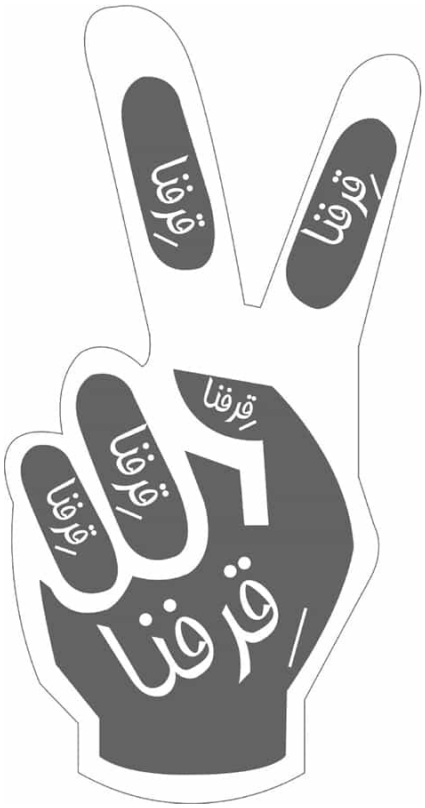
de clés USB dotées d'une mémoire restreinte mais suffisante pour jouer quelques airs et les diffuser sur un haut-parleur. Ils les chargèrent des hymnes populaires de la résistance – « Assad est un porc », etc. Puis ils dissimulèrent ces mini-enceintes dans les pires endroits qu'ils purent trouver : des poubelles rances, des tas de fumier, partout où ça empestait. Bientôt les villes résonnèrent du bruit d'une musique illégale et contraire au régime. Ayant reçu l'ordre de faire taire cette musique interdite, les flics durent trouver les enceintes et les détruire. Mais pour ce faire, il leur fallut se retrousser les manches et plonger les mains dans divers tas d'ordures plus répugnants les uns que les autres, le tout sous les yeux de la population. Les balles de ping-pong étaient déjà une bonne idée, mais celle-là était carrément merveilleuse. En fait, ce fut sans doute la meilleure comédie que Damas ait vu jouer depuis longtemps.

Avec un peu de créativité et des accessoires qui coûtent trois fois rien, vous trouverez toujours le moyen de diffuser votre message. Les activistes soudanais du GIRIFNA – qui signifie « On en a marre » – ont longtemps espéré renverser la dictature d'Omar el-Béchir, le maniaque génocidaire qui a refusé la liberté à ses citoyens pendant des décennies et a fait du Darfour un enfer. Bien sûr, le Soudan n'est pas le genre d'endroit où vous pouvez simplement appeler à un meeting à Khartoum et espérer ne pas être torturé. De même, les activistes auraient bien du mal à se déclarer ouvertement en faveur d'un mouvement pro-démocratie sous les yeux attentifs des espions omniprésents de Béchir. Alors, comment le GIRIFNA s'y prit-il pour disséminer son message ? D'abord, il adopta la couleur orange comme symbole. Puis, il invita ses partisans à porter des oranges partout où ils allaient. Ce fut un succès : on vit bientôt un nombre croissant de gens se mettre curieusement à trimballer des oranges tandis qu'ils vaquaient à leurs affaires. Les oranges étaient partout. Et c'était parfait, parce que l'opération comportait très peu de risques. Après tout, qui va se faire arrêter parce qu'il détient un fruit des plus communs ? Personne. Et si jamais ils avaient un problème en route, les membres du GIRIFNA pouvaient toujours manger leur orange, la jeter, ou jouer les idiots. C'était une solution impertinente à un problème très réel.

Des actes de défi et d'irrévérence comme ceux-ci sont efficaces parce qu'ils ont été soigneusement planifiés. En même temps, nous savons tous que la comédie est parfois une affaire d'improvisation. Il est bon de savoir réagir rapidement aux nouveaux développements d'une situation, sortir des

gags sous l'inspiration du moment, intervenir dans une situation donnée pour la rendre de plus en plus baroque et divertissante. Et il y a toujours une place pour l'humour dans les campagnes non violentes. Mes chers amis les Yes Men ont une parfaite maîtrise de ce type d'activités. Pour moi, ils sont une version américaine des Monty Python – un trésor national. Bien sûr, il y a beaucoup d'histoires extrêmement amusantes sur les Yes Men, mais laissez-moi vous raconter ici ma favorite, un grand classique : le jour où Andy Bichlbaum et Mike Bonanno ont annoncé la dissolution de l'Organisation mondiale du commerce.

Commençons par planter le décor. L'OMC est une organisation chargée de réguler le commerce entre les nations qui apparaît aux yeux de beaucoup comme un endroit où les nations privilégiées promeuvent leurs intérêts aux dépens des plus pauvres. Andy et Mike, de leur côté, sont des types d'âge moyen, issus de la classe moyenne, qui ne craignent pas d'acheter tous leurs vêtements dans des boutiques de fripes. En 1999, outrés par la politique de l'OMC, ils ouvrirent un site Internet qui n'avait que quelques lettres de différence avec celui de la véritable organisation internationale. Si vous cherchiez le site de l'OMC et que vous tombiez sur Mike et Andy par erreur, vous ne pouviez pas voir la différence. Ils posèrent un gros bouton disant « contactez-nous » en plein milieu de leur page d'accueil, et ils attendirent tranquillement qu'on morde à l'hameçon.



Longtemps, il ne se passa rien. Puis des questions et demandes leur parvinrent au compte-goutte. Enfin, une invitation finit par atterrir sur leur site, priant un représentant de l'OMC de prendre la parole à une prestigieuse conférence à Salzbourg. Andy et Mike grattèrent jusqu'à leur dernier cent, empruntèrent de l'argent à des amis, et achetèrent deux costumes et deux billets d'avion pour l'Autriche. Quand vint leur tour de s'exprimer à la tribune, ils se fendirent d'une présentation extrêmement professionnelle, soutenant que la seule façon de sauver la démocratie des myriades de défis qui la menaçaient consistait à la privatiser, en autorisant les citoyens à vendre leur vote aux enchères.

La blague bénéficia d'un peu de presse, mais pas beaucoup. Andy et Mike la répétèrent à plusieurs reprises, dont une fois lors d'un panel de discussion en Finlande où ils présentèrent un gigantesque objet de forme phallique destiné à réveiller à coups de chocs électriques les travailleurs des sweatshops qui tiraient au flanc. Mais comme les Polonais et les Syriens, et la plupart des humoristes, ils voulaient pousser la plaisanterie de plus en plus loin. Un beau jour, lors d'une réunion à Sydney, ils montèrent à la

tribune et annoncèrent, toujours en se présentant comme des officiels de l'OMC, qu'il était temps de dissoudre cette institution.

Ils passèrent une heure à énumérer de sèches statistiques sur le pouvoir de nuisance des multinationales avant de lâcher leur bombe. L'OMC, conclut Andy, avait enfin compris que la mondialisation financière bénéficiait uniquement aux riches multinationales, et jamais aux petites entreprises ni aux gens ordinaires. Du coup, elle faisait plus de mal que de bien et allait cesser immédiatement d'exister. Elle serait relancée, poursuivit-il, sous la forme d'une Organisation pour la régulation du commerce, une institution planétaire consacrée à la protection des droits des consommateurs et à la surveillance des grandes entreprises. Andy et Mike firent deux fois la une des journaux ce jour-là : une fois quand des journalistes crédules reprirent leurs déclarations avec le plus grand sérieux, et une seconde fois quand les médias expliquèrent qu'il s'agissait d'un canular. Cela eut pour effet d'attirer sur l'OMC l'attention de gens qui, sinon, n'auraient jamais connu son existence, faisant paraître Andy et Mike bien plus doués et infiniment plus attirants que le conglomérat international sans visage qu'ils voulaient mettre au ban. Et tout ce que possédaient ces deux improvisateurs, c'était un site web et deux billets d'avion.

Certains n'ont même pas ça, mais cela ne les empêche pas de monter des plaisanteries homériques. La Sibérie, cette terrible région russe dont le sol est riche et les habitants pauvres, abrite l'un des groupes les plus accomplis d'activistes hilarants. Ils avaient en réalité commencé sur un mode plus sérieux. En 2012, Vladimir Poutine avait une fois encore remporté les élections et la puissante oligarchie russe raffermissait sa prise sur le Kremlin. Divers opposants de Sibérie, encouragés par les preuves vidéo de la fraude électorale, demandèrent à la ville de Barnaoul le droit de contester la victoire illégale de Poutine. Les autorités refusèrent. Ne voulant pas se mettre hors la loi et risquer d'être arrêtés, les activistes renouvelèrent leur demande d'autorisation, qui leur fut à nouveau refusée. Cela se reproduisit un certain nombre de fois, jusqu'à ce que même les plus idéalistes de la bande comprennent qu'ils ne seraient jamais en mesure d'organiser une manifestation dans la ville.



Mais leurs jouets, eux, le pouvaient.

Par une journée glaciale – imaginez la Sibérie en février – les activistes se rassemblèrent au centre de la ville avec tous les jouets favoris de leurs enfants. Ils avaient une centaine de figurines collectées dans des œufs surprises façon Kinder[3]. Ils avaient une centaine de personnages Lego. Vingt soldats de plomb, quinze peluches, dix petites voitures. Chaque jouet était équipé d'un petit panneau : les pingouins protestaient contre la corruption, l'élan en peluche dénonçait les mauvaises pratiques électorales.

Des photos furent prises, bien sûr, et bientôt tout le monde en Russie fut au courant de la fameuse manifestation des jouets. Sur une photo, même la police est surprise en train de rire devant cette petite ville de peluches révolutionnaires. Et qui pourrait la blâmer ? C'était drôle en effet. En l'espace de quelques semaines, les nounours, les personnages Lego et les peluches furent mobilisés partout dans ce grand pays, affublés de petites pancartes, et expédiés dans les rues.

Encouragés par la dissémination de ce mouvement de protestation miniature, les organisateurs du meeting des jouets de Barnaoul s'appliquèrent à préparer une nouvelle manifestation de Lego et de Kinder Surprise dans leur ville. Mais les autorités russes, dont l'humour n'est pas la qualité première, en avaient assez de tous ces jouets déloyaux. La bureaucratie du Kremlin décida de mettre fin une bonne fois pour toutes aux manifestations enfantines. Par le biais du journal local, le gouvernement informa le public que les agglomérats d'objets inanimés seraient considérés hors-la-loi.

« Comme vous pouvez le comprendre, les jouets, surtout les jouets importés, non seulement ne sont pas des citoyens russes, mais ne sont même pas des gens, déclara aux médias Andrei Lyapounov, un officiel local. Il est possible que ceux qui ont demandé cette autorisation aiment leurs jouets […] et les considèrent comme leurs amis, mais la loi, hélas, a un autre point de vue. Ni des jouets ni, par exemple, des drapeaux, des assiettes ou des appareils ménagers ne peuvent prendre part à un meeting. »

Lyapounov était le meilleur faire-valoir dont un comédien puisse rêver. L'État russe a investi beaucoup de temps et d'efforts pour promouvoir une certaine image de Poutine auprès de ses concitoyens. Nous avons tous vu ces clichés ridicules du roi Vladimir torse nu en train de lutter avec des animaux, de plonger dans des sous-marins et de pratiquer le judo. Comment cet homme pouvait-il être menacé par des personnages en Lego et un élan en peluche ? Au final, la blague était aux dépens de Poutine.

Non seulement le dérisionnisme peut briser la peur et l'image publique de férocité qui cimente la légitimité d'un autocrate, mais il permet aussi de polir l'image « cool » de votre mouvement. En Égypte, Mohammed Adel et ses amis étaient passés maîtres dans l'art de la dérision. L'humour devint rapidement un aspect central de leur stratégie anti-Moubarak. Les gens arrivaient aux meetings en brandissant leurs carnets de notes scolaires pour bien montrer qu'ils avaient laissé leurs « agendas étrangers » à la maison, et une image circula dans toute l'Égypte, montrant un écran de téléchargement classique de Windows, où le fichier « Liberté » était recopié à partir d'un serveur appelé « Tunisie ». Mais un message d'erreur apparaissait, indiquant la présence d'un bug. « Veuillez supprimer "Moubarak" et recommencez », disait le message. C'était un grand gag, et il me sert encore de fond d'écran à ce jour. Mohammed et ses amis parvinrent à rendre cool le fait de venir place Tahrir et d'être *vu* comme un politique actif. Chaque

jour, des foules plus vastes venaient se joindre à l'action – non seulement parce que les jeunes voulaient se débarrasser de Moubarak, mais aussi parce qu'ils voulaient prendre part à l'agitation si amusante qui se propageait dans toute la nation.

Ce qu'avaient bien compris Mohammed Adel et ses courageux amis, c'est que l'humour offre un point d'entrée à faible coût pour les citoyens ordinaires. À l'époque de la révolution égyptienne, je me souviens avoir regardé à la télévision, vautré dans mon canapé, un talk-show réunissant des analystes politiques – une bande de têtes d'œuf en train de nous asséner avec gravité que « les gens vont finir par se fatiguer de venir place Tahrir, et le mouvement va s'essouffler de lui-même ». Mais ces types n'avaient aucun sens du jeu. Si vous aviez une vingtaine d'années – comme la majorité des Égyptiens – est-ce que vous auriez voulu manquer la fête la plus hype de la ville ?

Les révolutions sont affaires sérieuses. Elles secouent les sociétés et les nations, apportent des bouleversements tectoniques aux systèmes politiques et économiques, affectent la vie de millions de gens. C'est sans doute pourquoi elles n'ont été confiées pendant si longtemps qu'à des gens très sérieux. Rappelez-vous simplement les visages austères des vieux révolutionnaires – Lénine, Mao, Fidel et le Che. Si vous trouvez plus de trois images d'eux en train de rire et prendre du bon temps, je vous paie des cerises. Mais repassez-vous les manifestations de ces dernières décennies et vous verrez à l'œuvre une nouvelle forme d'activisme. L'humour politique est aussi ancien que la politique elle-même. Depuis des siècles, la satire et les blagues servent à dire leurs vérités aux puissants. Mais les dérisionnistes de l'ère moderne ont porté l'humour à un autre niveau. Le rire et l'enjouement ne sont plus marginaux dans la stratégie d'un mouvement. Dans bien des cas, ils *sont* la stratégie. Les activistes non violents d'aujourd'hui sont à l'origine d'une transformation profonde des tactiques de protestation : en laissant derrière eux la colère, le ressentiment et la rage au profit d'une forme plus puissante d'activisme ancrée dans le rire. Et le plus surprenant, c'est que plus les dictateurs la répriment avec violence, plus cette tactique est efficace.



1. Alex Ayres, *The Wit and Wisdom of Mark Twain*, New York, Meridian, 1987.

2. Sur ce point et d'autres exemples de dérisionnisme discutés dans ce chapitre, voir le livre très éclairant et amusant de Steven Crenshaw et de mon cher ami John Jackson, *Small Acts of Resistance : How Courage, Tenacity, and Ingenuity Can Change the World*, New York, Union Square Press, 2010.

3. Kevin O'Flynn, « Toys Cannot Hold Protest Because They Are Not Citizens of Russia, Officials Rule », *Guardian*, 15 février 2012.



6
Retourner l’oppression contre elle-même

Vous vous rappelez ce film où George Clooney joue un homme d’affaires qui passe la majeure partie de sa vie dans les aéroports et les avions ? Je n’ai sans doute pas l’air aussi cool que Clooney quand je passe les barrières de sécurité avec mes baskets pourries à la main, mais parcourir plus de cent cinquante mille kilomètres par an signifie que je passe en gros ma vie sur la route. Macha, ma femme, dit souvent que je fais simplement semblant de vivre à Belgrade et que mon véritable foyer est la salle d’attente de la Lufthansa à l’aéroport de Francfort. Voilà des années que ça dure. Désormais, je suis capable de dire quel aéroport a les meilleures

pizzas, lequel a les sièges les plus confortables pour piquer un petit somme, et lequel peut se vanter d'avoir les toilettes les plus dégoûtantes. En fait, je peux même en dire plus : les aéroports sont de parfaits microcosmes de leur société, et si vous les étudiez avec suffisamment d'attention, vous en apprendrez beaucoup sur la culture de ceux qui les ont construits. Ainsi, les Américains sont complètement obsédés par la sécurité, ce qui explique qu'il vous faille sauter à travers une série de cerceaux comme un chien savant avant de pouvoir poser un orteil dans le terminal. Ils sont aussi très portés sur la famille et sensibles aux besoins des handicapés : les aéroports des États-Unis sont pleins de fontaines placées plus bas que d'ordinaire, de tables à langer pour les bébés et de rampes pour les fauteuils roulants. En Europe, le tabac tient une grande place ; on a donc contourné dans certains aéroports l'interdiction de fumer en disposant des cabines en verre à proximité des portes d'embarquement, ce qui permet aux passagers de se ruer hors des avions et d'en griller une illico. En Italie, ils démontrent leur sens légendaire de l'organisation en perdant vos bagages avec efficacité dès l'instant où votre avion a posé les roues sur le tarmac.

Dans le Sud-Est asiatique, les gens sont plus portés sur le spirituel : ainsi, on voit le personnel des aéroports se plier littéralement en deux pour témoigner aux moines de son respect. Allez en Thaïlande, et vous verrez un petit panneau vous avertissant que les moines bouddhistes ont la priorité, au même titre que les personnes âgées et les handicapés. Ils disposent même de leurs propres salles d'embarquement, séparées du reste du commun des mortels. Faites la queue au Cambodge, et un jeune homme à l'air béat vêtu d'une tunique orange peut vous passer devant en un éclair tandis que tout le monde se répand en hochements de tête révérencieux. C'est à la fois charmant et exaspérant, et cela vous dit surtout quelle place occupent les moines dans les sociétés à prédominance bouddhiste. La Birmanie ne fait pas exception : les cinq cent mille saints hommes vêtus de safran sont les enfants favoris de la nation, à qui l'on offre tout, des regards de vénération jusqu'à une aide financière. On estime en outre qu'ils sont au-dessus de la mêlée des événements politiques ordinaires, ce qui, en Birmanie, est une position assez enviable. Le pays gémit sous une dictature militaire depuis 1962 et les Birmans ont essayé à maintes reprises, sans grand succès, de secouer le joug des généraux.

Lors des élections de 1990, la démocrate Aung San Suu Kyi l'emporta largement. Naturellement, le régime annula les résultats et tomba à bras

raccourcis sur la démocratie. Ils remirent tout le monde au réfrigérateur politique et il ne se passa pas grand-chose pendant une vingtaine d'années, jusqu'à ce qu'une série de mesures économiques drastiques finisse par faire descendre les gens dans la rue en 2007. L'un d'entre eux était Ashin Kovida.

Si vous aviez rencontré Kovida dans une fête sans savoir que son prénom est un titre honorifique par lequel les Birmans désignent leurs moines, vous auriez senti quand même que c'est un saint homme. Il est petit et il parle si doucement que vous devez vous pencher pour comprendre ce qu'il dit. Mais en 2007, avec le retrait des subsides du gouvernement et le prix du pétrole qui s'envolait, cet homme doux décida qu'il en avait assez. La junte militaire devait partir. Et comme beaucoup d'autres hobbits, il jugea qu'il lui revenait la responsabilité de mener la charge.

Heureusement, l'inspiration croisa la route de Kovida[1]. Une copie de *Comment renverser un dictateur*, ce film racontant comment Otpor! provoqua la chute de Milosevic, fut introduite en fraude dans le pays, traduite en birman et expédiée au lointain monastère bouddhiste où vivait Kovida à l'époque. Ce documentaire fut pour lui une grande source d'inspiration : les hommes et les femmes qu'il voyait sur l'écran étaient fort loin d'être aussi pieux et aussi purs que lui – ce n'étaient jamais que de jeunes Serbes bagarreurs et chahuteurs –, mais ils étaient tout aussi motivés et, surtout, ils avaient réussi à faire dans leur pays ce que Kovida voulait désespérément faire dans le sien. Lui aussi voulait renverser des dictateurs. Donc, pour entamer cette révolution, il alla jusqu'à vendre ses tuniques bouddhistes et utilisa l'argent qu'il en avait tiré pour imprimer des tracts invitant les Birmans de toutes les tailles et de toutes les factures à se joindre à lui dans une marche.

La marche eut lieu le 19 septembre 2007. Quatre cents moines environ se joignirent à Kovida. Bien que la Birmanie jouisse d'une liberté de protester proche de celle de la Corée du Nord, les gens se disaient que l'armée n'oserait pas faire preuve de violence à leur égard. Après tout, ce n'étaient pas des fauteurs de troubles politiques ordinaires. C'étaient des moines, la plus haute autorité morale de la nation. Même les généraux au pouvoir, pensaient-ils, avaient leurs limites.

Ils avaient tort.

Dès que Kovida et ses partisans apparurent, l'armée ouvrit le feu. Il y eut des dizaines de morts. Des arrestations massives s'ensuivirent. Des

milliers de moines furent condamnés à des peines allant parfois jusqu'à soixante ans de prison, et souvent aux travaux forcés. C'étaient les mesures les plus dures que le régime ait prises depuis des décennies. Mais cette fois, ils étaient allés trop loin, en se déchaînant contre des moines. Les généraux apprirent l'amère leçon que les tyrans apprennent toujours trop tard : un jour ou l'autre, l'oppression vous revient comme un boomerang. Enragés par ces violences exercées contre les moines, les Birmans lancèrent ce que l'on a appelé depuis la Révolution de safran. À présent, à la suite de cette agitation, la Birmanie avance vers la démocratie, et la dissidente Aung San Suu Kyi, longtemps assignée à résidence, est l'un des membres les plus en vue du Parlement birman. Quant à Kovida, le moine par qui tout avait commencé, il continue de mener campagne pour la réforme démocratique de son pays.

D'une certaine façon, ce fut une chance pour les révolutionnaires que le régime ait réprimé les moines avec une telle brutalité. Face à la violence aveugle et stupide de leur gouvernement, les Birmans moyens, qui n'auraient jamais envisagé de se dresser contre la junte, éprouvèrent une telle émotion qu'il leur fut impossible de rester simplement assis sans rien faire. Les généraux inconscients avaient précipité leur propre chute. C'est une faute courante chez les dictateurs, et c'est pourquoi leur renvoyer l'oppression en boomerang est un art que chaque activiste peut et doit maîtriser. Parfois, cela fait toute la différence entre l'échec et la réussite.

Retourner l'oppression contre elle-même est un art, une sorte de jujitsu. Il s'agit de jouer contre votre adversaire la carte la plus forte de son jeu. Mais avant de pouvoir le faire, vous devez comprendre exactement comment fonctionne l'oppression. Et la première chose à savoir, c'est que l'oppression n'est pas une force démoniaque bouillonnant dans un puits obscur au fond du cœur de vos adversaires. En général, c'est plutôt une décision calculée. Partout, entre les mains des autorités – des dictateurs aux directeurs d'écoles élémentaires – l'oppression obtient deux résultats immédiats : elle punit la désobéissance et prévient les problèmes futurs en envoyant un message aux fauteurs de troubles potentiels. Comme tant de gens dont nous venons de parler, toute oppression s'appuie sur la peur pour être efficace : peur de la punition, peur de la détention, peur d'être envoyé au goulag, peur de se sentir embarrassé, peur de tout.

Mais le but ultime de toute cette peur n'est pas simplement de vous effrayer. Un dictateur n'a pas envie de gouverner une maison hantée remplie

de zombies. Ce qu'il veut, c'est vous faire obéir. Et quand on en arrive là, obéir ou non est toujours votre choix. Disons que vous vous réveillez dans un scénario de cauchemar sorti d'un film sur la Mafia, où des détraqués veulent vous forcer à creuser une fosse. Ils vous mettent un pistolet sur la tempe et menacent de vous tuer si vous ne prenez pas la pelle. Ils ont indéniablement le pouvoir de vous faire peur et il n'est certainement pas facile de discuter avec quelqu'un qui vous braque une arme sur la tempe. Mais ce quelqu'un peut-il vraiment vous forcer à faire quelque chose ? Non. Vous seul pouvez décider si vous allez oui ou non creuser cette fosse. Vous êtes totalement libre de dire non. La punition sera sans doute sévère, mais cela reste votre choix de décliner l'invitation. Et si vous refusez absolument de prendre cette pelle et qu'ils vous tuent, vous n'aurez toujours pas creusé cette fosse. Donc, le but de l'oppression et de la terreur n'est pas de vous contraindre à faire quelque chose contre votre volonté – ce qui est impossible – mais plutôt de vous faire obéir. C'est là qu'ils vous tiennent.

Cette démonstration est due au père de l'action non violente, Gene Sharp. Sharp a compris que les dictateurs réussissent parce qu'on choisit de leur obéir. Il y a de nombreuses raisons d'obéir à quelqu'un, mais la première de toutes reste la peur. Donc, si nous voulons que les gens cessent d'obéir au régime, il faut qu'ils cessent d'avoir peur. Et l'une des choses les plus effrayantes dans n'importe quelle société, sous une dictature ou en démocratie, c'est le grand inconnu. À cause de lui, les enfants ont peur du noir, et c'est encore lui qui fait trembler d'appréhension le citoyen ordinaire quand il consulte pour la première fois un cancérologue.

La meilleure façon de surmonter la peur de l'inconnu, c'est la connaissance. Dans les premiers jours d'Otpor!, l'un des instruments les plus efficaces que la police avait contre nous était la menace de l'arrestation. Notez que je n'ai pas dit l'*arrestation*, mais simplement sa *menace*. La menace était bien plus efficace que la chose elle-même, parce que avant que nous ayons réellement commencé à nous faire arrêter par la police de Milosevic, nous ne savions pas à quoi ressemblaient les prisons ; et comme nous redoutons par-dessus tout l'inconnu, nous imaginions les geôles du pouvoir comme le dernier cercle de l'enfer, une version serbe à peine moins terrifiante du puits du Sarlacc dans *Star Wars*. Mais quand la lutte est devenue plus chaude et que beaucoup d'entre nous ont réellement été arrêtés, nous avons été en mesure de raconter notre expérience aux autres une fois libérés. Nous avons rédigé à destination de nos camarades

révolutionnaires le récit détaillé de ce qui s'était passé en prison. Nous voulions que ceux qui s'apprêtaient à être eux-mêmes arrêtés – et nous savions qu'ils seraient nombreux – comprennent chaque étape de ce qui allait leur arriver.

D'abord, on vous passe les menottes. Et une menotte est beaucoup plus serrée que l'autre, de sorte que vous avez l'impression que l'un de vos poignets va exploser. Ensuite, vous risquez de vous retrouver dans une cellule minuscule avec des voyous et des conducteurs ivres qui vomissent partout. Si vous êtes une fille, vous risquez de passer quelques heures dans une étroite promiscuité avec des prostituées. Tout sent le vomi et la pisse. On vous retire votre ceinture et votre pantalon tombe, ce qui est une source supplémentaire d'embarras. Et comme ils vous enlèvent aussi vos lacets et que désormais vous perdez vos baskets, vous marchez d'un pas étrange et maladroit. Puis, on prend vos empreintes et vous êtes envoyé en salle d'interrogatoire, où, comme dans les mauvaises séries télévisées, il y a un bon et un mauvais flic. Le premier vous offre du café et une cigarette ; le second hurle et tape sur la table. L'un et l'autre vous posent exactement les mêmes questions : qui est le leader d'Otpor! ? Comment Otpor! est-il organisé ? D'où Otpor! tire-t-il son argent ? La réponse que nous recommandions était : « Otpor! est un mouvement sans leader », « Otpor! est organisé dans chaque quartier », et « Otpor! est financé par la diaspora serbe et par des gens ordinaires qui veulent vivre libres ». Quand les coups sur la table commencent, il vous suffit de vous rappeler ces trois phrases. Tout cela ressemble fort à un jeu de cour de récré, et suit toujours plus ou moins le même scénario.

Nous avons appelé « plan B » nos préparations et ce fut un succès. Bientôt, au lieu d'évoquer la prison à voix basse, nos amis et connaissances se mirent à en parler avec décontraction, voire sur le ton de la plaisanterie. Ils savaient à quoi s'attendre. La prison faisait encore peur, bien sûr, mais elle était bien moins effrayante que les horreurs que nous imaginions avant d'en avoir fait l'expérience et d'avoir commencé à nous éduquer mutuellement. Ce faisant, nous couvrions aussi nos arrières. Si la police attrapait l'un de nous, nous avions tous les documents juridiques déjà prêts et dûment signés, donnant aux divers avocats partisans de notre cause le pouvoir de nous représenter. Enfin, nous avions préparé des listes téléphoniques, de sorte que si l'un de nous était arrêté, il se trouvait toujours quelqu'un pour appeler ses parents, ses amis et son ou sa chéri-e. Et, bien

sûr, il y avait des piles de déclarations à la presse sur toutes les tables, prêtes à être expédiées aux médias dans la seconde suivant une arrestation, où il ne restait plus à remplir que le nom des activistes et l'adresse de la prison.

Le plan B fit merveille parce qu'il émoussait les moyens de répression du dictateur et nous aidait à faire changer la peur de camp. Bien sûr, nous savions que même avec notre plan B, il nous était impossible de contrôler ce que Milosevic allait nous faire, et tout le monde comprenait qu'à un moment donné il y aurait des victimes. Il ne faisait pas de doute que certains d'entre nous allaient se voir infliger de longues peines de prison et que d'autres risquaient d'être torturés ou même tués. Mais notre façon de gérer ce problème fut de prêter à chaque cas l'attention humaine qu'il méritait. À Otpor!, nous rappelions toujours que chaque membre de notre groupe était un individu, chargé d'une famille et de responsabilités. Nous avions juré, comme les soldats américains, de « n'abandonner aucun de nos hommes », et nous nous entraînions à endurer le pire. Bientôt, les gens furent disposés à prendre des risques incroyables, parce qu'ils savaient que dès que les types de Milosevic auraient refermé les menottes sur leurs poignets, tout un mouvement se mettrait en branle en coulisses pour les faire libérer.

Avec le plan B, la peur de l'inconnu s'évanouit. Être arrêté signifiait que vous apparteniez à un club exclusif qui ne vous laisserait pas affronter les forces de sécurité tout seul. En outre, une fois que nous avons cessé d'avoir peur et commencé à nous organiser, la police comprit que plus elle sévirait contre nous, plus sa situation deviendrait épineuse. Sa répression lui reviendrait en boomerang.

Imaginez la situation de son point de vue. Vous êtes en Serbie. Vous êtes flic. Vous vous êtes engagé dans la police pour protéger, servir et arrêter les méchants. Mais à présent, on vous ordonne d'interroger dix jeunes étudiants appartenant à cette organisation du nom d'Otpor!. Ils passent leur temps à organiser de joyeux rassemblements et des blagues homériques, et vous avez beau savoir que vous seriez sanctionné si vous le disiez à voix haute, vous trouvez certaines de leurs blagues assez marrantes. Ces jeunes vous rappellent peut-être même le gamin que vous étiez autrefois. Mais vous devez faire votre travail et donc laisser vos sentiments au vestiaire avec le reste de vos effets personnels. Vous commencez par poser aux gamins une liste de questions qu'on vous a fait passer, et les gosses arrêtés vous donnent tous exactement les mêmes réponses qu'on vous a déjà servies des centaines

de fois. Devant le commissariat, vous entendez une cinquantaine de personnes en train de brailler des chansons pop et de scander les noms des types que vous êtes en train d'interroger ; de votre fenêtre, vous voyez la foule agglutinée devant le poste de police offrir des fleurs et des petits gâteaux à chaque policier qui entre et sort du commissariat. Les parents et les avocats des jeunes gens arrêtés remplissent les couloirs du bâtiment, encombrant les lignes téléphoniques de leurs appels, empêchant vos collègues de se concentrer sur les véritables investigations criminelles. Toutes les trois secondes, un grand-parent – un retraité poli, qui pourrait être votre voisin de palier – vient vous demander d'une voix douce : « Pourquoi battez-vous nos charmants petits-enfants ? » Quand on en arrive là, on ne sait plus très bien qui, d'Otpor! ou de la police, se sent assiégé par ces vagues d'arrestations.

Maintenant, imaginez la scène quand les gamins arrêtés sont finalement libérés. En franchissant la porte du commissariat, ils sont accueillis par une foule de fans en délire qui rigolent, sifflent et applaudissent. Nous avons baptisé cette tactique « la réception de star ». Elle fonctionne à merveille. Bientôt, en effet, être arrêté vous rendait sexy, même si vous n'étiez qu'un binoclard boutonneux. Les plus malins dans le cercle intime de Milosevic comprirent ce qui était en train de se passer. En mai 2000, la rumeur courait que le chef de la police secrète serbe aurait soumis au gouvernement un rapport affirmant que la répression ne faisait qu'aggraver la situation pour le régime et que chaque arrestation d'un membre d'Otpor! poussait vingt nouvelles personnes à rejoindre le mouvement. Mais le dictateur ne voulait rien entendre. Milosevic et sa femme – celle avec la fleur dans les cheveux – réagirent en exigeant davantage d'arrestations. Et c'était exactement ce que voulait Otpor!.

Être arrêté étant désormais la chose la plus cool que vous pouviez faire pour votre vie sociale, Otpor! décida de capitaliser sur cette manne. On fit imprimer des tee-shirts de trois couleurs différentes portant le poing d'Otpor!, chaque couleur représentant le nombre de fois où vous aviez atterri en prison. En quelques semaines, les tee-shirts noirs portant un poing imprimé dans un cercle blanc devinrent le nec plus ultra à Belgrade, dix fois plus cool que tout ce que pouvaient sortir Abercrombie ou Prada. Cela parce que les tee-shirts noirs étaient réservés aux gens qui avaient été arrêtés plus de dix fois.

Cela donna un formidable coup de pouce à Otpor! Nous n'étions pourtant qu'à mi-chemin de notre but. Nous comprenions la peur et la nature de l'oppression, nous avions appris tout ce que nous pouvions sur la mécanique de celle-ci, et nous avions réussi à la faire apparaître comme un risque mineur et acceptable, un simple aspect du boulot. À présent, il nous fallait développer de nouvelles stratégies pour surmonter l'oppression. C'était un exercice bien plus difficile, et nulle part peut-être il ne fut mieux réalisé qu'à Subotica.

Subotica est une ville moyenne située au nord de la Serbie, non loin de la frontière avec la Hongrie. Cent mille personnes vivent là, mais la ville ressemble encore beaucoup à son nom, qui signifie « petit samedi ». Il y a de nombreuses industries à Subotica, et les gens y travaillent dur, mais ils fréquentent aussi davantage l'église que la plupart d'entre nous et passent leurs loisirs dans de magnifiques bâtiments publics bien préservés, théâtres, écoles et bibliothèques. Si je n'étais pas une sorte de maniaque ayant besoin du bourdonnement constant des infos, des bars, des gens, des concerts de rock et de l'action, j'adorerais vivre dans un endroit comme celui-là. Et c'était donc à Subotica, au sommet de la puissance de Milosevic, qu'un certain policier régnait en maître. Appelons-le Ivan.

Si vous avez vu *Robocop*, vous avez une assez bonne idée de l'aspect d'Ivan. Sinon, imaginez un gentleman de 1,98 m, dont la peau est comme de l'acier trempé, dont la voix de basse est si effrayante qu'elle fait geindre et fuir même les animaux domestiques, et qui est doté d'un caractère sadique dans ses bons jours, et carrément psychotique dans ses mauvais. Quand les membres d'Otpor! se réunissaient pour échanger leurs histoires et décider qui était le plus mal loti, les gars de Subotica l'emportaient toujours en racontant comment Ivan, pour s'amuser, avait brisé le poignet de quelqu'un d'un coup de talon de sa botte, ou comment il avait frappé une jeune femme si fort qu'elle avait littéralement tourné sur elle-même comme une toupie, façon personnage de dessin animé, avant de s'effondrer à terre en état de choc. Alors que les manifestations contre Milosevic se multipliaient, nos amis de Subotica avaient sur les bras un sérieux problème : que faire face à un animal comme Ivan ?

À première vue, les perspectives étaient sombres. Avec Ivan, la connaissance n'était pas du tout suffisante pour dissiper la terreur – il était si terrible… En outre, il disposait là-bas des pleins pouvoirs. Non seulement cette brute avait la force d'un géant, mais il arborait un insigne qui, dans

une petite ville comme Subotica, lui permettait de faire à peu près tout ce qu'il voulait. On n'était pas à Belgrade, où, au moins, certains médias indépendants pouvaient faire de nous des héros. À Subotica, c'était la campagne. Et comme la population comptait aussi des Hongrois et des Croates, Ivan, ce Serbe crachant le feu, fondait sur ses cibles avec une ferveur toute nationaliste. L'homme inspirait une terreur sacrée. Bien sûr, comme Ivan terrorisait à peu près tout le monde dans la ville, il était fort apprécié de ses chefs. Des types comme lui étaient indispensables pour s'assurer du silence des masses. S'ils avaient essayé la tactique des fêtes devant la prison pour soutenir les victimes d'Ivan, les activistes non violents de Subotica se seraient retrouvés à coup sûr du mauvais côté, c'est-à-dire sous les poings de ce cinglé. Il n'y avait aucun moyen de le contourner.

Alors quelqu'un mentionna le salon de beauté.

C'était un petit salon de coiffure crasseux dans un petit quartier crasseux, le genre d'établissement un peu glauque fréquenté uniquement par les dames du cru ; et encore y allaient-elles davantage pour bavarder entre amies et voisines que pour les compétences très limitées de la coiffeuse. Mais un beau matin, quiconque y entrait put voir, collée sur une fenêtre crasseuse, une affichette. Elle portait une photo d'Ivan, l'air aussi menaçant que d'habitude, sous laquelle figurait, écrit à la main, un commentaire bref mais clair : « Cet homme est une brute. » Bientôt, des posters portant l'affreux minois d'Ivan étaient placardés partout dans Subotica la somnolente. « Appelez cet homme, disaient les affiches, et demandez-lui pourquoi il tabasse nos enfants. » Le tout suivi de son numéro de téléphone au commissariat.

Certes, Ivan était bien plus qu'une simple brute, et il y avait des tas d'autres noms qu'on aurait pu lui attribuer. Mais les activistes qui avaient collé les affiches ne voulaient pas défier l'autorité d'Ivan, mettre en question sa conduite illégale et violente, ni faire aucun commentaire sur son attitude envers Otpor!. Les gens pouvaient ou non être d'accord avec nous ; la question n'était pas là. Nos activistes s'intéressaient à une question bien plus basique. Ils savaient que le salon de coiffure où était apparue la première affichette était celui où Mme Ivan – que l'on tend à imaginer à peine plus petite et moins menaçante que son mari – se faisait couper les cheveux. Quand elle y entrerait et verrait l'affichette, son agréable routine serait soudain perturbée par un sentiment de colère et de honte. Et de retour

à la maison ce jour-là, elle risquait fort d'exiger des explications de son mari.

À présent, Ivan pouvait nous tabasser autant qu'il voulait. Mais il ne pouvait rien faire contre les langues acérées et actives de ses voisines, les amies de sa femme. Ce n'étaient pas des rebelles ou des voyous comme nous – c'étaient ses amis et connaissances. Ivan ne voulait pas perdre leur considération. Avant que les affichettes apparaissent, quiconque ayant eu affaire à lui tendait à garder sa rancune pour soi, en pensant que ce n'était que son opinion personnelle et que le reste de Subotica considérait le policier comme un pilier de la communauté. La campagne d'affichettes permit de dire tout haut ce que chacun pensait tout bas : Ivan était une brute. Et dans une petite ville, une brute qui tabasse les enfants des autres est un paria.

Alors, les choses se gâtèrent pour Ivan. Le lendemain matin, en arrivant à l'école, ses enfants furent accueillis par la figure de leur père clouée sur tous les arbres. Ce jour-là, leurs condisciples leur lancèrent des noms d'oiseaux et se moquèrent d'eux. Bientôt, les autres parents ne voulurent plus que leurs enfants jouent avec les petits chéris d'Ivan. L'atmosphère dans son foyer devint tendue. À en croire la rumeur, ses camarades de boisson commençaient à l'éviter au bar du coin. Ivan payait finalement pour sa brutalité, et il était en train d'apprendre qu'elle allait lui coûter beaucoup plus cher qu'il ne l'aurait imaginé. Il se retrouvait soudain totalement ostracisé. Je voudrais pouvoir vous dire que toute cette honte publique suscita une campagne qui fit virer Ivan de ses fonctions, ou qu'elle eut pour effet de le ramener dans le droit chemin, de lui faire reconnaître ses erreurs et même de nous rejoindre. Mais je n'en sais rien. Il est plus probable qu'Ivan resta policier jusqu'à sa retraite, qu'il perçut intégralement. Mais cela importe peu, parce que dans les mois qui suivirent leur brillante campagne contre lui, nos amis de Subotica rapportèrent que cette brute n'était plus le même homme. S'il procédait toujours aux arrestations des manifestants, il avait perdu beaucoup de sa conviction, se bornant à faire simplement son boulot. Il n'y eut plus de poignets brisés ni de tibias écrabouillés. Je suis sûr que dans son esprit, c'était *lui* l'opprimé.

Certes, les affichettes de la honte n'étaient rien de plus qu'une tactique visant à neutraliser un ennemi puissant. Les mêmes méthodes d'ostracisme social ont été récemment utilisées lors des manifestations d'Occupy aux États-Unis : des policiers comme Anthony Bologna, de la police de

New York, et John Pike, de la police de l'université de Californie, qui avaient tiré du gaz au poivre sur des manifestants qui ne représentaient aucune menace pour la police ou qui que ce soit d'autre, furent identifiés et blâmés publiquement pour leurs actes[2]. Mais comme nous vivons tous à l'ère des médias sociaux, renvoyer l'oppression en boomerang peut être non pas une simple réaction à une confrontation malheureuse, comme dans le cas d'Ivan à Subotica ou de Tony à New York, mais carrément une stratégie de base, un moyen de résumer votre message et de contraindre votre adversaire à un débat qu'il aurait toujours refusé autrement. Pour illustrer ce point, considérez l'histoire de mon monarque moderne favori, Vladimir Poutine I^{er} de Russie.

Nous nous rappelons tous ce moment où le roi Poutine se trouva confronté à une bande de musiciennes provocatrices, une douzaine de jeunes femmes portant des masques de ski et arborant le nom si amusant de Pussy Riot. Leurs chansons étaient aussi discrètes et sobres que leur nom. Leurs deux plus grands tubes à ce jour restent « Putin Zassal » (Poutine pisse de trouille dans son froc) et « Kill the Sexist ». Comme les Sex Pistols avant elles, elles donnèrent des concerts élaborés, tapageurs et tumultueux. Et comme les Sex Pistols, les Pussy Riot s'attirèrent pas mal de publicité dans la presse. Elles firent irruption au cœur de Moscou, dans une cathédrale orthodoxe, et chantèrent « Prière punk – Marie, mère de Dieu, chassez Poutine ». Cette performance choqua tous les Russes pieux qui virent la vidéo en ligne. Mais contrairement aux Sex Pistols, qui avaient tout fait pour que la Couronne britannique sorte de ses gonds, mais qui en furent toujours pour leurs frais face au dédain des monarques, les Pussy Riot furent bénies des meilleurs faire-valoir : un Poutine vindicatif et des bureaucrates égocentriques qui ne pensaient qu'à gagner la faveur du boss. Au lieu d'écarter l'affaire d'un haussement d'épaules, le leader russe les fit poursuivre en justice. Lors du procès, le dossier d'accusation comptait deux mille huit cents pages. Verdict : deux ans d'emprisonnement dans une colonie pénitentiaire[3].

En février 2012, avant que la répression ne s'abatte sur les Pussy Riot, quasiment personne, en dehors du cercle des activistes russes, n'avait entendu parler d'elles. Mais leur arrestation fit soudain la une partout dans le monde. Et plus les sbires de Poutine en rajoutaient, plus la célébrité des Pussy Riot augmentait. Les membres du groupe qui n'avaient pas été arrêtés enregistrèrent une nouvelle chanson mettant Poutine au défi de rallonger la

peine de prison de leurs amies. Même Madonna leur fit un signe lors de son concert à Moscou. Dès lors, on voyait sans peine qui avait la maîtrise de la situation : en poussant le régime à se servir de son pouvoir d'une façon aussi vindicative, les Pussy Riot étaient parvenues à montrer au reste du monde que Poutine était un despote, qui plus est un despote remarquablement inefficace, puisqu'il échouait dans la tâche élémentaire de faire taire un groupe de rock braillard, composé de jeunes femmes d'une vingtaine d'années ayant un goût prononcé pour le langage épicé. Il était comme un chef cuisinier incapable de se faire cuire un œuf. Pour un homme comme Poutine, qui aimait se faire prendre en photo torse nu en train de se battre avec des tigres, il n'y avait pas de pire insulte que d'être raillé par une bande de gamines portant le nom incroyablement provocateur de Pussy Riot.

Les activistes qui cherchent à retourner l'oppression contre elle-même doivent identifier les situations où les gens usent de leur autorité au-delà des limites raisonnables. Un incident de ce genre s'est produit il n'y a pas si longtemps dans l'État du Kansas, quand un groupe de lycéennes ordinaires fit une sortie scolaire à Topeka, la capitale de l'État, pour y rencontrer le gouverneur Sam Brownback. Certes, quand j'étais étudiant dans un pays communiste, au cours des années 1980, je ne jouissais pas précisément de la liberté de parole que les Américains ont la chance d'avoir, et il n'y avait pas de téléphones portables avec lesquels se divertir au cours des sorties scolaires. Mais on peut parier que si j'avais été dans la situation où Emma Sullivan se trouva ce jour-là, j'aurais sans doute fait la même chose qu'elle. Cette lycéenne, qui ne débordait pas d'affection pour le gouverneur et sa politique, sortit son téléphone au cours de la rencontre avec celui-ci et tweeta le message suivant à ses soixante-cinq followers : « Je viens de dire ses quatre vérités au gouverneur Brownback et même carrément qu'il craignait grave #heblowsalot. »

En fait, elle n'avait rien dit de ce genre au cours de la réunion – mais, comme on le sait, la réalité des faits n'a pas vraiment d'importance une fois que vous êtes en ligne. Quand le staff du gouverneur découvrit le commentaire d'Emma sur son compte Twitter, sa déclaration fut jugée offensante, qu'elle l'ait vraiment prononcée ou qu'elle l'ait simplement annoncée dans un tweet. Il fut donc décidé qu'elle devait être punie. L'équipe de Brownback porta le tweet à l'attention du proviseur d'Emma, qui fut lui aussi scandalisé par cet étalage d'impertinence adolescente.

À l'issue d'une réunion d'une heure, le proviseur informa la lycéenne de sa punition : elle devrait écrire une lettre d'excuses au gouverneur.

Jusque-là, les seules personnes à savoir ce qu'avait fait Emma étaient peu nombreuses : des membres du staff de Brownback, quelques personnes de son école, et ses followers qui avaient lu son message sur Twitter. D'accord, Emma avait probablement mal agi : les gamins ne sont pas censés se servir de leurs portables de cette manière durant une sortie scolaire. Mais comme le souligne mon ami l'expert politique Will Dobson, les gens ordinaires ne montent pas sur les barricades parce que ça va mal. Pour que le citoyen moyen s'engage réellement, il doit penser qu'une situation donnée est vraiment injuste ou inacceptable. Une tempête de neige qui bloque une ville entière n'est certes pas une bonne chose, mais personne ne va aller organiser une manifestation contre le mauvais temps. En revanche, si l'on constate que les rues de certains quartiers restent enneigées bien après que toutes les autres ont été dégagées, simplement parce que leurs résidents ont voté contre le maire, les citoyens y voient une injustice. Et contraindre une adolescente à s'excuser pour avoir exprimé par écrit ce qu'elle pensait d'un gouverneur en exercice – avec tout le pouvoir et la puissance qu'entraîne une telle position – leur paraissait également une injustice.

L'histoire d'Emma ne mit pas longtemps à faire le tour des rédactions. En l'espace de quelques jours, elle était la vedette de CNN et d'autres chaînes. Dans toute cette couverture de presse, nul ne parut se soucier qu'Emma ait dit ou non au gouverneur qu'il craignait. Sa mauvaise action n'était pas le problème. Ce qui choqua les gens, ce fut le comportement excessif des adultes. Leur exercice de l'autorité s'était retourné contre eux, parce que ce qu'ils faisaient n'était pas bien. Après tout, comment le gouverneur et l'administration d'un lycée pouvaient-ils punir une jeune fille pour avoir exercé son droit, reconnu par la Constitution, de s'exprimer ? La pression montant sur Brownback et le principal, le gouverneur finit par s'excuser pour la façon dont son staff avait géré la situation, le proviseur passa l'éponge, et la jeune Emma, ainsi vengée, gagna sept mille followers sur son compte en l'espace d'une semaine[4].

Que vous soyez en butte à l'administration scolaire ou que vous combattiez un dictateur brutal, renvoyer l'oppression en boomerang s'appuie sur un calcul tout simple, un calcul que même un gars comme moi, qui a failli rater son bac à cause des maths et a besoin de sa femme pour

calculer le pourboire au restaurant, peut effectuer sans difficultés. Quand vous pensez au pouvoir, souvenez-vous que son exercice a un coût. Votre boulot, en tant qu'activiste, est de faire en sorte que ce coût augmente sans cesse, jusqu'à ce que votre adversaire n'arrive plus à en supporter le poids. Nul n'est omnipotent, et les gouvernants les plus puissants de la planète s'appuient sur les mêmes ressources, rares et limitées, dont nous dépendons tous. Pour agir, ils ont encore besoin de main-d'œuvre, de temps et d'argent. Exactement comme vous et moi.

Prenons un exemple particulièrement horrible : l'oppression sur laquelle s'appuie le régime de Bachar al-Assad en Syrie – la destruction de villes entières – exige non seulement un fou sanguinaire, mais aussi beaucoup d'argent. Il faut bien en effet que quelqu'un finance les tanks, les avions, les balles et le salaire des soldats pour que l'armée d'Assad puisse assassiner son propre peuple. Et pour Assad, le coût de l'oppression se combine au fait que chaque fois qu'il bombarde une ville avec des armes chimiques, il détruit des entreprises et des quartiers qui ne seront plus en mesure de contribuer à l'économie syrienne. Oublions même le coût moral de massacrer ses propres citoyens : Assad est aussi en train de démolir sa base imposable. C'est une sinistre arithmétique, et cela n'a rien de drôle de calculer combien de contribuables le despote peut encore tuer avant qu'il ne reste plus personne pour fournir un revenu au gouvernement. Comme tous les dictateurs finissent par l'apprendre, l'oppression a un prix qu'il faut payer un jour ou l'autre.

L'oppression de type dictatorial finit sans aucun doute par créer des martyrs, et certains mouvements seraient bien avisés de prendre leurs camarades tombés ou emprisonnés comme points de ralliement. En 2005, par exemple, après que les policiers des Maldives eurent provoqué un scandale en torturant et tuant une adolescente, une activiste du nom de Jennifer Latheef se joignit à une vaste manifestation contre la police. Plusieurs manifestants furent arrêtés, parmi lesquels Latheef. Pour sa participation à ce rassemblement, elle fut absurdement accusée de terrorisme[5]. Mais si les autorités des Maldives pensaient qu'une attitude ferme envers les manifestants allait intimider les membres du mouvement pro-démocratie dans l'île, elles se trompaient.

Les activistes maldiviens décidèrent en réalité de faire payer l'oppression au prix fort. Ils voulaient toucher le dictateur là où il était le plus vulnérable : au portefeuille. Comprenant parfaitement que le régime

dépendait des devises du tourisme, les camarades de Jennifer Latheef prirent contact avec l'industrie du tourisme et racontèrent cette histoire au monde. En conséquence, les éditeurs de *Lonely Planet* inclurent quelques phrases sur l'emprisonnement de cette courageuse jeune femme dans leurs guides des Maldives. Ils repérèrent en outre toutes les stations balnéaires du pays possédées ou gérées par des gens ayant des liens étroits avec la dictature, et les citèrent nommément dans ces mêmes guides. Les touristes occidentaux – source première des revenus du régime – purent ainsi envoyer aux autorités le message que les tentatives brutales de la police pour museler les dissidents allaient coûter au trésor public des sommes réellement substantielles. Et cela marcha. En 2006, Latheef se vit offrir le pardon présidentiel que, par principe, elle refusa. Toute l'affaire embarrassa prodigieusement le régime et l'intensité de la répression fut perçue comme une erreur colossale.

Considérons maintenant le cas de Khaled Saïd en Égypte. Ce jeune homme ordinaire, né à Alexandrie, mourut en 2010, tué sans raison apparente par la police dans l'entrée d'un immeuble résidentiel[6]. Quelques heures plus tard, quand sa famille fut appelée à la morgue pour reprendre son corps, elle eut du mal à croire au spectacle qui l'attendait. C'était bien leur Khaled chéri qui gisait sans vie sous leurs yeux, mais ils pouvaient à peine reconnaître le corps de leur fils et frère sur la table. La police l'avait tabassé si fort que son corps gonflé n'était plus qu'un vaste œdème, parsemé d'ecchymoses noires et bleues et de zébrures tuméfiées. Horrifié, le frère de Khaled prit une photo du corps avec son téléphone portable, photo que la famille décida ensuite de télécharger sur Internet pour attirer l'attention sur son cas. Parmi ceux qui virent l'image de Khaled Saïd et en furent choqués se trouvait Wael Ghonim, un cadre de Google qui se servit de la photo pour lancer une page Facebook intitulée « Nous sommes tous des Khaled Saïd ». Des centaines de milliers d'Égyptiens marquèrent la page d'un « J'aime » – quel usage horrible de ce terme – et l'indignation suscitée par la mort de Khaled fut l'une des étincelles qui permirent à Mohammed Adel et à l'organisation du 6 Avril de lancer la révolution égyptienne.

Parce que la police avait décidé de l'assassiner sans raison, Khaled Saïd, ce jeune homme anonyme d'Alexandrie, devint une icône nationale qui contribua au déclenchement d'une agitation régionale. Très comparable au suicide de Mohammed Bouazizi, le jeune vendeur de fruits tunisien

humilié par la police qui s'immola pour protester contre la misère et l'oppression qu'il avait endurées chaque jour sous ce gouvernement, le meurtre de Khaled Saïd montra une fois de plus qu'il arrive que les dictateurs se voient présenter la facture pour leurs crimes.

Et croyez-moi, il y a toujours un moyen de les faire payer. Quand la République islamique d'Iran bannit toute mention de Neda Aga Soltani, une jeune femme assassinée par les services de sécurité lors d'un meeting pour la démocratie en 2009 à Téhéran, les activistes cherchèrent le moyen d'immortaliser le nom de leur camarade martyrisée. Mais les choses se présentaient assez mal pour les pro-démocratie. Le gouvernement interdit l'enterrement de Neda au public et des milices du pouvoir patrouillèrent les rues de Téhéran, prêtes à arrêter quiconque cherchait à briser la consigne et à se joindre aux funérailles. Confrontés à cette situation, des activistes iraniens me demandèrent mon avis. Après avoir discuté du problème pendant un moment, nous sommes parvenus à la conclusion que si les autorités pouvaient empêcher les gens de prononcer le nom de Neda, elles ne pouvaient pas leur interdire de le chanter.

Neda étant un prénom extrêmement répandu en Iran, il existe de nombreuses chansons populaires en farsi célébrant « les beaux yeux de ma Neda chérie », ou déclarant « combien j'aime voir la délicieuse Neda me sourire ». Tout ce que les Iraniens avaient à faire, c'était créer des sonneries de téléphone avec ces chansons populaires et les faire circuler. Dès lors, chaque fois que quelqu'un recevait un coup de fil dans un bus, ou un texto dans un café, tous ses voisins entendaient le nom de Neda et savaient que beaucoup d'autres gens pensaient à elle. Que pouvaient faire les ayatollahs ? Bien sûr, ils pouvaient bannir une douzaine de chansons populaires iconiques, mais plus le régime s'embourberait dans cette ornière, plus il se ridiculiserait aux yeux du public.

Pour retourner l'oppression contre elle-même, il est payant de savoir sur quels piliers du pouvoir vous appuyer pour trouver de l'aide. En Birmanie, la réaction violente à la marche d'Ashin Kovida coûta au régime le soutien décisif du pilier religieux. Kovida avait parié avec sagesse que les moines finiraient par l'emporter sur toute autre faction d'opposants. Malgré un grand nombre de morts et d'arrestations, la junte se révéla en effet impuissante face aux moines, parce que les hommes en orange avaient gagné la sympathie d'une population très pieuse en endurant leur sort avec grâce et courage. En Serbie, nous avons parié de la même manière sur les

médecins de province : avec un système médical aussi corrompu que le nôtre, les gens, notamment dans les petites villes, dépendaient de leurs médecins de famille pour tous leurs problèmes de santé. En conséquence, les Serbes dans ces régions révéraient leurs médecins qui, dans la pratique, étaient carrément intouchables pour le régime. Pour retourner l'oppression contre elle-même dans ce genre d'endroits, il vous suffisait de convertir une poignée de médecins à votre cause et de regarder les policiers écartelés entre le désir de suivre les ordres et celui de respecter leurs médecins bien-aimés.

Croire que le changement peut survenir chez vous, voir grand et commencer petit, avoir une vision pour demain, pratiquer le dérisionnisme, retourner l'oppression contre elle-même : telles sont les bases de la réussite d'un mouvement non violent. Mais si les fondations sont nécessaires, elles ne suffisent pas. Votre mouvement, pour ne pas s'effondrer, doit aussi être bâti lentement et délibérément. Et la condition indispensable à cette solide construction, c'est que tout le monde y œuvre dans l'unité.



1. Tina Rosenberg, « Revolution U », *Foreign Policy*, 16 février 2011.

2. Sean Gardiner, « City Declines to Defend Sued Officer », *Wall Street Journal*, 2 août 2012.

3. Jonathan Earle, « Pussy Riot Suspects Go on Hunger Strike », *Moscow Times*, 5 juillet 2012.

4. Karen Smith, « Kansas Governor Apologizes for “Overreaction” to Teen’s Disparaging Tweet », CNN.com, 28 novembre 2011.

5. Duncan Campbell, « Far from Paradise », *Guardian*, 30 octobre 2006.

6. Kareem Fahim, « Death in Police Encounter Stirs Calls for Change in Egypt », *New York Times*, 18 juillet 2010.



7
C’est l’unité, idiot !

Si vous êtes parvenu à ce chapitre, je suis bien obligé de supposer que vous n’êtes pas simplement subjugué par cet humour serbe qui m’a rendu célèbre dans le monde entier, mais que vous vous intéressez réellement aux conditions qui permettent aux gens ordinaires de faire des choses extraordinaires. Les prochains chapitres porteront donc moins sur *ce qu’est* l’action non violente et davantage sur *la façon* de la mettre en œuvre. Bref, sur les principes sans lesquels aucun mouvement ne peut survivre.

Commençons par un petit tour en Biélorussie. Ce charmant pays, collé à la Russie, a loupé la chute du mur de Berlin et vit encore aujourd'hui à l'ère du rêve soviétique. À présent, remontons dans le temps et disons que nous sommes en 2010, à la veille de l'élection présidentielle. Depuis 1994, le pays est sous le joug d'un despote impitoyable et corrompu du nom d'Alexandre Loukachenko, qui règne sur la dernière dictature d'Europe. Costaud et moustachu, Loukachenko est un grand fan de hockey, de ski de fond et de torture. Il maîtrise aussi le manuel du parfait tyran : quelques années après sa première élection, il avait réussi à démanteler le parlement, à renforcer la police secrète et à construire un régime jugé oppressif même dans une région où beaucoup de gens gardent encore un souvenir ému de Staline.

Fatigués de ce qu'était devenu leur président bien-aimé, les Biélorusses se rebellèrent. En 2006, ils furent des dizaines de milliers à manifester, lançant la bien nommée « Révolution en jean » : en Biélorussie en effet, la toile de jean représente encore une promesse de démocratie et de bien-être occidental. Noble tentative, mais qui échoua : les sbires de Loukachenko étaient trop bien implantés, le mouvement de protestation était trop désorganisé, et les élections, cette année-là, se soldèrent par un nouveau raz-de-marée en faveur du despote. Imperturbable, l'opposition poursuivit ses efforts. Et quand le temps revint de se rendre aux urnes, en 2010, les activistes pro-démocratie de Biélorussie avaient réussi à faire monter la pression, chez eux comme à l'étranger, au point de contraindre Loukachenko à quelque chose offrant une vague ressemblance avec une élection propre. Plus de 90 % des inscrits votèrent[1]. La plupart des Biélorusses étaient certains que Loukachenko allait prendre une raclée.

Or, que se passa-t-il ?

Voici à quoi aurait ressemblé la nuit électorale à Minsk si la vie était un film d'Hollywood. Dans son quartier général sombre et lugubre, le dictateur reconnaît à contrecœur sa défaite. Ses hommes de main se préparent à fuir le pays au lieu d'affronter les enquêtes judiciaires que le nouveau gouvernement démocratiquement élu ne va pas manquer d'ouvrir à leur encontre. Quelque part, dans une salle de banquet remplie de bruyants supporters, le nouveau président, une personne normale et intelligente, prononce un discours sur le changement, l'espoir et les promesses qu'offre l'avenir. Pendant plusieurs jours, on célèbre l'événement dans tous les bars

de la ville. L'indice des crédits internationaux monte en flèche. Toutes les télés du monde viennent interviewer les héros de la révolution pacifique.

Sauf que la nuit électorale à Minsk ne ressembla à rien de tout cela. Au contraire, on se serait cru dans une célèbre scène de *La Vie de Brian*, des Monty Python, où une poignée d'habitants de la Judée sont assis dans l'amphithéâtre, très occupés à ne pas s'adresser la parole, parce que chacun représente sa propre petite secte. Neuf candidats se présentèrent contre Loukachenko en 2010. Ils représentaient notamment le Parti social-démocrate du Bélarus (Assemblée du peuple), le Parti civil uni de Biélorussie, le Parti agrarien de Biélorussie, le Parti de la liberté et du progrès. Vous êtes perdu ? Les Biélorusses ne l'étaient pas moins. Les candidats de l'opposition étaient tous des gens bien – ils comptaient parmi eux un avocat, un poète et un économiste – mais ils étaient trop nombreux. Chacun ratissa une petite portion des votes et l'opposition dilapida une grande part de son énergie à se battre sur ses petites différences, au lieu de s'unir contre son adversaire commun. Quand tous les votes furent décomptés, Loukachenko pouvait se vanter d'avoir remporté une éclatante victoire dans le cadre d'une élection à peu près libre. C'était la pire configuration imaginable pour l'opposition.

J'avais déjà vu cela. Avant que nous ayons Otpor! derrière quoi nous unir, les élections sous Milosevic se déroulaient exactement selon ce modèle. Les spécialistes appellent cela « l'atomisation ». Milosevic engrangeait un nombre respectable de votes, en volait quelques milliers supplémentaires, puis attendait que l'opposition désunie dilapide toutes ses chances d'accomplir quoi que ce soit en se perdant en luttes intestines. En nous querellant, nous faisions le travail du dictateur *à sa place*. C'est ce qui explique que dès le début d'Otpor! nous ayons mené deux batailles parallèles – l'une pour renverser la dictature, et l'autre pour unir sous un seul parapluie les partis politiques en bisbille. Nous avons veillé à ce que le premier ingrédient de notre pot-au-feu anti-Milosevic soit l'unité. Et ce fut payant.

Mais l'unité est une chose complexe. C'est l'un des éléments décisifs de l'action non violente les plus difficiles à obtenir, et ce pour plusieurs bonnes raisons. La première concerne la nature des régimes répressifs. Dans l'Égypte de Moubarak – comme dans de nombreuses autres dictatures – tout rassemblement de plus de cinq personnes était illégal, rendant ainsi la formation d'une société civile virtuellement impossible. En atomisant la

société égyptienne en minuscules fragments, Moubarak suivait le principe immémorial consistant à diviser pour régner. Comme tant d'autres autocrates, il savait que l'unité dépend de la construction de coalitions et que les coalitions dépendent de la capacité des gens à se rassembler, à partager leurs points de vue et à surmonter leurs différences. Quand même cette possibilité est rendue illégale, on a peu de chances de voir surgir une opposition bien organisée et efficace.

Mais l'unité est aussi un concept difficile pour une autre raison, bien plus fondamentale : la tendance innée, que nous partageons tous à des degrés divers, à croire que nous savons tout mieux que les autres. Je suis le premier à plaider coupable. Quand vous êtes très jeune et très passionné – c'est le cas de nombreux activistes – et que vous travaillez avec d'autres gens également jeunes et passionnés, il est probable qu'à un moment vous lèverez les yeux sur le copain assis à côté de vous et que vous vous demanderez comment vous avez pu vous commettre avec un idiot pareil. C'est parce que les mouvements sont des creusets brûlants, bourrés de gens et conçus pour faire fondre même les métaux les plus durs. Aujourd'hui encore, mes amis d'Otpor! aiment se prendre le chou sur des choses qu'ils ont dites voici plus d'une décennie dans des moments de colère, et nombre de ces querelles – qui nous semblent aujourd'hui si vaines et si dérisoires – auraient facilement pu se solder par la démission de certains d'entre nous pour aller fonder un mouvement concurrent « plus pur ».

Mais ce n'est pas tout. Ce qui rend le problème de l'unité plus épineux encore, c'est l'existence de tant de différents types d'unité dans la nature. En Serbie, par exemple, nous devions pousser à travailler ensemble dix-neuf partis d'opposition différents qui se haïssaient tous cordialement. En un sens, nous avions de la chance, parce que nous ne recherchions que l'unité politique : dans ce cas, vous pouvez toujours recourir aux vieilles traditions de maquignonnage et de pots-de-vin glissés en douce dans l'arrière-boutique. Mais imaginez les activistes pendant la bataille pour les droits civiques aux États-Unis et en Afrique du Sud, contraints de forger une unité raciale entre les Blancs et les Noirs. Ça, c'est vraiment difficile. De même, le mouvement pour les droits des gays avait besoin de créer une unité culturelle entre homosexuels et hétérosexuels, et Dieu vienne en aide aux malheureux qui, dans les endroits comme l'Égypte et la Syrie, essaient aujourd'hui de créer un esprit d'unité religieuse dans la lutte contre le sectarisme, ce fléau du Moyen-Orient. Ailleurs, dans des villes comme Rio

et New York, Tel-Aviv et Moscou, des gens tentent désespérément de créer une unité sociale en démontrant que les désirs des habitants des centres urbains cosmopolites ne sont pas si éloignés des espoirs et des souhaits des citoyens ruraux qui vivent loin des centres du pouvoir. Ce n'est pas commode non plus.

Mais vous n'avez aucune raison de déprimer, parce qu'il est possible de rassembler même les groupes les plus disparates si vous attrapez le problème par le bon bout. Pour cela, il faut comprendre qu'au sein de ces larges unités stratégiques, il existe des unités tactiques plus petites – et c'est par elles que nous allons commencer.

Le premier pas consiste à comprendre la nature du compromis. Il y a longtemps, l'écrivain E.B. White, prié de définir la démocratie, déclara que c'était le soupçon récurrent que plus de la moitié des gens ont raison plus de la moitié du temps. Ce n'était pas une simple boutade, mais cela laissait de côté un élément clé : pour qu'un système fonctionne, il faut une grande quantité de don et d'échange. Et le compromis, c'est triste à dire, n'est pas sexy. Nul n'a jamais marché, ni manifesté, ni organisé de sit-in dans un parc pour le seul plaisir de crier : « Je ne partage pas entièrement vos idées, mais pour faire avancer les choses je suis prêt à reconsidérer et à modifier les miennes. » D'autre part, vous cramponner en toutes circonstances à vos idées et à vos messages favoris est une erreur. Demandez donc ce qu'elles en pensent aux membres des Femen.

Lancé en 2008 par une jeune économiste ukrainienne perturbée par le florissant commerce du sexe qui soumettait tant de femmes de son pays et d'ailleurs à une vie de misère et de violence, ce groupe d'activistes usa d'abord d'une tactique très efficace : mettre en scène des manifestations de jeunes femmes légèrement vêtues. Cela peut vous surprendre, mais cette quasi-nudité fit réagir les gens, et les médias commencèrent à prêter attention au message des Femen. Bientôt, l'une des membres du groupe comprit qu'elle attirerait encore plus d'attention sans vêtements du tout, et sortit manifester seins nus. En un clin d'œil, les seins nus devinrent la signature du groupe.

Au début, les Femen concentrèrent leurs activités sur des thèmes concernant les droits des femmes. Elles protestèrent devant les ambassades de pays dont le régime opprimait les femmes et luttèrent en faveur de politiques strictes contre la prostitution. À ce moment, les Femen avaient une belle position bien unie. Leurs seins nus continuaient d'attirer les

médias, et, une fois les projecteurs braqués sur elles, ces femmes courageuses faisaient des merveilles pour propager leur message. Mais quand le mouvement s'élargit, la tentation grandit avec lui de partir dans toutes les directions. À Kiev, par exemple, les Femen se dénudèrent pour protester contre l'absence de toilettes publiques en ville. Des membres du groupe se servirent de scies électriques pour découper des croix de bois en soutien aux Pussy Riot[2]. À Berlin, elles se dénudèrent, puis brûlèrent une Barbie crucifiée devant le nouveau musée consacré à la célèbre poupée, protestant contre le statut de Barbie comme pseudo-incarnation de l'idéal féminin. Durant les Jeux olympiques de 2010 à Londres, elles parurent sur scène enduites de faux sang et couronnées de fleurs pour protester contre la participation à cet événement de « régimes islamistes sanguinaires » non spécifiés. Je n'entends dénigrer aucune de ces actions. Elles étaient toutes lancées pour soutenir des causes valables, et le fait que j'en aie entendu parler à cette époque signifie qu'elles avaient aussi une certaine efficacité.

Mais la diversification des cibles, des causes et des messages des Femen affaiblit quelque peu le propos jusqu'alors bien ciblé du groupe. Cela leur coûta l'unité du message que portaient auparavant leurs interventions : aujourd'hui, quand les médias rendent compte de l'une des actions seins nus des Femen, ils ne savent plus très bien si leur manifestation concerne les droits des femmes, la laïcité ou autre chose.

Tel est le risque qu'il y a à brouiller la première, et sans doute la plus importante, des unités tactiques : l'unité du message. Il nous a fallu un moment, à Otpor!, pour comprendre cet important principe. Si nous ne l'avions pas fait, il est fort probable que Milosevic serait encore au pouvoir et que je serais mort, ou en prison, ou en train d'éviscérer des poissons en Californie – un job misérable allant de pair avec un long exil forcé. Quand nous discutions de notre vision pour demain, il était clair qu'elle contenait une multitude de choses : nous voulions un bon système d'éducation qui ne salirait pas les cerveaux des gamins avec des conneries nationalistes, une économie libre qui ne soit pas menée par des incompétents et des voyous, des rapports paisibles avec nos voisins, une culture vigoureuse qui permettrait à toutes les formes d'expression artistique de prospérer, et tout ce qui fait une vie heureuse et normale. Mais manifester pour chacun de ces éléments aurait envoyé le message que nous n'étions pas sérieux, pas concentrés, que nous étions, pour reprendre une de mes expressions favorites, à la fois partout et nulle part. Pour éviter cela, nous avons empilé

toutes nos idées et tous nos espoirs dans ce slogan unitaire : « Il est fini » (le « il » en question étant le dictateur). Cela nous aida à oublier nos différences et à nous rassembler autour d'un objectif unique.

Le slogan « Il est fini », dans sa simplicité, suffisait pour que toute personne voulant un avenir sans Milosevic nous rejoigne. Nous restions concentrés sur « lui », malgré les revendications diverses et variées que pouvaient avoir par ailleurs les différents groupes d'intérêts concernés. Ce dont nous avions besoin, c'était d'un message, et non pas des dix-neuf plates-formes distinctes des partis d'opposition. Ce n'est pas un hasard si l'entreprise FedEx utilise le même logo orange et bleu sur tous ses avions, ses camions, ses enveloppes, ses formulaires, ses chemises et ses casquettes : elle a besoin de préserver son message. Et vous aussi.

Maintenir l'unité du message est déjà passablement difficile, mais les choses se corsent vraiment lorsqu'il s'agit de préserver l'unité de votre mouvement. Quand mon collègue Slobo, celui qui a l'air d'un général aguerri, rencontre les activistes, il aime parler de l'unité de mouvement en commençant par une simple projection de photos iconiques. D'abord, il va montrer à son public des images des manifestations de 2003 contre la guerre en Irak. Ce sont des images familières tirées des reportages de CNN et des pages du *New York Times*, montrant des masses de gens passionnés qui ont pris du temps sur leurs heures de travail pour marcher avec des pancartes et des banderoles dénonçant le président Bush et l'invasion américaine imminente. Ces personnes très diverses – des professionnels bien habillés aux théoriciens de la conspiration légèrement dérangés – sont toutes unies derrière une même cause et manifestent ensemble dans les rues.

« Que voyez-vous sur ces images ? », demande Slobo à son auditoire. D'habitude, on lui répond : « Une manifestation contre la guerre. »

Ensuite, Slobo leur montre des images du festival de musique de Woodstock. Sur ces photos, des hippies couverts de boue, en vêtements bariolés, gambadent dans des champs, fument des joints et s'abordent en toute liberté.



« Que voyez-vous sur ces images ? » demande Slobo. Et systématiquement, on lui répond : « Une manifestation contre la guerre. »

Quel que soit le lieu où Slobo montre ces deux séries d'images, il obtient toujours les mêmes réponses. Cette bande bariolée de hippies boueux est unie de tant de façons que les gens savent automatiquement qu'il s'agit d'un mouvement. Sans aucun signal explicite – ni pancartes, ni slogans –, vous connaissez les goûts musicaux des hippies de Woodstock, le genre de drogues qu'ils ont probablement absorbées et plein d'autres choses rien qu'en les observant. Il n'y a pas à s'interroger non plus sur leur politique : il est clair qu'ils en tiennent pour la paix et l'amour. Cela parce que les hippies, qu'ils habitent en Californie ou à Belgrade, sont unis par une identité commune. Et c'est exactement ce sentiment d'une identité de groupe qui distingue les mouvements d'ampleur des protestations individuelles.

Une identité de groupe est indispensable à un mouvement, qu'il s'agisse de renverser un dictateur ou de promouvoir l'agriculture biologique. Les militants écolos, par exemple, éteindront toujours la lumière quand ils quittent la maison, recycleront les plastiques et ne jetteront jamais rien dans la rue : et cela, que l'on parle de mon amie végétarienne Ariane Sommer de Californie, ou d'Ana, la femme de mon meilleur ami Duda, une Serbe éco-consciente qui fait pousser ses propres légumes à l'autre bout du monde, là-bas, à Belgrade. Peu importe où ils se trouvent et quels sont les problèmes qui les intéressent. Ils font partie de quelque chose de plus vaste. Voilà à quoi ressemble un mouvement unifié, et, comme en témoignent les auditoires de Slobo, cela se voit aussitôt.

L'unité d'un mouvement, toutefois, n'est pas une simple question de culture. C'est aussi une question d'administration. L'organisation américaine appelée Students for a Democratic Society en offre un bon exemple. Dans les années 1960, le SDS était une grosse organisation. Elle avait connu une croissance explosive, passant de deux mille cinq cents adhérents à l'automne de 1964 à plus de vingt-cinq mille un an plus tard ; et en 1969, elle comptait à peu près cent mille membres et était présente dans près de quatre cents universités[3]. Le mouvement politique qu'elle contribua à créer rassembla des centaines de milliers de gens pour marcher sur Washington et attira une coterie de stars du rock et d'autres partisans beaux et célèbres. Vous pourriez donc penser que le SDS fut récompensé de ses

efforts en atteignant ses objectifs – notamment celui de mettre fin à la guerre du Vietnam. Ils étaient nombreux à le croire au sein du mouvement.

Mais plus ce dernier prenait de l'ampleur, et moins les membres du SDS acceptaient la notion même de structure. Ils détestaient l'idée que leur organisation ait une présidence et une vice-présidence. C'était bon pour les banques, disaient-ils, mais non pour un mouvement qui aspirait à offrir une réelle alternative à ce qu'ils considéraient comme un système violent et corrompu. Donc, en 1967, soucieux de rendre son organisation plus démocratique, le SDS organisa un congrès pour voter des changements majeurs, balançant sa présidence et sa vice-présidence au profit d'une structure beaucoup plus poreuse. Si ses membres s'en trouvèrent fort bien, l'organisation elle-même s'en trouva fort mal. Deux ans plus tard, alors que la guerre se poursuivait et que l'Amérique était balayée par des émeutes raciales et une série d'assassinats, le SDS réunit un nouveau congrès pour discuter de son avenir.

Dès le début, il fut manifeste que la convention du SDS de 1969 ne ressemblerait à aucune autre. Des représentants de diverses factions arpentaient le hall en distribuant des tracts. En les lisant, on comprenait aussitôt que tous ces gens n'avaient rien en commun. Si leurs diverses factions offraient tout un nuancier de divergences idéologiques, le combat lors de cette chaotique convention opposa essentiellement les membres du SDS qui croyaient aux manifestations et aux procédures, fidèles en cela aux principes de l'action non violente, à ceux qui jugeaient que la seule façon de mettre fin à la guerre était de « la ramener à la maison ». En clair, il s'agissait de lancer une campagne de bombardements et d'assassinats dans les villes américaines – une idée détestable à tous points de vue, moral, politique et pratique. Après beaucoup de cris et de manifestes plus ou moins bien rédigés, le SDS éclata en deux factions. Ce devait être sa dernière convention : au début des années 1970, il avait perdu toute influence et n'était plus qu'un nom.

Dans une certaine mesure, on pourrait attribuer cette scission à l'appel enivrant de la politique révolutionnaire chez des militants âgés d'une vingtaine d'années. Mais pour l'essentiel, ce qui arriva au SDS était tout simplement inévitable. En l'absence d'unité, une organisation ne peut que se disloquer. C'est l'une des rares garanties que je peux vous donner dans ce livre. La politique, par définition, est une affaire de factions luttant pour le pouvoir. Le Yémen, par exemple, après avoir réussi en 2011 à renverser son

dictateur, Ali Abdallah Saleh, s'est perdu dans d'interminables négociations sur les négociations, tous les partis politiques se prenant le bec pour savoir quel degré de représentation ils pouvaient exiger à la Conférence du dialogue national, censée proposer un modèle démocratique pour l'avenir de la nation. Et ne parlons même pas de ce qui s'est passé en Égypte après la chute de Moubarak – nous y reviendrons dans un autre chapitre. Ce qui nous intéresse ici, c'est que les mouvements sont comme les avions. Sans pilote, ils s'écrasent. Et on ne sait jamais qui va ramasser les morceaux.

Comment, donc, assurer l'unité ? La version courte de la réponse est que c'est impossible. Vous ne pouvez pas faire grand-chose pour éviter que les êtres humains se comportent en êtres humains et trouvent par conséquent d'excellentes raisons de se battre et de se déchirer. Vous pouvez imiter le SDS et accorder à chacun une grande liberté, ou imiter les Yéménites et créer un comité aux structures très rigides, mais tôt ou tard il est certain qu'il y aura des tensions. Ce que vous pouvez faire, en revanche, c'est apprendre à partir de l'expérience des autres. J'ai déjà parlé du principe que nous avons mis au point à Otpor! : tracer une ligne sur un bout de papier et voir combien de gens vous arrivez à rassembler sur votre côté de la page. Nous l'appelons la ligne de partage. Souvenez-vous que Harvey Milk réussit enfin à se faire élire quand il comprit qu'une campagne axée sur la qualité de vie rassemblerait bien plus de gens de son côté qu'un simple débat sur des questions spécifiques intéressant avant tout la communauté gay.

Comme on peut s'en douter, l'obtention de l'unité exige une tactique très fine, et, quelles qu'aient pu être leurs erreurs ultérieures, les révolutionnaires égyptiens commencèrent par faire du bon travail, s'attaquant à la ligne de fracture religieuse. Dans les premiers jours du soulèvement de 2011 sur la place Tahrir, certains commentateurs avaient prédit que la violence sectaire l'emporterait sur le sentiment d'euphorie qui avait envahi le pays tout entier – ce n'était qu'une question de temps. Alors, comment les activistes traitèrent-ils ce problème ? Un vendredi, alors que les musulmans s'agenouillaient pour la prière, leurs compatriotes chrétiens firent une chose inouïe dans l'histoire chaotique de ce pays : main dans la main, ils formèrent un cordon pour protéger leurs amis musulmans du harcèlement et leur laisser de l'espace pour prier en paix. Deux jours plus tard, le dimanche, ce fut au tour des chrétiens de prier, et au tour des musulmans de les protéger. À un moment, un couple chrétien organisa un

mariage public au milieu du chaos de la place Tahrir, et quand les nouveaux mariés se tournèrent vers la foule, ils furent acclamés et reçurent les vœux des musulmans comme des chrétiens. Touché par l'unité religieuse sur la place, le révérend Ihab-el-kharat bénit les manifestants en des termes pour le moins inattendus : « Au nom de Jésus et de Mahomet, nous unifions nos rangs. Nous continuerons à manifester jusqu'à la chute de la tyrannie[4]. » Et c'est ce qu'ils firent.

Cet exemple spectaculaire doit inspirer quiconque envisage d'entreprendre une action non violente. C'est triste à dire, mais cet esprit se perd trop souvent, et rarement par pure méchanceté. En Russie, par exemple, des vagues récentes de protestations contre le renforcement incessant du pouvoir du Kremlin ont jeté des dizaines de milliers de gens dans la rue. Aidé par des activistes créatives comme les Pussy Riot, le mouvement anti-Poutine s'est bientôt acquis un renom international, donnant de l'espoir à quiconque s'opposait au régime despotique du président. Mais il s'est révélé que ce qui avait le moins retenu l'attention des journalistes était en fait la chose qui comptait le plus : tous les hommes et femmes courageux qui étaient descendus dans la rue pour manifester étaient plus ou moins faits de la même étoffe, issus de la même petite portion de la société. Ils étaient plutôt jeunes – des trentenaires et des quadragénaires bien éduqués de la classe moyenne. C'étaient des gens qui voyageaient à l'étranger, qui surfaient sur Internet et avaient accès à des sources d'information indépendantes. C'étaient des résidents sophistiqués de Moscou et de Saint-Pétersbourg, adorant les gesticulations d'un groupe punk au nom choquant et du groupe artistique Voina, qui leur apparaissait comme un modèle de satire.

Mais le reste de la Russie n'était pas sur la même longueur d'ondes. Pour les gens ordinaires vivant dans de petites villes ou des villages perdus au tréfonds du pays, les Pussy Riot allaient trop loin. Ces gens pouvaient penser que les choses étaient inégales et injustes en Russie, mais ces camarades citadines, cosmopolites et bien habillées ne leur donnaient guère de raisons de s'identifier au mouvement. En conséquence, ils ne se sentirent pas concernés par tous les efforts déployés à Moscou et dans les autres grandes villes. Les Russes ordinaires – soit la grande majorité du pays – ne voyaient aucune place pour eux dans ce mouvement de protestation hype et urbain. À l'été 2013, seuls 11 % des Russes exprimaient un désir de

protester, soit un chiffre en forte baisse par rapport aux beaux jours du mouvement d'opposition.

Si vous aviez demandé à n'importe quel manifestant de Moscou s'il aimerait voir ses cousins de la campagne se joindre aux autres dans la mêlée, vous auriez sans doute entendu des discours passionnés sur la nécessité pour tous les Russes de se tenir les coudes. Mais cela n'arriva pas. Non que les Moscovites aient jamais refusé de faire une place aux autres. Mais ils ne surent pas imiter ce qu'avait fait Imran Zahir aux Maldives. Ils n'allèrent pas écouter des gens de toutes sortes partout dans le pays pour comprendre comment ils pourraient les amener à rejoindre leur cause. Les mouvements sont des organismes vivants. Si l'unité n'est pas planifiée et travaillée, elle ne risque pas de se matérialiser d'elle-même. C'est pourquoi il est nécessaire de rendre votre mouvement identifiable à tout moment pour le plus grand nombre de gens.

Voici quelque temps, je prenais des bières avec deux activistes californiens de l'environnement, Rachel Hope et Chris Nahum. Rachel et Chris sont plus connus sous le nom d'Ours Polaires en Colère. Ils ont mis les rieurs de leur côté en faisant irruption en 2012 dans les Conventions nationales démocrate et républicaine, vêtus de costumes d'ours polaires et brandissant des pancartes où l'on pouvait lire, par exemple : « Est-ce qu'on va un jour me laisser poser une question ? »

Rachel et Chris sont très drôles et très malins, et il n'y a pas de meilleurs animateurs dans tout Los Angeles. Leur but était d'attirer l'attention sur le réchauffement climatique et la fonte des calottes glaciaires, et ils y réussissaient fort bien. Mais si les ours polaires et leur habitat menacé suscitent beaucoup d'amour et de sympathie chez les végétariens et les écolos de Californie et de la Côte Est, au cœur des États-Unis les gens semblent beaucoup moins se soucier du sort de ces animaux exotiques. S'ils ont pu feuilleter ici et là des numéros du *National Geographic*, la plupart des habitants du Midwest n'ont sans doute jamais consacré plus de cinq minutes d'attention aux ours polaires dans toute leur vie. Donc, suggérai-je à Rachel et à Chris, si au lieu de se déguiser en ours polaires au beau milieu de l'Iowa, ils apparaissaient dans les prochains débats électoraux habillés en épis de maïs desséchés, victimes de l'augmentation de la température et des sécheresses de plus en plus fréquentes ? Le réchauffement climatique, après tout, a de graves effets sur l'agriculture, et il était à peu près certain que les fermiers de l'Iowa réagiraient avec davantage d'empathie à des sketchs

évoquant leurs propres problèmes. Ainsi, dans cette vaste région d'élevage qu'est le Nebraska, Rachel et Chris pourraient par exemple se déguiser en vaches affamées et efflanquées.

Les manifestants du Brésil sont en train d'apprendre ce type de leçon. Leurs soulèvements sociaux sont parmi les premiers exemples de mouvements de masse lancés uniquement par des membres de la classe moyenne, cette classe qui, tout au long de l'histoire du pays, s'occupait à collectionner des bibelots pendant que les pauvres et les riches s'empoignaient dans des cycles répétitifs de violence. Le fait que ces Brésiliens se soient intéressés à la politique au lieu de se borner à regarder la télé ou à faire leurs courses en ligne est déjà un premier encouragement.

Mais peu expérimentés en matière d'activisme, les membres de ce qu'on a appelé la Révolte du vinaigre au Brésil échouèrent dans l'exercice du traçage de la ligne : ils organisèrent en effet leurs protestations dans un style qui ne pouvait toucher que des citadins comme eux, négligeant ainsi d'énormes masses de concitoyens moins éduqués et moins riches, mais tout aussi désenchantés, qui auraient pu les rejoindre dans leur lutte.

Il ne fallut pas longtemps aux manifestants pour tirer les leçons de leurs premières erreurs et pour s'appliquer à construire un fort sentiment d'unité sociale. Parmi les activistes brésiliens les plus intéressants se trouvait David Hertz, un cuisinier aussi célèbre dans son pays que Jamie Oliver aux États-Unis[5]. Désireux d'utiliser la nourriture comme un moyen de réunir tout le monde autour d'une table, il lança un mouvement appelé Gastromotiva, consistant à donner des cours de cuisine où se mêlaient les classes moyennes et les pauvres, et à organiser des événements culinaires fréquentés par certains politiciens en vue. En encourageant ainsi les gens à travailler ensemble, Hertz et d'autres Brésiliens montrèrent qu'il était possible de s'unir pour obtenir des concessions du gouvernement. En réaction à ces manifestations populaires, le président du Brésil promit en 2013 d'allouer 100 % des revenus du pétrole au financement de l'éducation[6]. vk.com/club154894262

Si des figures publiques comme Hertz peuvent ajouter la puissance des stars à un mouvement et réunir les gens autour de leur personnalité, il y a néanmoins une bonne et une mauvaise façon de se servir de noms connus pour appuyer une cause. Il ne fait pas de doute que des figures charismatiques peuvent contribuer à unifier un mouvement, mais elles peuvent aussi être un fardeau, en ce sens que trop de choses dépendent

d'une seule personne. Cette unique personne peut être tuée, comme Benigno Aquino aux Philippines ; emprisonnée ou assignée à résidence, comme Aung San Suu Kyi en Birmanie ; ou comme Morgan Tsvangirai au Zimbabwe, agir stupidement et se retrouver coopté par ses propres adversaires. Et les célébrités, même si elles adorent être impliquées dans toutes sortes de croisades et de bonnes causes, sont souvent des valeurs difficiles à utiliser. Considérez par exemple le mouvement Occupy Wall Street. Voici une petite liste très incomplète des stars qui l'ont soutenu : Kanye West, Russell Simmons, Alec Baldwin, Susan Sarandon, Deepak Chopra, Yoko Ono, Tim Robbins, Michael Moore, Lupe Fiasco, Mark Ruffalo, Talib Kweli, et Penn Badgley de *Gossip Girl*. Il n'est pas besoin d'être critique culturel pour comprendre que ces stars touchent un segment très particulier de la population, celui qui écoute du rap, souscrit aux politiques libérales et adore des séries télé cultes comme *30 Rock*, portées aux nues mais fort peu regardées, ou des films comme *The Kids Are All Right*.

Imaginez à présent quelqu'un qui habite, disons, dans l'Indiana, qui écoute Brad Paisley, aime le football américain et a une vision du monde plus conservatrice. Il est fort possible que cette personne – au diable les stéréotypes – estime elle aussi que le système actuel ne marche pas si bien que ça et que l'Amérique ne se trouverait pas plus mal d'un supplément de justice sociale. Mais la culture et l'identité de groupe d'Occupy Wall Street n'ont jamais été très attirantes pour ce type de gens. Pourtant, en y réfléchissant, il n'aurait pas été si difficile de les interpeller : il aurait suffi – je simplifie à l'extrême ici, mais pas tant que ça – d'inviter quelques musiciens qui n'étaient pas perçus comme les suspects habituels. Si, par exemple, à côté d'un Talib Kweli en train d'enthousiasmer la foule par un rap, quelqu'un comme Lee Greenwood, bien connu pour son « God Bless the USA », était venu pousser ses chants patriotiques ? Les téléspectateurs moyens des plaines du Midwest auraient pu en conclure que ce mouvement était une force unifiante, et pas seulement un soulèvement des gens les plus libéraux du pays.

Et imaginez ce qui se serait passé si les activistes d'Occupy, au lieu de prendre d'assaut des places symboliques dans les plus grandes villes, s'étaient rendus là où vivent et travaillent les Américains moyens, disséminant leur message dans les banlieues et les petites villes assoupies de régions industrielles en déshérence. Cela devrait être aussi facile que

redessiner la ligne de partage pour que les gens se sentent à leur aise et concernés par le mouvement. Au fond, la distance entre « Nous sommes un mouvement pour les gens libéraux qui veulent pratiquer leur idéologie » et « Nous sommes un mouvement pour les gens qui estiment que les Américains ordinaires qui travaillent dur méritent mieux » n'est pas aussi grande qu'il n'y paraît. En revanche, le premier est exclusif, alors que le second peut accueillir toute une diversité de personnalités, d'intérêts et de points de vue.

Je me suis toujours demandé ce qui se serait passé si Occupy avait abandonné ce nom – qui supposait que la seule façon d'y appartenir était de laisser tomber tout ce que vous étiez en train de faire pour vous mettre illico à occuper quelque chose – au profit de cette brillante dénomination : « Les 99 % ». Si quelqu'un m'avait demandé : « Srdja, as-tu l'impression de faire partie des 99 % ? », j'aurais sans doute répondu : « Eh bien, ma femme et moi vivons dans un appartement de quarante-cinq mètres carrés, et notre voiture a bientôt dix ans. Donc oui, j'imagine que je fais partie des 99 %. » J'aurais même été disposé à porter un badge pour l'affirmer bien haut. Pourquoi pas ? Mais si on m'avait demandé : « Est-ce que tu te sens d'occuper le parc Zuccotti ? », j'aurais sûrement accueilli cette proposition avec moins de chaleur.

Avec un simple changement de nom, le mouvement Occupy aurait pu accueillir beaucoup d'autres gens : des urbains, des ruraux, des libéraux, des petites gens, des gens importants, des automobilistes et des piétons. Et j'aurais adoré voir ce qui se serait passé.

C'est pourquoi l'unité, au bout du compte, est bien plus qu'un groupe de personnes alignées derrière un candidat ou une question spécifique. Il s'agit de créer un sentiment de communauté, de construire les éléments d'une identité de groupe, d'avoir une organisation cohésive qui ne laisse personne en arrière, et de tenir ferme à vos valeurs. Tout ce que vous faites doit donner aux autres le sentiment que votre combat est aussi le leur. Souvent, il suffit de se tenir la main sur une place bondée, ou de savoir chanter la bonne chanson pour tout changer.

Mais à présent que je me suis montré aussi sentimental qu'un Serbe peut se le permettre, j'aimerais aborder quelque chose d'aussi important et de beaucoup plus concret, quelque chose qui fait ou défait les mouvements : le principe sacré de la planification.



1. « Belarus Defends Election Protest Arrests », CNN.com, 20 décembre 2010.

2. Jeffrey Tayler, « Femen, Ukraine's Topless Warriors », *Atlantic*, 28 novembre 2012.

3. Kirkpatrick Sale, *SDS : The Rise and Development of the Students for a Democratic Society*, New York, Vintage, 1973, p. VI.

4. Helen Kennedy, « Muslims Return Favor, Join Hands with Christian Protestors for Mass in Cairo's Tahrir Square », *New York Daily News*, 7 février 2011.

5. « Alex Atala Helps Sao Paolo Kids Get in the Kitchen », Phaidon.com, 15 octobre 2004.

6. « Brazil's Roussef Insists Oil Revenues Should Fund Education », Reuters, 1er mai 2013.



8
Planifier votre chemin vers la victoire

En règle générale, je suis assez mauvais prophète. Quand les iPhones sont apparus, j'ai seriné à qui voulait l'entendre qu'Apple n'allait pas tarder à faire faillite : à quoi cela pouvait-il servir d'interrompre un coup de téléphone pour écouter de la musique ou surfer sur Internet ? Quand la Serbie fut qualifiée pour la Coupe du monde de football en Afrique du Sud

en 2010, j'avais le fort pressentiment que ce serait notre grande année : nous n'avons pas dépassé les huitièmes de finale. C'est triste à dire, mais mes amis ont pris l'habitude de venir me demander mon opinion sur un nouveau produit ou un nouveau service pour ensuite faire précisément le contraire de ce que je leur ai conseillé. Pourtant, dès ma première réunion avec un groupe enthousiaste d'activistes d'Occupy Wall Street dans une salle de classe de la New York University donnant sur Washington Square, j'ai eu le sentiment qu'ils se lançaient dans une rude bataille et que leurs perspectives de victoire étaient très minces.

Ce chapitre porte seulement sur la planification et il n'y aura aucun jugement de valeur dans mes propos. Vous pouvez penser ce que vous voulez de ceux et celles qui ont envahi le parc Zuccotti pour essayer d'infléchir la politique nationale. Vous pouvez juger qu'ils ne sont qu'une bande de hipsters désœuvrés ou, comme moi, partager leur faim de justice sociale dans un monde impitoyable. Mais quelle que soit votre opinion sur les membres d'Occupy, étudier la planification de ce mouvement, ou plutôt son absence de planification, est une bonne leçon pour tous les activistes du monde.

Pourquoi, donc, étais-je aussi pessimiste sur les perspectives de ce mouvement, alors même que les sondages d'opinion montraient que près de la moitié de la population américaine se déclarait d'accord avec ses idées ? C'est simple : regardez son nom. Au lieu de s'appeler « Les 99 % », ce qui aurait impliqué que le mouvement était fondé sur une identité de groupe, les activistes d'Occupy choisirent de se baptiser du nom d'une tactique. Et même si des activistes non violents ont occupé toutes sortes d'endroits au cours des années, des cafétérias ségrégées du Sud américain à la place Tiananmen, l'occupation n'est jamais qu'une arme parmi d'autres dans l'énorme arsenal de la protestation pacifique. En outre, c'est une arme qui n'invite à participer qu'un nombre limité de gens très engagés. Comme nous l'avons vu dans ce livre, les mouvements, qui sont toujours un dur combat, ont besoin d'attirer le maximum de participants occasionnels s'ils veulent réussir. Il est vrai qu'Occupy a fait de son mieux pour attirer toutes sortes de gens. Mais le message que convoyait le nom de leur mouvement, c'était que toute l'affaire tenait à l'occupation du parc Zuccotti.

Il y avait encore autre chose qui me donnait à réfléchir à propos d'Occupy. Une manifestation de masse, comme vous le dira quiconque a jamais organisé une campagne réussie, est la dernière étape de votre lutte, et

sûrement pas la première. Vous invitez les masses à défiler dans les rues quand vous savez qu'une partie au moins vous est acquise, et uniquement après avoir effectué toutes les préparations nécessaires pour amener votre campagne à une fin concluante. Un grand rassemblement n'est pas l'étincelle qui lance un mouvement : c'est en réalité sa dernière ligne droite. Les Égyptiens ont très bien compris cela : ils s'étaient organisés depuis près de deux ans, avaient distribué des milliers de tracts, fait beaucoup de théâtre de rue et remporté toute une série de petites victoires ; alors seulement, quand ils furent certains que le moment était propice, ils rallièrent leurs troupes sur la place Tahrir pour y réclamer la démission de Moubarak. Le succès spectaculaire, mais bref, de ce que mon collègue Slobo a appelé le « Blitzkrieg non violent » de l'occupation de la place Tahrir, a laissé croire à certains que la victoire tenait, non pas au travail accompli pendant deux ans pour mettre au point une vision et une stratégie, mais à la simple occupation apparemment spontanée d'un lieu bien en vue, face au musée national et au siège du gouvernement.

Aux yeux de beaucoup d'outsiders, la tactique magique d'occupation des Égyptiens était suffisante en soi, et les activistes partout dans le monde s'efforcèrent de rassembler autant de gens que possible pour marcher dans leurs propres villes au son de leurs propres slogans. Du Caire à Madrid et de Francfort à Damas, l'histoire avait été déformée par une couverture médiatique incessante, et il semble que les habitants de tous les pays eurent une image totalement fausse de ce qui s'était réellement passé. Tout ce que vous avez à faire, s'entendaient-ils dire, c'est occuper assez longtemps un endroit stratégique, et le Père Noël descendra du pôle Nord pour exaucer tous vos vœux, que vous souhaitiez renverser Assad ou obtenir plus de régulations dans la finance.

C'est pourquoi je m'inquiétais pour Occupy Wall Street. Le mouvement semblait avoir tiré les mauvaises leçons des divers printemps arabes. Non seulement il avait commencé par un rassemblement de masse, mais il avait rapidement dilapidé son capital d'unité dans toutes sortes de discussions internes, sans compter les crises inévitables liées aux querelles entre fortes personnalités. Tous les principes du mouvement s'en trouvèrent brouillés, et celui-ci ne pouvait que décliner.

« Qu'est-ce que nous aurions pu faire différemment ? » est la question au cœur de chaque campagne non violente après un échec. J'aimerais y répondre par une anecdote personnelle avant de passer à une discussion sur

le Colonel, un homme dont les capacités d'organisation ont remarquablement servi son pays et lui-même en temps de guerre comme en temps de paix.

Le premier principe de la planification est le timing. Comme la comédie, le sport et le sexe, le timing est tout dans l'activisme, et pour des raisons identiques. Les gens sont inconstants, aisément distraits, et largement irrationnels. Allez les solliciter quand ils ont l'esprit ailleurs, et la meilleure planification restera lettre morte ; mais sachez frapper au bon moment, et vous êtes certain de gagner.

Les dictateurs, bien sûr, font tout ce qu'ils peuvent pour s'assurer qu'il n'y aura jamais de bon moment pour la résistance. Ils bloquent l'opposition à chaque tournant. Mais même eux ne sont pas au-dessus du rythme naturel de la vie humaine. Souvent, ce rythme est le meilleur ami de l'activiste. Nous avons appris cette leçon en Serbie lors du jour de l'an orthodoxe, le 13 janvier 2000.

Ce soir-là, le chaos était à son comble. Souvenez-vous, c'était l'année où tout le monde parlait du millénaire et du bug annoncé, et les gens achetaient de l'alcool en quantités suffisantes pour assurer l'approvisionnement d'une petite nation pour les quinze années à venir. Notre jour de l'an allait être la *fiesta* du siècle quoi qu'il advienne, même dans un pays comme la Serbie, écrasé par Milosevic, engagé dans plusieurs guerres et ébranlé par des manifestations et une agitation civique croissantes. Les membres d'Otpor! étant à l'époque les types les plus cools de la ville, tout le monde s'attendait à ce que nous laissions tomber l'activisme au moins pour une nuit et venions faire la fête avec les autres. Et c'est là que les Red Hot Chili Peppers entrent en scène.

Cela trahit sans doute mon âge, mais les Red Hot sont l'un de mes groupes favoris. Je les ai adorés dès le début, quand ils jouaient du punk en se baladant tout nus avec une simple chaussette en guise de feuille de vigne, et je les aime encore aujourd'hui, alors qu'ils sont passés à un rock plus mélodique et sentimental. Mais au début de l'année 2000, ils étaient en plein boom, juste après la sortie de l'album *Californication*. Et dans les semaines précédant le jour de l'an, nous avons répandu le bruit que les Peppers allaient se joindre à Otpor! sur la place de la République pour une fête surprise à minuit.

Tout au long du mois de décembre, la rumeur de ce concert de minuit donné par les gens les plus cools de la ville, où allaient jouer des groupes de

renommée internationale, monopolisa toutes les conversations des jeunes de Belgrade. Des amis se disputèrent pour savoir quelles chansons les Red Hot allaient chanter, combien de temps ils pourraient jouer, s'ils allaient venir avec d'autres stars du rock, et quels groupes locaux auraient la chance de partager la scène avec eux. Si cela vous paraît suprêmement candide, souvenez-vous que, début 2000, Otpor! était perçu comme un mouvement sur le point de renverser Milosevic, soit une tâche infiniment plus compliquée que de faire venir quelques musiciens à un concert.

Quand enfin le 31 décembre arriva, des dizaines de milliers de gens envahirent la place de la République. Beaucoup arboraient des tee-shirts à l'effigie des Red Hot Chili Peppers. Plusieurs groupes de rock locaux montèrent sur scène, tous plus populaires les uns que les autres. Tout le monde dansait, s'embrassait, s'étreignait. À minuit moins le quart, on sentit la tension monter. La foule commençait à s'énerver : elle voulait voir les stars.

À minuit moins une, les lumières s'éteignirent. Un grand écran fut déroulé, les gens murmurèrent avec enthousiasme que les Chili Peppers allaient sans doute débouler sur scène en crevant l'écran en question, à la façon des stars. Le compte à rebours commença : cinq, quatre, trois, deux, un…

Et puis jaillit une musique triste, accompagnant la projection sur l'écran géant d'images de soldats et de policiers serbes morts, assassinés durant une décennie de guerres. Anthony Kiedis, Flea et leurs amis n'étaient pas sur scène, mais un ami à moi, Boris Tadic, y était. Moins de cinq ans plus tard, Boris allait devenir président de la République serbe, mais cette nuit-là, il se tenait sur le côté, dissimulé par l'écran géant, un micro à la main.

« Nous n'avons rien à célébrer, déclara-t-il au public stupéfait. Je vous invite donc à quitter la place pour montrer à tout le monde que cette année a été marquée par la guerre et l'oppression. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Faisons de l'année qui vient une année décisive. Parce que l'année 2000 est *notre* année. L'année où la vie doit enfin l'emporter en Serbie. »



Le message fut parfaitement compris : l'année 2000 était une année électorale. Pendant deux ou trois minutes, les gens restèrent plantés là, silencieux, stupéfaits, frustrés, désorientés. Enfin, quelques-uns se mirent à sourire, puis d'autres, et cinq minutes plus tard une partie du public avait commencé à scander : « Faisons de l'année qui vient une année décisive ! » Les slogans devinrent un chœur. Dans cette foule debout face à cette scène vide place de la République, il y avait une énergie qu'aucun groupe de rock n'aurait jamais pu susciter. Chacun avait conscience d'avoir devant lui une tâche importante. Le message était passé, et la scène posée pour la confrontation finale avec Milosevic. « Cette année est la nôtre » devint le nouveau slogan du mouvement. Toutes les personnes présentes savaient que cette expression avait un sens bien réel et qu'il y avait de bonnes chances qu'au mois d'octobre nous soyons enfin débarrassés de Milosevic et de ses horreurs. Les Red Hot Chili Peppers n'étaient pas venus, mais cela restait le meilleur concert auquel ait jamais assisté ce public, parce que si vous étiez présent cette nuit-là, vous compreniez que la vraie star, c'était vous.

Ainsi fonctionne une bonne planification. Elle prend un événement ordinaire et inévitable, trouve une tactique et l'exécute à la perfection. Mais ne croyez pas que j'aie découvert tout seul ces lois de la tactique militaire.

À part maudire les avions invisibles de l'OTAN depuis le toit de mon immeuble en 1999, les seuls combats auxquels j'aie jamais assisté étaient les duels à l'épée du *Seigneur des anneaux*. C'est pourquoi, quand il s'agit de planification, je laisse la parole à mon ami et mentor Bob Helvey. Ce colonel retraité de l'armée américaine est mon Yoda à moi.

Officier de carrière, Bob a combattu au Vietnam avant d'occuper des fonctions diverses et variées dans la région, y compris celle d'attaché militaire à Rangoon. Quand il eut sa dose de combats et la poitrine couverte de médailles et de crachats, il demanda et obtint une bourse d'études au Center for International Affairs de Harvard.

Imaginez le colonel arrivant sur le campus de Harvard : un type dans la trentaine, avec la coupe en brosse et l'aspect du militaire de carrière, aux antipodes des jeunes étudiants aux cheveux longs qui l'entouraient. Pour eux, une nuit difficile signifiait écluser des verres au bar du coin. Pour lui, c'était une nuit passée tapi au fond d'une jungle boueuse sous le feu d'une embuscade vietcong.

Quand Bob avisa une affiche annonçant un programme de « sanctions non violentes », il fut incapable de résister. Rien, pensait-il, ne serait plus drôle que de s'asseoir parmi ces pacifistes chevelus empestant le patchouli et de les terroriser avec des histoires de guerre bien choisies. Le premier jour du semestre, il pénétra dans la classe d'un pas conquérant, comme s'il entrait dans une salle de *briefing* du Pentagone, prêt à choquer et à soumettre les hippies à ses vues. Mais en réalité, le choc fut pour lui : les étudiants avaient tous l'air parfaitement normal. Pas de patchouli, pas de cheveux longs, juste une poignée de jeunes gens curieux et un professeur à l'air austère, avec un grand front et des yeux perçants : Gene Sharp.

J'ai déjà mentionné Gene Sharp. Il a été nommé trois fois pour le prix Nobel de la paix, il a reçu l'accolade de tous les grands de ce monde, et on le considère comme le père des luttes non violentes actuelles. Sharp était très loin du crétin marmonnant que Bob s'attendait à trouver. En revanche, il ne mâchait pas ses mots, justifiant sa réputation d'être le « Machiavel de la non-violence ».

« Le combat stratégique non violent, commença-t-il, est une pure question de pouvoir politique : comment s'emparer du pouvoir et comment en priver les autres. » S'emparer du pouvoir et en priver les autres, c'était là un langage que le colonel Bob Helvey comprenait à merveille. Il écouta avec attention et se sentit pleinement concerné par tout ce qu'il entendit. Il

se rappela les longues années de guerre au Vietnam, où il avait dû employer sans cesse les mêmes stratégies militaires alors qu'à l'évidence aucune ne marchait, en souhaitant qu'il existe un autre moyen de venir à bout de ses ennemis. Il semblait que ce fût précisément ce dont parlait Sharp : une guerre sans armes.

Bob Helvey devint pour la vie le disciple de Gene Sharp. De la Birmanie à la Serbie, le Colonel continua dès lors à travailler dans le domaine où il excellait depuis toujours, les marches et les tracts remplaçant cette fois les bombardiers et les tanks. Depuis que je l'ai rencontré en 2000, il m'a appris beaucoup de choses, mais rien de plus précieux, peut-être, que la théorie de l'œuf d'oie.

L'œuf d'oie, selon Bob, est la cible que vous visez. L'expression vient de l'armée. Les officiers qui se penchent sur des cartes militaires n'entourent jamais leur cible d'un cercle bien net. À la place, ils tracent vite fait une forme approximative qui ressemble à un œuf. L'œuf, c'est la cible ultime. Avant de commencer à planifier quoi que ce soit, vous devez savoir exactement quelle est sa nature.

Et c'est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît.

Les Égyptiens, par exemple, ont complètement loupé leur œuf. Pour eux comme pour leurs collègues en Tunisie, au Yémen et partout ailleurs dans le monde arabe, l'œuf d'oie qu'ils avaient en tête était de renverser le dictateur. Quand cette cible fut atteinte, ces courageux activistes pensèrent avoir accompli leur tâche. Mais ils avaient choisi le mauvais objectif : Moubarak était tombé, Ben Ali était tombé, Saleh était tombé, mais l'islam radical ne cessait de monter, l'armée s'agitait, l'économie était au bord du gouffre, le soutien de la communauté internationale s'affaiblissait, le chaos régnait dans les rues. Nul ne savait exactement que faire ni comment le faire. L'œuf d'oie, m'a dit Bob quand nous avons discuté de cette situation après que le printemps arabe eut montré des signes de faiblesse, n'est jamais la chute du dictateur. L'œuf d'oie est la démocratie. Et ils l'avaient manquée.

C'est le moment de faire une pause et de se laisser aller à un peu de développement personnel à la sauce serbe. Quand Slobo donne un cours, certains étudiants viennent le trouver à la fin du semestre pour lui demander des conseils sur la façon d'atteindre tel ou tel objectif. En général, il les interrompt et leur pose une simple question : « Que voulez-vous réellement ? Si vous pouviez d'un coup de baguette magique vous

transporter exactement là où vous voudriez être dans cinq ans, où iriez-vous ? » Eh bien, la majorité n'en a aucune idée. Pour être juste, ce n'est pas vraiment leur faute : ils ont été formés à ne pas voir plus loin que l'étape suivante. Au lycée, on leur a dit de penser à l'université. À l'université, on leur a dit de penser à une formation. Une fois qu'ils ont obtenu leur stage, ils ne pensent qu'au moyen d'être embauchés. Et quand enfin ils ont un boulot, ils s'inquiètent de leur promotion. C'est un cercle vicieux, mais pas parce que c'est une course du rat. Je suis persuadé que certains rats aiment faire la course. Ce qui fait la vraie brutalité de ce genre de vie, ce n'est pas tant son rythme soutenu et exigeant que le fait qu'elle nous laisse si peu de temps et d'espace pour réfléchir à ce que nous souhaitons vraiment. Et comme me l'a dit un jour un ami amateur de voile, un capitaine qui ne sait pas où il veut aller ne trouvera jamais de bateau pour l'y emmener.

Mais une fois que vous savez où vous voulez aller, il n'y a en réalité qu'une seule façon d'entreprendre votre périple, et c'est la méthode par laquelle jure Bob. On l'appelle la planification à séquence inversée.

Pour vous aider à saisir le génie de cet outil de planification, je me prendrai moi-même pour exemple. Supposons que je joue plutôt bien de la guitare et imaginons que je sois capable de chanter une chanson ou deux. Supposons enfin que j'en aie terminé avec toutes ces histoires d'activisme non violent et que je sois en quête de reconversion. Je voudrais devenir une star de rock. Dans ce cas, quel sera mon plan pour y parvenir ?

La plupart des aspirants stars de rock – et dans une autre vie j'ai traîné avec beaucoup, beaucoup de gens qui correspondaient à cette description – commenceront par filer en direction d'une grande ville, où ils donneront au début de petits concerts, monteront un groupe, feront un peu de promo, et attendront que la chance fasse le reste. Quelques esprits particulièrement disciplinés pourront travailler dur, économiser un peu et enregistrer une démo, ou, s'ils ont vraiment une idée du fonctionnement du système, embaucher un publicitaire. Mais, comme le sait tout Beatles-en-devenir qui a jamais passé une heure avec le colonel Bob Helvey, ce n'est pas suffisant. Il y a une bonne raison pour laquelle ceux qui veulent devenir des stars de rock n'y arrivent jamais, et cela n'a rien à voir avec le fait que le marché est largement saturé.

Donc, je commence non seulement par m'imaginer en star de rock, mais aussi par me montrer nettement plus précis. Telle est la séquence de

planification inversée : je dois partir de mon objectif et revenir pas à pas en arrière. Par exemple, Bob m'a raconté qu'en Birmanie, dans les années 1990, aux jours les plus sombres de leur combat, les partisans d'Aung San Suu Kyi, qui était assignée à résidence, ne cessaient d'imaginer sa libération triomphale quinze ans plus tard. Mais ils ne se contentaient pas de l'imaginer en train d'ouvrir la porte et de sortir enfin libre. Ils réfléchissaient aussi à l'endroit où se déroulerait la fête de bienvenue, aux dignitaires qui y seraient invités, et même à la place qui leur serait assignée. Une planification aussi précise ne vous fait pas mettre la charrue avant les bœufs, mais elle vous offre une bien meilleure compréhension de ce que vous voulez réellement. En réfléchissant à la disposition des invités à la fête de libération de Suu Kyi, par exemple, ses partisans ont assez vite compris qu'ils voulaient la presse et une poignée de politiciens d'opposition au premier rang. Cela leur a permis de saisir quelque chose d'autrement plus important : ce qu'ils voulaient réellement, ce n'était pas simplement célébrer la libération de leur leader, mais annoncer qu'elle allait bientôt défier ses geôliers en se présentant à la présidence.

De même, quand j'imagine ma future carrière, je ne vois pas seulement le nom de Popovic sous les projecteurs. Je vois la scène où je joue, je vois les membres de mon groupe et le genre de public que j'aimerais entendre crier nos noms. Il ne me faut pas plus de deux minutes à ce jeu d'imagination pour comprendre que j'essaie d'être, non pas une simple star de rock, mais une star d'un style très particulier. Je ne vois pas des meutes de gamins hurlants dans un stade bondé. J'imagine plutôt quelques centaines de personnes d'aspect normal, des adultes, qui se rendent dans un club par un mardi soir pluvieux pour entendre de la bonne musique. Je sais donc que je n'essaie pas de devenir un des Justin – ni Beiber, ni Timberlake. Non, je voudrais plutôt être comme les Pixies, ou The Fall. Une fois que j'ai compris cela, le chemin est en partie aplani, parce que je sais désormais qu'il y a des publics entiers que je peux carrément ignorer. Je sais par exemple que je ne vais sans doute pas perdre mon temps à mettre de jolies petites vidéos sur YouTube, parce que mon public n'a pas de goût pour ce genre de choses. Je sais aussi qu'il est de première importance pour moi de m'introduire dans le circuit des clubs locaux : après tout, c'est précisément là que je m'imagine en train de jouer.

Donc, après avoir persuadé mes amis musiciens de se joindre à moi et supplié ma femme d'être la soliste, j'établis une liste de tous les clubs qui

me conviennent, du plus grand au plus petit, et j'étudie ce qu'il faut faire pour être tête d'affiche dans chacun d'eux. Certains clubs ne vous laisseront peut-être passer pour la première fois qu'un soir de scène ouverte. D'autres ne vous prennent peut-être que si vous garantissez d'amener avec vous un certain nombre de spectateurs payants. Dans ce cas, la prochaine étape sera sans doute de rassembler plusieurs autres aspirants musiciens et d'établir avec eux une sorte de pacte, promettant que nous viendrons systématiquement à nos spectacles respectifs. Me voici à présent avec un public et un concert. Je ne suis pas encore entré dans le territoire des stars de rock, mais je m'en rapproche sérieusement. Une fois votre rêve stratégiquement divisé en étapes distinctes, et une fois chaque étape considérée en termes d'exigences logistiques, vos chances de l'atteindre se trouvent considérablement augmentées. Mais vous devez commencer par imaginer le produit fini, sans jamais oublier ces mots de Churchill : « Si parfaite que soit la stratégie, il est bon d'aller vérifier de temps en temps ses résultats[1]. »

Dans les années 1990 et 2000, Bob Helvey passa beaucoup de temps à aider les jeunes Birmans à atteindre leur propre objectif, qui n'était pas de devenir des stars de rock, mais de se débarrasser de la junte militaire qui écrasait leur nation et réprimait toutes les tentatives d'opposition. Quand le Colonel fit la connaissance de ses nouveaux étudiants, ils menaient la guérilla dans la jungle. À l'époque, leur idée de la victoire était de faire tomber un petit poste gouvernemental ici, ou de faire exploser une tour de radio là. C'était du petit, sans grande réflexion sur les processus, les séquences ou la progression par étapes. Le fait d'avoir une arme et des explosifs donnait simplement à ces jeunes et courageux Birmans la sensation de jouer leur rôle dans la résistance. En bon militaire pratique, Bob fit aussitôt asseoir ses guerriers pour les soumettre à un test de mathématiques élémentaires.

Combien de troupes avait leur armée ? Ils avancèrent un nombre légèrement inférieur à deux cent mille. Et combien d'hommes en armes avait la résistance ? Exactement un dixième de ce nombre. Puis, il posa une dernière question, décisive : combien d'habitants comptait la Birmanie ? Plus de quarante-huit millions, répondirent-ils. Il ne s'agissait pas d'un simple exercice de comptabilité. Ils venaient de recevoir la première leçon que doivent apprendre toutes les forces combattantes : sachez compter vos forces. Il y avait quarante-huit millions d'hommes et de femmes, tonna le

Colonel, en attente d'être mobilisés. On pouvait tous les former pour qu'ils affrontent la junte depuis leurs potagers, leurs étals de marché, ou leurs sièges de conducteurs d'autobus. Si l'opposition se montrait incapable d'utiliser cette remarquable ressource, si elle restait confinée à vingt mille pauvres types en train de suer et de souffler dans la jungle avec leurs AK-47, elle ne pouvait que perdre.

Ses étudiants reconnurent aussitôt qu'il avait marqué un point. Mais ils restaient perplexes sur la façon de procéder au recrutement. Bob évoqua alors en quelques mots la séquence de la planification inversée. Si la population s'engageait un tant soit peu, dit-il, comment imaginaient-ils cet engagement ? Les guérilleros évoquèrent aussitôt avec enthousiasme des manifestations de masse, mais reconnurent assez vite que l'armée risquait d'écrabouiller en un temps record ce genre d'expressions de liberté. Ils prirent l'air déconfit et découragé pendant un moment. Et puis un visage s'éclaira : si les moines ouvraient la marche, dit-il, l'armée n'oserait pas tirer, et si elle le faisait, les conséquences en seraient terribles, même pour leur redoutable dictateur. La première étape, semblait-il, était de recruter les moines. À partir de là, les grands-mères et les grands-pères pouvaient organiser de petites et inoffensives manifestations devant leurs maisons, et les enfants à l'école pouvaient commencer à s'organiser contre le régime. Ce qui rend la non-violence tellement plus efficace que la violence, rappela Bob à ses étudiants, c'est qu'elle permet à tous, où qu'ils se trouvent et si frêles soient-ils, de se confronter à l'ennemi. Les guérilleros s'étaient appuyés sur vingt mille jeunes hommes dans la jungle pour combattre l'armée du régime, mais ils ignoraient les quarante-huit millions de Birmans qui pouvaient être encouragés à lutter contre la dictature partout dans le pays. Changer de stratégie au profit d'une campagne non violente s'imposait comme une évidence.

J'ai beaucoup appris de Bob Helvey et de Gene Sharp, mais je comprends qu'ils pourraient n'apprécier que modérément ce chapitre tel qu'il est à présent. Comme je l'ai dit, ce sont des combattants, et ils n'aiment rien tant qu'une page d'instructions bien structurée en catégories, avec des puces à chaque ligne et des trucs en gras soulignant avec force et clarté le déroulement de l'action. En leur honneur, j'aimerais conclure sur quelques conseils pratiques clairs. Et comme je me suis admirablement comporté jusqu'ici, m'interdisant de vous infliger mon amour fanatique de tout ce qui concerne le *Seigneur des anneaux*, je vais prendre des exemples

du plus grand combat non violent de l'histoire : la noble quête de hobbits désarmés pour détruire un dictateur fou et restaurer la paix.

Mais avant de passer aux grandes manœuvres, avant de vous soucier des séquences de planification inversée, du timing et du reste, prenez une feuille de papier et identifiez les trois grandes catégories suivantes.

Stratégie globale. Gene Sharp définit ce principe fondamental comme « les idées générales qui permettent de coordonner et diriger toutes les ressources disponibles et nécessaires (économiques, humaines, morales, politiques, organisationnelles, etc.) d'une nation ou d'un autre groupe en vue d'atteindre les objectifs[2] » dans un conflit. Cela paraît assez coton à première vue, mais Sharp l'amène à un niveau plus humain en le décomposant : il nous dit que la stratégie globale « s'appuie sur des considérations concernant la justesse de la cause défendue, les influences susceptibles de s'exercer sur la situation, et le choix de la technique d'action qui devra être employée », ainsi qu'une évaluation de « la manière d'atteindre les objectifs recherchés et les conséquences à long terme de la lutte menée[3] ».

Donc, disons que vous êtes un hobbit aimant la paix, vivant paisiblement dans la Comté, et qu'un jour un sorcier débarque chez vous pour vous parler d'un anneau bizarre que vous avez apparemment en votre possession, un anneau qui fait du pays tout entier un endroit dangereux pour vous et pour tous ceux que vous aimez. Il est clair que cet anneau doit être détruit – le lecteur voudra bien pardonner ce raccourci saisissant – et il ne vous reste plus qu'à attaquer l'étude de votre stratégie d'ensemble. Votre cause est-elle juste ? C'est sûr : si l'Anneau n'est pas détruit, Sauron, le Seigneur Ténébreux, va le trouver et s'en servir pour détruire le monde. Quels autres éléments influencent la situation ? Le Seigneur Ténébreux et ses innombrables sbires. Quelle technique utiliser ? Comme vous êtes un hobbit, vous mesurez entre 60 centimètres et 1,20 mètre de haut : vous allez donc choisir de préférence une méthode qui ne réclame pas trop d'épées à agiter dans tous les sens. Comment atteindre votre objectif ? En trouvant le chemin du territoire de Mordor, le pays de Sauron, et en jetant le fichu machin dans la Crevasse du Destin. Cette série de décisions a pour conséquences la paix dans le monde et la prospérité pour vous et vos amis. Une fois ces objectifs en place, passez à l'étape suivante.

Stratégie. Il s'agit, nous dit Sharp, de « déterminer la meilleure manière d'atteindre les objectifs visés lors d'un conflit. […] La stratégie consiste à

se demander s'il faut combattre, quand, et de quelle manière le faire avec le maximum d'efficacité pour atteindre certains buts. La stratégie permet de déterminer la distribution, l'adaptation et l'utilisation des moyens dont on dispose en vue d'atteindre les objectifs poursuivis[4]. »

Là encore, notre héroïque hobbit Frodon Sacquet montre qu'il n'a pas les deux pieds dans le même sabot. Une fois sa stratégie générale mise en place, il comprend que sa meilleure chance d'être efficace consiste à faire équipe avec des gens particulièrement doués dans l'art de mettre des coups de pied aux fesses : les elfes. Et quand il arrive enfin au royaume des elfes, il évalue à nouveau la situation à l'aide d'une session de distribution des moyens, en choisissant les meilleurs alliés qu'il peut rassembler dans ces circonstances, chaque participant ayant son rôle à jouer dans le combat à venir. Ce qui se révèle très pratique quand le temps est venu de choisir sa…

Tactique. Pas besoin d'aller chercher Gene Sharp pour une définition ici, puisque la tactique recouvre tout simplement les plans d'action très limités que vous mettez au point à un moment précis. Le col du Caradhras est-il sous l'œil vigilant du maléfique sorcier Saroumane ? Essayez les mines de la Moria. Boromir est-il massacré par les orques ? Faites équipe avec son frère cadet Faramir. La Porte Noire est-elle fermée ? Essayez d'atteindre le Mordor par le chemin secret de Minas Morgul. Contrairement aux stratégies, la planification tactique est souvent immédiate et peut être modifiée constamment. Elle exige une compréhension aiguë des réalités du terrain et une approche imaginative pour utiliser de façon optimale toutes les ressources disponibles.

Il ressort clairement de ce qui précède que les stratégies et les tactiques exigent deux attitudes très différentes. Les penseurs stratégiques sont des gens sages et patients qui vivent pour le jeu à long terme. Ils calculent de nombreux coups à l'avance. À l'instar des artistes, ils assemblent leurs plans comme des mosaïques, chaque petit fragment s'insérant exactement à sa place, et comme les artistes ils sont les seuls à avoir une vision claire du résultat final. Les tacticiens, en revanche, ont l'humeur changeante. Maîtres de l'ici-et-maintenant, ils ont souvent les qualités de leurs instincts et possèdent l'étrange capacité d'abandonner leur plan au beau milieu de l'action au profit d'une meilleure option si la situation sur le terrain l'exige. Parfois, les mouvements ont la chance d'avoir à bord ces deux types d'individus, ceux qui sont doués pour mettre au point des stratégies et ceux qui excellent dans la tactique. Plus rarement encore, ces deux compétences

apparaissent chez la même personne : c'est ainsi qu'on obtient des Napoléon ou des Alexandre le Grand. Mais le plus souvent, nous tendons à confondre les deux, et, comme Occupy Wall Street, à déclarer que notre tactique est notre stratégie ou *vice versa*. Une bonne planification et l'application du principe fondamental de la séquence de planification inversée peuvent résoudre certains de ces problèmes. Mais si cela ne marche pas, il reste une chose que vous devez garder à l'esprit : la dynamique du mouvement.

Si vous interrogez le colonel Helvey, Frodon Sacquet ou quiconque a jamais mené une guerre, ils vous diront que la dynamique est tout. Vous passez la première moitié de votre combat à la construire, et la seconde moitié à la maintenir. Même si vous n'avez absolument aucun plan, même si vous êtes allergique aux puces, aux graphiques et à toutes les méthodes imaginables de pensée systématique, et si vous êtes parfaitement heureux d'y aller simplement à l'instinct, vous devez quand même vous assurer que toutes vos actions visent à préserver la dynamique de votre mouvement, à garder celui-ci sur sa lancée.

Telle a été, je pense, la véritable raison du succès d'Otpor!. Il nous est arrivé d'être un peu plus désorganisés que je ne veux bien l'admettre. Mais nous avons toujours su comment poursuivre le jeu, en comprenant que dès l'instant où nous commencerions à jouer en défense, notre défaite ne serait plus qu'une question de temps. Nous avons donc fait suivre un canular par un concert, un concert par une marche, une marche par une élection, et une fraude électorale par la désobéissance civile et des grèves. Nous avons traité l'activisme comme un film d'action : il doit continuer d'avancer vers quelque chose de plus grand, de plus spectaculaire et de plus cool, sous peine de lasser le public. Pensez sur ce mode, et la planification s'effectue quasiment d'elle-même, tout en se mettant bien en place.

Mais la dynamique est une chose vivante, et si un événement peut lancer votre mouvement dans la stratosphère, il peut aussi le faire s'écraser comme une pierre. Vous pouvez intégrer certaines données à vos plans, comme la probabilité qu'il y ait de la fraude électorale en Serbie, en Géorgie ou en Ukraine, mais d'autres événements, comme l'assassinat des leaders d'opposition aux Philippines ou au Liban, sont moins faciles à prévoir. Et pour les gens engagés comme nous dans le délicat et dangereux travail de gagner la liberté et de donner le pouvoir au peuple par des moyens pacifiques, la plus grande menace est la décision que peuvent

prendre des gens de votre bord – et ce n'est pas si rare, hélas – qu'il y a plus à gagner à agiter un pistolet chargé qu'à organiser un nouveau canular. La violence est une menace directe, non seulement parce qu'elle coûte très souvent la vie à des innocents, mais aussi parce qu'elle signifie en général la mort de votre mouvement et l'échec des causes qu'il soutient. Parlons donc à présent des démons de la violence.



1. Richard Aldous, *Reagan and Thatcher : The Difficult Relationship*, New York, W.W. Norton, 2012, p. 53.

2. Gene Sharp, *There Are Realistic Alternatives*, Boston, Albert Einstein Institution, 2003 ; trad. fr. *La Force sans la violence*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 57 (consultable sur Internet).

3. *Ibid.*, p. 58.

4. *Ibid.*



9
Les démons de la violence

En 1961, un jeune Noir d'Afrique du Sud se sentait désespéré. Grand admirateur de Gandhi, il avait passé des années à tenter d'appliquer toutes sortes de méthodes non violentes contre le régime d'apartheid. Avec un ami, il créa un florissant cabinet d'avocats spécialisé dans la recherche de preuves des brutalités policières. Le gouvernement, menacé par le succès de ce cabinet, le contraignit à déménager dans un faubourg éloigné de la ville,

ce qui tua dans les faits sa pratique. Le parti dont il était l'un des fondateurs, l'ANC, connut une trajectoire similaire : il se développa très rapidement, mais au moment où il attirait des dizaines de milliers de participants à chacune de ses manifestations, le gouvernement déclara la loi martiale et tous les rassemblements publics devinrent illégaux du jour au lendemain. Bientôt, le jeune homme fut arrêté à son tour et expédié en prison.

Quand il en sortit, c'était un autre homme. Adieu les ouvrages de Gandhi, remplacés par les textes de Mao et de Che Guevara. Il ne parlait plus de non-violence, mais portait aux nues Fidel Castro et la réussite de son soulèvement. Le temps des armes était venu, disait-il. Il fallait se battre. Avec des amis, il fonda une nouvelle organisation, Umkhonto we Sizwe, Spear of the Nation (le Fer de lance de la Nation), dont il devint le leader. Ce serait une armée, et elle allait combattre l'apartheid.

Toujours aussi charismatique, le jeune homme lança son nouveau groupe avec un discours passionné : « Au début du mois de juin 1961, tonna-t-il, après une longue et attentive évaluation de la situation en Afrique du Sud, certains collègues et moi-même sommes parvenus à la conclusion que puisque la violence dans ce pays était inévitable, il serait irréaliste pour les leaders africains de continuer à prêcher la paix et la non-violence à une époque où le gouvernement a accueilli nos demandes de paix par la force. […] L'heure arrive dans la vie de toute nation où il ne reste plus que deux choix – se soumettre ou se battre. Ce moment est venu à présent pour l'Afrique du Sud. Nous ne nous soumettrons pas et nous n'avons pas d'autre choix que de rendre les coups par tous les moyens en notre pouvoir pour défendre notre peuple, notre avenir et notre liberté[1]. » Tous les moyens légaux de résistance ayant été supprimés par le régime, le jeune homme déclara la guerre à son pays, affirmant haut et clair qu'il n'avait pas peur de mourir.

La première cible fut une centrale électrique. Quand la charge explosive éclata en décembre 1961, les énormes structures tubulaires qui soutenaient les câbles électriques s'effondrèrent comme des éléphants abattus, plongeant dans le noir des villes entières. Ce fut la salve d'ouverture de la guerre ; bientôt, des postes gouvernementaux sautèrent, des infrastructures furent sabotées, des récoltes délibérément incendiées. Le jeune homme, qui arborait désormais une barbe de révolutionnaire, se cachait dans le grenier d'une ferme de Rivonia, un faubourg de Johannesburg. Sous sa direction,

Spear of the Nation lança presque deux cents attaques, devenant l'ennemi le plus redouté du gouvernement[2].

Le 5 août 1962, le jeune guérillero fut capturé par la police. Lors du procès qui s'ensuivit, il s'attribua la responsabilité des actes de sabotage et fut condamné à la prison au célèbre pénitencier de Robben Island. Sa cellule mesurait deux mètres cinquante sur deux, avec un matelas de paille pour seul ameublement. Il passait ses journées à casser des cailloux, endurant les maltraitances physiques et verbales de ses gardiens blancs avec un calme stoïque. Les contacts avec le monde extérieur lui étaient strictement comptés : on ne lui autorisait qu'une lettre et une visite tous les six mois.

Pour ceux qui étaient restés en liberté, le révolutionnaire emprisonné devint un symbole de résistance et ses admirateurs organisèrent des veillées partout dans le monde appelant à sa libération. À un moment, le président de l'Afrique du Sud, Pieter Willem Botha, offrit à l'homme sa liberté s'il acceptait sans conditions d'abandonner la violence comme arme politique. L'homme refusa. Mais après un long temps de réflexion, le guérillero adoucit sa position. Il finit par comprendre que ce dont l'Afrique du Sud avait besoin pour avancer n'était pas l'effusion de sang, mais plutôt le pardon et la réconciliation. Et donc, quand Nelson Mandela fut enfin libéré, vingt-sept ans après son arrestation, il fut célébré comme un champion de la non-violence, et à juste titre : s'étant essayé à la lutte armée, il savait mieux que quiconque que la violence ne le mènerait tout simplement pas à l'avenir que ses amis et lui espéraient. Je raconte cette histoire non pas pour ternir la réputation d'un homme que j'admire profondément, mais pour montrer que, confronté à une horrible oppression, même un homme juste comme Mandela peut être poussé au désespoir et convaincu de prendre la voie des armes.

Parce que les armes – et il est très difficile pour un non-violent comme moi de l'admettre – c'est cool. Vous pouvez être le pacifiste le plus convaincu ; vous pouvez être un végétarien qui médite huit fois par jour et ne porte que des vêtements en chanvre recyclé ; vous pouvez être opposé à la violence sous toutes ses formes. Et pourtant, dès que vous avez une arme entre les mains, il est impossible de ne pas ressentir, dans un recoin sombre de votre âme, qu'il n'y a pas de défi que vous ne puissiez affronter et pas de problème que vous ne puissiez résoudre. Il y a dans le fait d'être armé quelque chose qui change les gens. Ils se sentent tout-puissants. Je me souviens de ce jour où un flic m'a fourré son arme dans la bouche, en

décembre 1998, après mon arrestation alors que je me rendais à un meeting d'Otpor!. Au commissariat, lui et ses potes venaient de passer une heure à me tabasser alors que j'étais assis menottes aux poignets, mais ce n'est que lorsqu'il a sorti son arme que ses yeux se sont rétrécis et que son ton s'est vraiment durci, comme s'il était Dirty Harry en personne. Ce type semblait en plein rêve tandis que je me recroquevillais devant lui – tout cela parce qu'il avait une arme. Comme les motos et l'alcool, les armes semblent être des agents instantanés de puissance, ce qui explique que tant de films hollywoodiens, de jeux vidéo et d'autres formes de distractions populaires en soient remplis. Si les statues des grands hommes les montrent l'arme à la main ou à la ceinture, c'est pour une bonne raison : la plupart des gens pensent qu'un type armé est capable de faire le boulot.

Et pourtant, quand il s'agit d'instaurer un changement social, c'est souvent le porteur d'une arme qui échoue le plus misérablement.

Avant de vous confier dans un instant les résultats d'une recherche empirique de la plus haute importance, je voudrais que les choses soient claires : je n'ai pas choisi de consacrer ma vie à l'action non violente par conviction que la violence n'est jamais acceptable. Si vous vivez dans le monde réel, vous apprenez tôt ou tard (et même assez vite) qu'il existe des situations où la violence est inévitable. Les hordes nazies, pour ne prendre qu'un exemple évident, ne pouvaient être stoppées que par l'action des armées américaines, britanniques et russes, et je suis réellement reconnaissant des efforts des courageux partisans yougoslaves qui ont combattu les Allemands sur notre sol natal. Pour tout dire, c'est le poing fermé de ces partisans qui a inspiré le logo d'Otpor!.

Et bien que certains pacifistes engagés aient été objecteurs durant la Seconde Guerre mondiale, l'essentiel de l'humanité a compris que la lutte contre le fascisme était un mal nécessaire. Même Gandhi, que nous révérons comme l'incarnation même de la résistance non violente, a entamé sa carrière politique en appelant les jeunes Indiens à s'emparer d'une arme et à rejoindre l'armée britannique durant la Première Guerre mondiale. Il était convaincu que cet affichage de loyauté hâterait l'indépendance de l'Inde. « Nous devons être capables de nous défendre nous-mêmes, c'est-à-dire de porter des armes et de nous en servir, écrivait-il à l'été 1918. Si nous voulons apprendre rapidement et efficacement l'usage des armes, il est de notre devoir de nous enrôler dans l'armée[3]. »

Mon objection à la violence, donc, n'est pas une pure question de morale, même s'il me semble évident que tous les hommes et les femmes de bonne volonté s'accorderont à dire qu'il est en général préférable de résoudre les conflits de façon pacifique. Ma plus grande objection à la violence, en réalité, tient à ce simple fait qu'elle ne marche pas, ou plutôt qu'elle ne marche pas aussi bien, loin s'en faut, que la résistance non violente.

Je laisse ici la parole aux experts. Dans un livre remarquable intitulé *Why Civil Resistance Works* [4], deux brillantes chercheuses américaines, Erica Chenoweth et Maria J. Stephan, ont fait ce qu'aucun universitaire n'avait jamais fait avant elles : elles ont examiné tous les conflits qu'elles ont pu trouver entre 1900 et 2006, soit trois cent vingt-trois au total, et elles les ont analysés attentivement pour voir lesquels avaient réussi, lesquels avaient échoué, et pourquoi. Leurs résultats sont stupéfiants. « Les campagnes de résistance non violente, écrivent-elles, sont presque deux fois plus susceptibles de réussir totalement ou en partie que la résistance violente. » Et si vous êtes un accro des chiffres précis, voici le score exact : prenez les armes, et vous aurez 26 % de chances de réussir. Mettez en œuvre les principes que vous venez de lire dans ce livre, et ce chiffre bondit à 53 %. Comme on peut s'y attendre, si l'on prend les mêmes statistiques sur ces vingt dernières années – alors qu'il n'y a plus de guerre froide pour encourager le financement des conflits armés partout sur la planète – la proportion grimpe de façon spectaculaire en faveur de la non-violence.

Ce n'est pas tout. Les mouvements armés, ont découvert nos deux chercheuses, se limitent en général à un nombre de participants tournant autour de cinquante mille. Ce n'est pas très surprenant : Dieu merci, il n'y a guère plus de gens désireux de porter les armes, de dormir dans des camps dans la jungle, ou de tuer et de mourir pour une cause. Et c'est vrai même si la cause est très noble. Mais quand un mouvement propose de s'amuser, d'être créatif et de mobiliser l'espoir pour écraser la peur, on peut s'attendre à ce que le nombre de ses membres gonfle plus vite que vous ne l'auriez rêvé.

Toujours pas convaincus ? Considérons le long terme. Selon Chenoweth et Stephan, les pays qui ont connu une résistance non violente ont plus de 40 % de chances de rester des démocraties cinq ans après la fin du conflit. Les pays qui ont choisi la voie de la violence, en revanche, ont moins de 5 % de chances de devenir des démocraties stables et en état de

fonctionnement. Choisissez la non-violence, et vous avez 28 % de chances de voir un retour de la guerre civile dans la décennie qui suit ; choisissez la violence, et ce chiffre monte à 43 %. Les chiffres sont uniformes, et ce qu'ils nous disent est irréfutable : si vous voulez un changement démocratique stable, durable et qui intègre tout le monde, c'est la non-violence qui fonctionne.

Ma première rencontre avec des activistes syriens remonte au tout début du soulèvement contre Bachar al-Assad. Je les ai priés de transmettre les résultats de Chenoweth et Stephan à leurs compatriotes. À l'époque, semblait-il, les éléments non violents du mouvement contre Assad auraient pu prendre le contrôle du pays des mains des groupes armés qui commençaient à dominer le débat. Il semblait qu'il restait une chance de faire prévaloir la raison. Hélas ! les activistes pacifiques furent chassés par d'autres, qui jugeaient qu'une approche non violente n'était pas une bonne façon d'affronter le régime baassiste et qu'Assad ne comprenait que la force. Bientôt, des flux réguliers d'armes et de combattants arrivèrent en Syrie, et à présent, quatre ans plus tard, voyez où l'approche violente a conduit les rebelles. L'armée syrienne, sanglante et discréditée, place tous ses espoirs dans des interventions étrangères, ce qui, si l'on en croit les expériences les plus récentes, ne peut que finir en désastre pour les deux parties en présence.

Non seulement la violence des rebelles syriens a échoué à amener le changement qu'ils souhaitaient, mais elle a servi à renforcer la résolution d'Assad. Cela parce qu'il est dans la nature même des êtres humains de travailler en communauté : c'est un caractère hérité de l'époque préhistorique, quand nos ancêtres portaient des peaux de bêtes au lieu de jeans et passaient leur temps à protéger leur caverne au lieu de leur numéro de Sécurité sociale. J'imagine qu'à l'époque, si nos ancêtres avaient parfois des désaccords, ils faisaient front chaque fois qu'un ours, un mammouth laineux ou quelque autre énorme bête sauvage se mettait à rugir ou à frapper du sabot devant leur grotte. Dans cette situation, les premiers humains devaient trouver un moyen de s'unir et de coopérer jusqu'à ce qu'ils aient réussi à neutraliser le danger ; alors seulement ils reprenaient leur dispute pour savoir qui était ce jour-là de corvée de chasse, ou qui serait l'heureux élu qui allait épouser la beauté velue de la tribu. Les époques suivantes ont pu modifier les détails, mais ce principe préhistorique n'a jamais varié.

Quand l'OTAN s'est mis à bombarder la Serbie au printemps 1999, certains parmi ceux qui étaient le plus violemment opposés au joug de Milosevic – y compris des membres d'Otpor! – se surprirent à soutenir notre président génocidaire alors qu'il se dressait contre l'Occident. C'était comme une source primaire de tribalisme qui resurgissait en bouillonnant. Lors d'un discours de Milosevic, juste après que les bombes ont commencé à tomber, l'un de mes collègues de la direction d'Otpor! a même acclamé le dictateur, criant avec enthousiasme : « Vas-y, Slobo, casse-leur la gueule ! » C'était une réaction normale, parce que quand votre grotte est en danger, vous soutenez votre chef, même si c'est un connard.

Cela explique en partie pourquoi toutes les formes de violence – que nous parlions des innombrables massacres perpétrés en Syrie ou des incendies de villas neuves par des militants proenvironnement aux États-Unis – sont tellement moins efficaces pour obtenir un changement social durable que des mesures pacifiques. La violence fait peur. Et quand les gens ont peur, ils cherchent un leader fort pour les protéger. Comme dans tout le reste de ce livre, la question ici est celle des piliers du pouvoir. Comme le dit mon ami Slobo, dans les luttes violentes, les gens cherchent toujours à faire tomber ces piliers en les *poussant*, alors que dans les campagnes non violentes, ils s'efforcent de *tirer* ces piliers de leur côté. Dans l'action non violente, vous cherchez à gagner en convertissant les autres à votre cause – qu'il s'agisse de personnes ordinaires comme les agents de la circulation ou de grosses pointures comme les éditorialistes des journaux – et en les poussant à mener vos combats pour vous. Vous construisez des identités de groupe et vous créez de nouvelles communautés dans l'espoir qu'elles atteignent une masse suffisante pour faire graviter les gens en direction de votre cause. Et comme vous n'effrayez personne avec de la violence, vos amis et vos voisins n'éprouvent pas le besoin instinctif d'être protégés par un homme fort. C'est au final la seule façon d'obtenir que vos colocataires se désolidarisent de cette grosse brute qui bloque l'entrée de la caverne commune.

Mais pour pouvoir lancer une campagne non violente, vous devez être aimable. Chaque mouvement, quels que soient ses objectifs, doit avant tout susciter la sympathie des masses. Des hommes barbus en armes ne sont pas des figures très sympathiques. Il n'est même pas besoin d'avoir vu des images sanglantes de victimes de massacres pour changer de trottoir quand on voit s'avancer un type qui porte un AK47 et qui marche comme

Terminator. Mais une jeune femme souriante brandissant une pancarte cool et malicieuse, c'est une autre histoire. Vous avez envie de vous joindre à elle parce qu'il est difficile de ne pas être porté par son énergie, son implication et son enthousiasme. Allez donc jeter un coup d'œil sur YouTube aux vidéos de Manal al-Sharif. Cette courageuse Saoudienne a défié l'interdiction faite aux femmes de conduire dans son pays en réalisant des vidéos d'elle-même derrière son volant à titre de formation à la conduite, vidéos qu'elle a ensuite postées sur Internet. Vous les regardez, et soudain vous avez une envie brûlante d'être assis avec elle dans la voiture. C'est aussi pourquoi beaucoup d'entre nous, même ceux qui auraient été incapables de situer Le Caire sur une carte, ont été si heureux quand ils ont vu à la télé les images de ces jeunes Égyptiens convergeant vers la place Tahrir en 2011 : ils étaient souriants, sans armes et une véritable source d'inspiration. Si Moubarak avait été renversé par une petite milice armée ou par le corps des officiers de son armée, nous n'aurions sans doute pas autant adhéré au mouvement, ou nous aurions surtout appelé à la prudence.

Ce qui m'amène à la seconde raison, étroitement liée à la première, du grand succès de la non-violence. Si vous avez des fusils-mitrailleurs et des tanks d'un côté, et des dizaines de milliers de gens marchant avec des drapeaux, des pancartes et des fleurs de l'autre, il n'y a guère à s'interroger pour savoir qui est la Belle et qui est la Bête. Martin Luther King avait fort bien compris ce principe. « Il y a plus de pouvoir dans des masses socialement organisées dans une marche qu'il n'y en a dans les armes aux mains de quelques hommes désespérés, écrivait-il. Nos ennemis préféreraient avoir à faire à un petit groupe armé plutôt qu'à une énorme masse de gens désarmés mais résolus[5]. » Quand les dictateurs ouvrent le feu sur une énorme masse de gens désarmés mais résolus – comme ils l'ont fait par exemple en Birmanie –, ils sentent aussitôt l'oppression leur revenir en boomerang.

En outre, il convient de se montrer prudent avec la résistance armée, parce que c'est une épée à double tranchant. Un côté tire, lance des bombes et tue, l'autre côté tire, lance des bombes et tue en retour, et bonne chance pour démêler qui est à blâmer et qui se borne à exercer l'autodéfense. Le réel danger pour un mouvement qui se radicalise, c'est que la violence rend difficile de distinguer les bons des méchants. Et si vous n'y prenez pas garde, même l'action non violente la mieux planifiée peut tourner vinaigre, et vite fait.

Prenons un exemple hypothétique. Imaginez que vous ayez la charge d'une manifestation pacifique. Elle est bien organisée et elle ressemble à une fête. Avec vos collègues activistes, vous avez passé des heures, des jours et des mois à convaincre les gens de venir défiler dans les rues, et vous avez toujours été récompensés par des rangées bien ordonnées de gens affichant de façon bien visible les logos et les messages de votre mouvement. Aujourd'hui, la foule enthousiaste scande des slogans et tend des fleurs à la police, et tout le monde, des plus jeunes aux plus vieux, prend part à l'action. Et puis, sortis de nulle part, vous avisez quelques idiots bourrés qui profitent de la journée à leur manière. D'abord, ils jettent des pierres sur la police, puis ils brisent la vitrine d'un coiffeur. À présent, vous et moi savons qu'il peut y avoir cinq mille personnes en train de chanter et de scander des slogans, et seulement cinq ou six crétins qui cherchent les ennuis. Mais devinez qui fera la une des journaux demain matin. La réponse, hélas : les crétins.

Bientôt votre réputation est ternie, et vous risquez fort de perdre votre crédibilité auprès des parents de jeunes enfants et des vieilles personnes. C'est bien dommage, parce que vous avez travaillé dur précisément pour les attirer de votre côté. Mais ils ne sont sans doute pas très amateurs d'endroits où les pierres volent et où l'on fait brûler des voitures. Ensuite, les médias qui ont toujours soutenu et rapporté vos exploits s'empressent de vous reprocher cette violence, et leurs comités de rédaction regardent maintenant votre cause avec suspicion. En l'espace d'une semaine, votre dynamique est en panne, les piliers que vous avez si difficilement attirés de votre côté sont réticents à bouger, et les gens de votre communauté vous voient comme un fauteur de troubles. Et tout cela parce que vous n'avez pas su maintenir une discipline non violente dans votre mouvement.

Alors, qu'aurait-il fallu faire pour éviter d'en arriver là ? Depuis une dizaine d'années, mes amis et collègues du Canvas travaillent avec des gens d'une cinquantaine de pays, dont beaucoup pourraient prétendre à la première place sur la liste des endroits les plus violents de la planète. Pourtant, nous avons appris que les groupes impliqués, si sanglante que soit leur culture ou leur environnement, peuvent néanmoins bâtir et maintenir une discipline non violente s'ils veulent bien s'y appliquer. Il y faut certes des compétences et de la pratique, mais en réalité ce n'est pas plus compliqué que de conduire une voiture. Et comme le serinent les campagnes de la sécurité routière, le tout, c'est d'y aller doucement.

La première étape peut sembler gandhienne, mais elle est efficace. Vous devez prêcher la non-violence au sein de votre mouvement – ou, pour les moins religieux d'entre nous, en faire l'idéologie de votre mouvement. Ce fut assez facile en Serbie. Sous la dictature des années 1990, l'armée et la police étaient tout sauf cools, et le type de violence qu'elles pratiquaient les rendait fort peu populaires auprès des jeunes. De même, dans une société bouddhiste comme la Birmanie, l'idée de la non-violence n'était pas très difficile à saisir pour les gens. Il ne s'agit pas d'oublier l'horreur provoquée par des groupes d'autodéfense bouddhistes assoiffés de sang dans ce pays, mais il serait difficile de comparer cette culture en général avec un point chaud comme l'Égypte. Pourtant, même dans ce pays, les activistes ont réussi à convaincre leurs collègues des mérites de la non-violence. Pour cela, ils leur ont exposé l'histoire de mouvements non violents qui ont réussi, ils les ont familiarisés avec sa pratique par le biais de la formation, et ils se sont servis de ces techniques pour l'emporter sur le plan moral – en étreignant les policiers sur la place Tahrir. Vous et moi pourrions croire que tout le monde connaît Martin Luther King et Nelson Mandela, mais en réalité il y a des tas de gens qui ne connaissent qu'une seule façon de résoudre les problèmes insolubles : la violence. L'éducation est donc une première étape importante pour répandre la bonne parole de la discipline non violente.

La seconde chose que vous devez faire, c'est former vos camarades activistes à repérer les sources potentielles de friction. Comme Sinisa et Misko, mes collègues du Canvas, aiment à le rappeler aux groupes avec qui nous travaillons, les explosions de violence surviennent le plus souvent lors de confrontations entre « vous » et « eux » – que ce « eux » désigne les forces de sécurité ou les membres d'un parti politique opposé. Imaginez que vous soyez dans une manifestation à laquelle participent des milliers de personnes, tandis que les forces antiémeute surveillent nerveusement la scène. C'est tendu, et vous savez que certains de part et d'autre n'attendent qu'un incident minime pour entamer une confrontation. Bien sûr, il s'agit d'obtenir ici que les gens gardent leur calme. C'est à cette fin que le leader des droits civiques Jim Lawson organisait dans les années 1960 des ateliers pour activistes dans les églises de Nashville, juste avant qu'ils aillent occuper des coffee shops ségrégés de la ville. Les étudiants de Lawson provoquaient les activistes avec le genre de sarcasmes et d'actes dégradants qu'ils pouvaient s'attendre à subir dans les rues de Nashville. Ils se faisaient

traiter de tous les noms, cracher dessus et coller du chewing-gum dans les cheveux par les formateurs de Lawson, pour apprendre comment réagir aux mêmes provocations dans le monde réel. On leur apprenait à s'asseoir aux comptoirs, à chanter dans les cars de la police après leur arrestation et à garder une attitude non violente même dans les circonstances les plus humiliantes.

Au cours des campagnes d'Otpor!, nous avons été assez malins pour comprendre qu'en mettant les plus jolies filles au premier rang de nos manifestations, nous limitions les risques de nous faire assommer tout de suite par la police : même les forces de sécurité les plus sadiques hésitent à entamer leur journée en malmenant des femmes. En outre, avoir des filles aux premiers rangs permettait de créer un tampon physique entre les flics et les jeunes bagarreurs de notre bord qui étaient les plus susceptibles d'en découdre avec la police. Enfin, les membres d'Otpor! jouaient de divers instruments et dansaient sur une musique forte et rythmée, en appelant les policiers à se joindre à notre mouvement : tout cela pour leur montrer que nous n'étions pas là pour les menacer. Nous allions jusqu'à chanter en l'honneur de la police dans nos manifestations, notamment ces hymnes patriotiques et nunuches que nous avions l'habitude d'entonner en l'honneur de notre bien-aimée mais désastreuse équipe de foot. Et nous avions des volontaires étudiants, identifiés par des rubans rouges noués sur leur manche, constituant une véritable « police des manifestants » et chargés d'isoler les potentiels fauteurs de troubles dans nos rangs avant qu'ils ne deviennent violents vis-à-vis de la police ou entre eux.

Ce qui nous amène, bien sûr, à la troisième étape indispensable pour garder votre mouvement des démons insidieux de la violence : le défendre contre les provocateurs qui essaieront fatalement de ruiner la fête. C'est triste à dire, mais il existe des groupes extrémistes dans chaque société, et beaucoup d'entre eux n'aiment rien tant qu'une bonne épreuve de force – qu'ils rêvent d'une guerre de races, d'un affrontement apocalyptique avec le pouvoir, ou de quelque chose d'encore plus effrayant. Des supporters de foot aux anarchistes radicaux, chaque pays a ses propres « suspects habituels », des types disposés à se mettre des cagoules sur la tête et à brûler des voitures ou jeter des cocktails Molotov à la première occasion. Et comme ils aiment les rassemblements massifs – puisque c'est là qu'ils peuvent provoquer le plus de troubles – ils seront enchantés de participer à toute protestation ou manifestation à laquelle vous pourrez appeler. Il vous

faut donc établir une distinction claire entre votre mouvement non violent et ces groupes toxiques. Même si vous êtes d'accord avec la plateforme qu'ils prétendent soutenir, évitez-les à tout prix. À chaque fois, vous devez tout faire pour bien montrer qu'ils ne font pas partie de votre monde.

Heureusement, les nouvelles technologies peuvent vous faciliter considérablement la tâche, comme l'ont montré les activistes italiens qui ont manifesté pour soutenir Occupy Wall Street en 2011 et ont pris des photos des anarchistes du Black Bloc qui essayaient de récupérer leur mouvement[6]. En identifiant les provocateurs et en diffusant leurs images sur les réseaux sociaux, les marcheurs italiens d'Occupy ont réussi à tracer une nette démarcation entre eux et les types venus à Rome en quête d'un festival de violence. Grâce à leur intervention, personne ne risquait de confondre les centaines de milliers de manifestants pacifiques avec les quelques types du Black Bloc qui espéraient tirer la couverture à eux.

Remarquez bien que toute cette discipline non violente a une double efficacité : à l'intérieur, elle garde votre mouvement pacifique, et à l'extérieur elle démontre aux autres que vous êtes un bon leader. Pour toutes les raisons mentionnées plus haut, les campagnes non violentes ont bien plus de chances d'attirer même des responsables de haut niveau du régime oppresseur. Comme nous le verrons au chapitre suivant, le mouvement étudiant qui a abouti à la fameuse scène devant les chars de la place Tiananmen bénéficiait d'un certain soutien de la part d'officiers de haut rang qui étaient prêts à désobéir aux ordres et à changer de camp. La même chose est vraie de la communauté internationale, dont les myriades d'organisations, des gouvernements étrangers aux ONG, préfèrent largement soutenir une résistance pacifique que des insurrections armées.

C'est exactement ce qui s'est passé aux Philippines, et c'est une histoire qu'aime raconter Cecilia – la plus jeune formatrice du Canvas et notre seul membre philippin. En 1969, Ferdinand Marcos, qui s'était distingué contre les Japonais durant la Seconde Guerre mondiale, fut réélu président. En réaction à une vague de manifestations étudiantes menées par des communistes, Marcos déclara la loi martiale. « Il est peut-être plus facile et plus confortable de se tourner vers la consolation d'un passé familier et médiocre, disait-il dans un discours menaçant typique de son style habituel, mais l'heure est trop grave et les enjeux trop élevés pour autoriser les concessions classiques aux processus démocratiques traditionnels[7]. »

L’opposition, sans surprise, s’arma et prit le maquis dans la jungle. Se baptisant la New People’s Army, les communistes obtinrent d’abord des succès dans leur guérilla contre le gouvernement ; mais ils n’attirèrent guère la sympathie des Philippins ordinaires, et ils furent qualifiés de terroristes par les États-Unis.

Celui qui reprit le flambeau de l’opposition fut un sénateur nommé Benigno Aquino. En 1983, il accepta de rentrer d’un long exil pour se présenter contre Marcos. Les militaires venus l’accueillir sur le tarmac n’attendirent pas longtemps pour s’occuper de son cas : il fut assassiné avant même d’être sorti de l’aéroport. Les manifestations se multiplièrent. Marcos, qui n’avait plus le choix, consentit à organiser des élections, qui furent toutefois entachées de fraudes.

C’est là qu’entre en scène Corazon Aquino, la veuve du sénateur assassiné. Voyant la dynamique enclenchée par le meurtre de son mari, elle organisa une marche sur Manille. Deux millions de personnes répondirent à son appel. Le lendemain de l’investiture de Marcos, elle lança une campagne appelée « Pouvoir du peuple », qui commença par une grève générale. En outre, les Philippins organisèrent des ruées sur les banques d’État, déstabilisant ces institutions corrompues et cooptées. Ils boycottèrent les médias officiels, s’appuyant sur les journaux et les stations de radio tenus par l’Église catholique, un pilier du pouvoir qui n’avait jamais témoigné de grande affection à Marcos. Des millions de gens partout dans le pays se sentaient pleins d’espoir. Et des millions d’autres, qui regardaient ces événements partout dans le monde, savaient sans l’ombre d’un doute qui était dans son bon droit. Le 25 février 1986, Cory Aquino prêta le serment présidentiel et constitua un gouvernement parallèle. Ce soir-là, des hélicoptères militaires américains escortèrent Marcos et une trentaine de membres de son entourage jusqu’à une base militaire proche, puis à Hawaii, où le dictateur allait passer le reste de ses jours.

Donc, la résistance non violente a réussi aux Philippines là où la violence avait échoué, comme ce fut le cas dans tant d’autres endroits de la planète. Si la discipline non violente – qui forme la sainte trinité de la lutte non violente, avec l’unité et la planification – est d’une importance vitale, d’autres choses encore sont nécessaires pour garantir le succès d’un mouvement. Ainsi, il est crucial de savoir comment et quand terminer ce que vous avez commencé. Pour cela, venons-en à ces courageux jeunes gens qui affrontèrent les tanks à Pékin en 1989.



1. « “I Am Prepared to Die” : Nelson Mandela’s Opening Statement from the Dock at the Opening of the Defence Case in the Rivonia Trial », sur le site web de l’ONU pour la Journée internationale Nelson Mandela.

2. Janet Cherry, *Spear of the Nation*, Athens, Ohio University Press, 2012, p. 23.

3. Mahatma Gandhi, *The Essential Gandhi : An Anthology of His Writings on His Life, Work, and Ideas*, New York, Vintage, 2002, p. 109.

4. Erica Chenoweth et Maria J. Stephan, *Why Civil Resistance Works : The Strategic Logic of Nonviolent Conflict*, New York, Columbia University Press, 2011.

5. Martin Luther King, Jr., *The Papers of Martin Luther King, Jr.*, vol. V, *Threshold of a New Decade, January 1959-December 1960*, Tenisha Armstrong (ed.), Berkeley, University of California Press, 2005, p. 303.

6. Jason Motlagh, « Occupy Oakland Embraces Nonviolence, but Debates Black Bloc Tactics », *Time*, 8 novembre 2011.

7. « The Philippines : Farewell to Democracy », *Time*, 29 janvier 1973.



10
Finissez ce que vous avez commencé

L'heure est venue d'aborder un aspect tristement sous-estimé de la lutte non violente : comment identifier ce moment critique de toute campagne, quand vous avez pris d'assaut votre « œuf » et atteint l'objectif que vous vouliez conquérir. Parce que c'est le moment où, en tant qu'activistes, vous devez déclarer la victoire et en finir – ou du moins passer à la prochaine bataille qu'il vous est possible de gagner.

Cela pourrait sembler simple, mais déclarer la victoire est en fait une chose assez délicate. C'est un peu comme en cuisine, où tout tient au temps de cuisson. Vous ne voulez pas vous retrouver avec des cookies brûlés ou un soufflé effondré. Si vous déclarez trop tôt la réussite de votre mouvement et si vous renvoyez les activistes chez eux alors qu'il reste la moitié du boulot à finir, vous risquez d'aboutir à une situation comparable à celle que nous voyons en Égypte aujourd'hui. En effet, ceux qui ont combattu pour cette révolution ont cru avoir gagné après la chute de Moubarak, pour voir les Frères musulmans d'abord, et le pouvoir militaire ensuite, leur tomber dessus et reprendre le contrôle du pays. Même à présent, avec les Frères en fuite et l'armée aux affaires, l'Égypte n'est pas le type de démocratie dont avait rêvé mon ami Mohammed Adel.

Avec le recul, il semble évident que l'erreur des Égyptiens fut d'appeler leur révolution une réussite juste après que leur dictateur eut été traîné en prison. On sait bien que dans une situation politique chaotique – comme le vide qui a suivi la sortie un peu précipitée de Moubarak – ce sont les groupes les plus organisés qui sont les plus susceptibles de prendre les rênes du pouvoir. Et personne en Égypte n'était mieux organisé que les Frères musulmans et les militaires. En n'anticipant pas la capacité de ces groupes à prendre en charge le chaos laissé par le départ de Moubarak, les jeunes activistes non violents qui avaient si bien réussi à mobiliser les gens dans les rues du Caire et à apporter une réelle unité aux citoyens égyptiens se préparaient à de grandes déceptions. C'est pourquoi le Canvas se plaît à rappeler que Kennedy n'avait pas simplement promis d'envoyer des cosmonautes sur la Lune ; il avait aussi promis de les ramener sur Terre. Ramener ces types à la maison, et pas seulement les expédier dans l'espace, était l'œuf de la Nasa. Pour les Égyptiens, l'œuf devait être la démocratie, et pas seulement la fin de Moubarak.

C'est pourquoi il est si important pour les activistes non violents de finir ce qu'ils ont commencé. L'exploit spectaculaire de renverser un dictateur ne devient une véritable victoire que si la tâche nettement moins spectaculaire qui consiste à mettre une démocratie en place a été accomplie. Et si l'étude de Chenoweth et Stephan que j'ai citée plus haut conclut que l'action non violente offre la meilleure chance d'un changement social durable – 42 % dans les cinq ans qui suivent – cela vous laisse encore 58 % de chances de voir vos vaillants efforts aboutir à une conclusion malheureuse. Donc, pour être sûr que vous ne partiez pas les mains vides, considérons les chausse-

trapes les plus courantes dans lesquelles peuvent s'enliser même des mouvements remarquablement bien menés.

Bien sûr, comme nous l'avons vu en Égypte, vous pouvez célébrer votre victoire trop tôt en laissant la porte grande ouverte à des acteurs plus malveillants qui s'empresseront de recueillir les fruits de votre labeur. Mais il est tout aussi dangereux d'attendre trop longtemps pour déclarer la victoire. La dynamique d'un mouvement est une chose épineuse, et il s'agit de ne pas la louper. C'est ce qui est arrivé aux courageux jeunes activistes chinois qui ont occupé la place Tiananmen en 1989. Dans l'un des moments les plus fascinants de l'histoire moderne, les étudiants organisèrent une manifestation pacifique de masse et réussirent à contraindre le pouvoir communiste de proposer des concessions et des réformes tangibles, pour voir tout cela leur exploser à la figure quand ils refusèrent toutes les propositions de compromis avancées par le pouvoir. Au lieu d'accepter ces offres, même modestes, les étudiants demandèrent – de façon irréaliste – qu'une démocratie pleine et entière remplace le système chinois. Devant le refus des activistes de la place Tiananmen d'accepter les victoires mineures mais significatives que leur avait déjà accordées le Parti, le gouvernement paniqua à l'idée de troubles supplémentaires et écrasa le soulèvement. En conséquence de quoi, il n'y eut plus de mouvements sociaux en Chine pendant près de vingt ans.

Comme tout le reste dans l'histoire de la Chine, ce qui s'est passé place Tiananmen est lié à des dizaines de processus historiques, dont certains remontent à des décennies. Certes, je ne suis pas un expert en matière d'histoire chinoise, mais pour le dire de façon simple – sans toutefois qu'elle soit trop simpliste – voici ce qui s'est passé. Le 15 avril 1989, Hu Yaobang, secrétaire général du Parti communiste connu pour être un réformateur, mourut subitement d'une crise cardiaque. Les étudiants de Pékin, une poignée de libéraux qui rêvait depuis des années, comme plus tard tant de fans de Guns N'Roses[1], de démocratie en Chine, prirent le deuil de l'homme qu'ils considéraient comme le champion de leur cause. Bientôt ils commencèrent à converger vers la place Tiananmen, dressant des autels à Hu et écrivant des poèmes qui étaient une subtile critique du gouvernement, auquel ils reprochaient de n'avoir pas su se montrer assez progressiste.

Mais la poésie ne peut captiver l'attention de jeunes étudiants bourrés d'hormones qu'un certain temps. Les manifestations fragmentaires

s'agglomérèrent en un mouvement unique, avec des leaders, de la musique, des slogans et une liste de sept exigences. Vingt-cinq ans plus tard, nous nous rappelons le mouvement de la place Tiananmen comme d'un soulèvement en faveur de la démocratie et contre l'oppression. Nous avons le témoignage visuel du degré de détermination des participants grâce aux célèbres images d'un homme anonyme debout face à une colonne de chars qui avance. Mais en réalité, le mouvement étudiant ne fut jamais tout à fait aussi radical, du moins pas au début. Les exigences que les étudiants présentèrent au gouvernement étaient simples et raisonnables, comme l'augmentation du budget de l'éducation, la levée des restrictions du droit de manifester à Pékin, et l'allègement de la censure sur la presse, surtout dans la couverture des actions menées par les étudiants. Autant de batailles, peut-on dire avec certitude, qui auraient pu être gagnées.

Tout d'abord, le gouvernement ne montra aucun empressement à satisfaire les revendications étudiantes. Le 26 avril, le journal officiel du Parti, le *Quotidien du peuple*, sortit un éditorial en première page sur les manifestations. Intitulé « Une position claire s'impose contre les troubles[2] », il laissait peu de doutes sur l'approche qu'envisageaient les chefs du Parti. Presque aussitôt, des centaines de milliers de nouveaux étudiants inondèrent la place, brisant les cordons de police et gagnant rapidement le soutien des ouvriers d'usine et d'autres habitants de Pékin. Si vous étiez une grosse pointure du parti communiste, c'est là que vous commenciez à avoir peur. De nombreux piliers du pouvoir étaient en train de vaciller et de se réaligner contre vous. Il semblait qu'une révolution était en route.

Comprenant que l'État communiste était vraiment en danger, le gouvernement se hâta d'annoncer qu'il était prêt à négocier. À plusieurs reprises, Zhao Ziyang, le nouveau secrétaire général du Parti, déclara que les étudiants avaient raison de pointer la corruption comme un problème majeur, et il promit d'aborder rapidement la question. Zhao ajouta que le mouvement étudiant était de nature patriotique : une déclaration largement interprétée à l'époque comme l'indication qu'il n'y aurait pas de nouvelles poursuites contre ses leaders. Dans le ton comme en substance, les discours de Zhao allaient à l'encontre de la ligne dure qui avait prévalu jusqu'alors. Ils signalaient que le parti communiste était disposé à écouter et agirait de façon raisonnable. Le temps que le mois de mai soit passé, la plupart des étudiants chinois avaient la sensation qu'une victoire majeure avait été

remportée. Ils abandonnèrent la place et rentrèrent à l'université le cœur léger.

S'il s'était agi du jeu vidéo *Mike Tyson's Punch-Out !!*, les étudiants auraient simplement démoli Glass Joe. S'ils avaient été dans le jeu *Angry Birds*, ils en auraient été à son tout premier niveau. Ils auraient dû prendre un moment pour évaluer leur position et comprendre qu'ils n'étaient pas prêts à mettre KO le grand Mike Tyson. Ils avaient déjà accompli quelque chose de remarquable : après tout, le gouvernement chinois n'est pas du genre à faire des concessions à qui que ce soit, et encore moins à une bande de jeunes gens. Donc, du simple fait d'avoir obtenu du parti communiste qu'il prenne en compte leurs desiderata, les activistes étudiants avaient déjà réalisé un gros coup. Pour eux, l'étape suivante aurait dû être de proclamer leur réussite *urbi et orbi*, en affirmant qu'ils avaient réussi à faire plier, en partie du moins, le puissant gouvernement chinois. Alors le niveau deux du jeu aurait pu commencer presque aussitôt. Les étudiants auraient tiré parti de leur poids nouveau pour pousser le bouchon un peu plus loin, en se servant des compétences qu'ils avaient acquises au cours de ces premières confrontations pour améliorer leurs positions. La saison deux de leur spectaculaire mini-série aurait sans doute été encore plus excitante que la première. En effet, ils avaient à la fois un grand potentiel et des résultats déjà acquis.

Mais la plupart des leaders étudiants ne voyaient pas les choses ainsi. Au risque de généraliser, disons qu'ils n'étaient pas vraiment intéressés par le dialogue. Ils étaient jeunes et idéalistes, et ils voulaient tout ou rien. Au lieu de négocier, ils annoncèrent une nouvelle série de tactiques encore plus radicales visant à faire repartir le mouvement et à ramener les masses à leur cause : ils allaient entamer une grève de la faim.

La grève commença le 13 mai 1989. Cette date n'était pas choisie au hasard, puisque le leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev devait atterrir à Pékin deux jours plus tard pour une visite qui passerait forcément par le cœur de la ville, la place Tiananmen. Cette fois encore, il apparut très vite que le gouvernement était fort intéressé par un compromis : les médias contrôlés par l'État continuèrent à se boucher le nez et à couvrir favorablement la grève de la faim, la censure fut allégée, et une poignée d'intellectuels reçut la permission d'exprimer un point de vue critique dans un grand journal national. Cela restait loin de la liberté de la presse dont nous jouissons en Occident, mais selon les critères des partis communistes

partout dans le monde, c'était déjà une concession majeure. Jouant l'apaisement à fond, un représentant du pouvoir nommé Yan Mingfu vint en personne sur la place pour s'offrir comme otage volontaire. Le gouvernement, déclara-t-il, était prêt au compromis.

Là encore, les leaders étudiants refusèrent de bouger. C'était la démocratie ou rien. Ils voulaient un « game over » et une partie complètement nouvelle. Mais ni les gouvernements ni les jeux vidéo ne fonctionnent de cette manière. Quand Gorbatchev atterrit le lendemain – lançant le premier sommet sino-soviétique en plus de trente ans – il fut accueilli en grande cérémonie non pas sur la place, mais à l'aéroport. Le destin du mouvement, dans une large mesure, était scellé : les intentions des protestataires étaient pures, mais leur refus de voir leur lutte comme une série de petits actes plutôt qu'un spectacle cataclysmique leur laissait peu de chances. Même quand la loi martiale fut déclarée et que divers militaires de haut rang risquèrent leur carrière et leur vie en tendant la main au mouvement étudiant dans un dernier effort pour protéger les jeunes gens, ils s'obstinèrent dans leur refus. Leur mouvement ne savait pas jouer le jeu. Ne sachant pas à quel moment crier victoire, il attendit trop longtemps et finit écrasé.

Même quand les activistes ne commettent aucune erreur et ont un timing impeccable, il y a toujours un risque que leur mouvement s'effondre de lui-même. Des tas de gens ont commencé petit, ont remporté de grandes victoires et ont annoncé leur réussite exactement au bon moment, avant de sentir avec horreur tout s'effondrer sous leurs pieds. Cela arrive en général quand ils commencent à se sentir trop confiants dans leur victoire, comme un coureur qui mène la course en tête et savoure déjà son triomphe, pour voir un rival piquer un sprint, le dépasser et franchir sous son nez la ligne d'arrivée. C'est un peu ce qui est arrivé en Ukraine à la suite de la Révolution orange de 2004.

Les mois précédant cette révolution, nous, les Serbes, avons eu l'honneur de travailler avec un certain nombre de jeunes activistes courageux de ce pays qui se donnaient le nom collectif de Pora, « C'est l'heure », faisant écho aux mots d'ordre d'Otpor! : « Il est cuit » et « Cette année est la nôtre ». Les leaders de Pora étaient fantastiques, ils excellaient à unir les gens non pas seulement derrière un symbole – la couleur orange – mais aussi derrière un candidat unique à la présidence, Viktor Iouchtchenko, un bel homme qui portait des pulls orange quand il parlait à ses futurs

électeurs. Pora fut efficace en Ukraine, tirant les piliers du pouvoir de son côté et organisant des meetings de masse qui ressemblaient à des fêtes. Ils avaient des tas de jolies filles qui tendaient des fleurs orange lors des manifestations à des policiers anti-émeute abasourdis, ils jouaient de la musique et embarquaient tout le monde à bord avec une vision prometteuse du lendemain, parlant d'une Ukraine libre où pourraient prospérer la démocratie, la transparence et les droits fondamentaux.

Naturellement, le régime postcommuniste en place avait bien du mal à gérer tout cela. L'élite politique ukrainienne, étroitement liée à Poutine et à la Russie, devait faire quelque chose – n'importe quoi – pour sauver sa peau. Cela, parce que à mesure qu'approchait la date du spectacle électoral qui allait opposer Iouchtchenko à Viktor Ianoukovytch, le candidat du Kremlin, Pora ne cessait de progresser. Iouchtchenko offrait l'image d'un avenir ensoleillé : il présentait bien et attirait les électeurs qui cherchaient à sortir l'Ukraine du froid postsoviétique. Ianoukovytch, pour sa part, était un délinquant qui avait autrefois passé quatre ans en prison pour vol et violences.

Mais ensuite, il se passa quelque chose de bizarre. Alors qu'il était en route pour un meeting, Iouchtchenko se sentit mal, et crut d'abord qu'il avait une grippe intestinale. Jusque-là, rien de grave. Certes, c'était une gêne en pleine campagne électorale, et, comme le sait quiconque a jamais souffert d'un empoisonnement alimentaire, c'était sans doute un peu embarrassant – mais rien qui pût prendre une importance nationale. Même les leaders les plus forts peuvent s'enrhumer. Mais ensuite, les choses s'aggravèrent. Le visage de Iouchtchenko se mit à gonfler ; sa peau se couvrit de cloques, puis elle prit une teinte verdâtre reptilienne. Bientôt, sous les yeux horrifiés du monde, Iouchtchenko, le politicien photogénique de l'opposition et le favori des activistes pro-démocratie, s'était transformé en une espèce de Godzilla.

Les résultats des tests de laboratoire arrivèrent : Iouchtchenko avait été empoisonné à la dioxine. Comme la méthamphétamine bleue que prépare Walter White dans *Breaking Bad*, la drogue administrée au candidat de Pora était si pure qu'elle ne pouvait avoir été fabriquée que par un chimiste professionnel. Il se révéla que tout l'épisode avait commencé après que Iouchtchenko eut dîné avec l'un des chefs des services secrets ukrainiens. Les Ukrainiens ordinaires commencèrent à se demander s'ils vivaient un mauvais film d'espionnage, avec le retour des mêmes méchants du KGB

qu'à l'époque soviétique. Les activistes de Pora étaient livides, et les gens espéraient qu'ils auraient encore un candidat vivant et non pas un martyr quand viendrait le jour des élections.

Aucune inquiétude, disaient les partisans de Ianoukovytch. Le problème, ajoutaient-ils avec des sourires rusés, c'était que Iouchtchenko avait eu pour dîner des sushis et du cognac capitalistes, au lieu d'aliments patriotiques comme le gras de porc et la vodka. En clair, Iouchtchenko ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. À ce moment, les membres de Pora virent la fenêtre d'opportunité et bondirent. Il s'agissait d'une oppression caractérisée, et ils la renvoyèrent en boomerang de façon spectaculaire. Le visage défiguré de Iouchtchenko devint un nouveau symbole du mouvement, et Pora, jetant dans la bataille toute son énergie et tout son enthousiasme, combinés à la gamme de techniques non violentes dont ils s'étaient déjà servis pour attirer l'attention sur la cause de la démocratie ukrainienne, organisa une série de marches, de meetings et de manifestations en soutien à Iouchtchenko. Malgré tous les efforts de Ianoukovitch pour truquer l'élection, Iouchtchenko, porteur de cicatrices à vie mais en voie de guérison, fut finalement élu président de l'Ukraine.

Il apparut à tous les observateurs que Pora avait contribué à apporter la démocratie en Ukraine, et il était clair que le mouvement avait remporté une grande victoire en réussissant à garder tous les piliers du pouvoir unis derrière un unique candidat. Tout cela faisait une excellente histoire, et je voudrais pouvoir vous dire qu'aujourd'hui l'Ukraine est sur la voie de la liberté et des droits humains. Malheureusement, je ne peux pas. Si les activistes de Pora avaient fait preuve d'un grand talent pour amener leurs concitoyens à travailler ensemble durant la tumultueuse élection présidentielle, ils négligèrent de mettre en œuvre ces mêmes compétences une fois Iouchtchenko au pouvoir. Quand il eut reçu l'investiture en tant que président et que la fête fut finie, tout le monde rentra simplement à la maison. Les activistes de Pora ne poursuivirent pas leur travail pour maintenir l'unité politique une fois la ferveur révolutionnaire retombée, et il ne fallut que quelques mois après l'élection de Iouchtchenko pour que sa coalition se fissure gravement. Presque tout de suite, le nouveau président avait eu une prise de bec avec son Premier ministre, une figure non moins charismatique nommée Ioulia Tymochenko. Ils n'étaient d'accord à peu près sur rien, leurs alliés politiques étaient tous de bords différents, et bientôt le sol se déroba sous les pieds des forces démocratiques.

Et il se déroba à plusieurs reprises : quand la coalition mise à mal de Iouchtchenko finit par se briser, ouvrant la voie à Ianoukovytch pour récupérer le pouvoir ; quand ce même Ianoukovytch se révéla être un Poutine miniature ; et quand Tymochenko fut emprisonnée à la suite d'accusations de corruption. Si vous regardiez l'Ukraine vers 2011 ou 2012, on vous aurait pardonné de penser que Pora avait totalement échoué et que la liberté était impossible.

Mais le pouvoir du peuple est comme le génie de la lampe : une fois qu'il en est sorti, il n'y rentre plus jamais. L'Ukraine à cet égard est un cas d'école. Après la réélection de Ianoukovitch, le pays entra dans une période de déprime politique : rares furent ceux qui avaient l'énergie ou les moyens de faire quoi que ce soit. Les Ukrainiens restèrent apathiques même en voyant Ianoukovitch organiser un vaste système de copains et de coquins corrompus. Ils soupirèrent lorsque le dictateur supprima les libertés civiles, et ils étouffèrent des jurons quand ce fonctionnaire qui gagnait l'équivalent de deux mille dollars par mois se fit construire une résidence pour soixante-quinze millions de dollars, avec des lustres à cent mille dollars pièce, et un zoo privé bien fourni en espèces animales. Mais quand Ianoukovitch déclara qu'il voulait sortir de l'Union européenne en faveur de Moscou, le génie rugit de nouveau. La corruption, les Ukrainiens étaient prêts à la supporter ; l'extravagance, ils pouvaient la pardonner, même à contrecœur. Mais que le dictateur leur enlève leur rêve de rejoindre l'Occident, d'être une nation normale au sein du monde libre, de bien vivre, d'avoir de l'espoir, toute la « vision d'avenir » que Pora leur avait décrite dix ans plus tôt, c'était pousser le bouchon trop loin. Donc, une fois encore, le peuple descendit dans la rue.

Ce mouvement, appelé Euromaïdan, est réellement impressionnant. Ses membres ont lutté et ont été assassinés dans les rues de Kiev pour leur vision pour demain. Qui aurait pu imaginer que le premier peuple dans l'histoire à mourir pour pouvoir agiter fièrement le drapeau de l'Union européenne serait les Ukrainiens, citoyens d'un pays qui n'était pas même membre de cette Union ? Ils étaient guidés par la puissance d'une vision, et c'est ce qui a fait d'Euromaïdan une si belle source d'inspiration. En dépit des forces déployées par le pouvoir, de ses innombrables décrets, et de la propagande de Moscou sur ses chaînes officielles et sur toutes les télévisions du monde – accusant des protestataires d'avoir de sinistres intentions – le peuple persévéra. Il y a une raison simple à cela : quand les

gens ordinaires goûtent à leur propre pouvoir, ils sont en général peu disposés à revenir très longtemps à une vie de complaisante docilité. Ils veulent avancer. Ils veulent être libres. Mais il n'est pas encore certain que les activistes de Kiev aient appris de leurs erreurs passées et soient désormais capables d'unir le peuple à long terme.

On peut espérer qu'ils apprendront de l'histoire qu'il est crucial de maintenir l'unité d'un mouvement, même après avoir remporté ce qui apparaît comme la grande victoire. Après la chute de Milosevic en Serbie, Otpor! ne relâcha pas la pression sur le système, alors que nous avions atteint ce que beaucoup considéraient comme notre objectif majeur. Certes, Milosevic avait été renversé, mais sa faction, bien qu'affaiblie, restait vivante et active. Et nous savions aussi qu'il y avait un risque que la nouvelle direction serbe trouve le vieux trône de Milosevic à son goût et essaie de récupérer le pouvoir dictatorial pour elle-même. Mais Otpor! s'était préparé à cette éventualité. Nous savions que notre « œuf » était la démocratie, et qu'il nous restait une longue route pour y parvenir. Aussi nous collâmes des affiches partout dans le pays, informant le nouveau gouvernement démocratiquement élu que les mêmes activistes qui avaient fait tomber Milosevic gardaient un œil sur les nouveaux dirigeants, et que toute tentative de ramener l'ancien système reviendrait à déchaîner le même pouvoir du peuple qui avait obtenu la tête de l'ancien régime. Les vieilles banderoles et les graffitis d'Otpor! furent remplacés par des affiches montrant des bulldozers – devenus les symboles de la révolution serbe – avec ce slogan : « Il y a vingt mille bulldozers en Serbie, et deux millions de personnes prêtes à les conduire », tandis que d'autres disaient : « Nous vous surveillons ! » Il s'agissait de rappeler au gouvernement fraîchement élu que la campagne d'Otpor! était loin d'être finie. En d'autres termes, notre travail ne s'arrêtait pas à la chute de Milosevic. Nous luttions pour la démocratie et nous entendions bien finir la lutte que nous avions commencée.

Qu'il s'agisse de planifier un mouvement non violent ou de faire un swing au golf, peu de choses comptent autant que le suivi. Naturellement, empêcher les coups d'État contre-révolutionnaires, installer un gouvernement démocratique, organiser des élections libres et construire des institutions durables est beaucoup moins sexy qu'affronter un dictateur enragé ou un maire facile à tourner en dérision avec une bruyante et joyeuse manifestation dans les rues d'une grande ville. Mais les mouvements qui

veulent réussir doivent avoir la patience de continuer à bosser dur, même quand les projecteurs sont déjà braqués sur la grande histoire suivante.

Au bout de quinze ans sans Milosevic, mon pays est loin d'être Disneyland. Mais c'est encore une démocratie qui fonctionne correctement et qui reste malgré tout le pays pour lequel nous avons lutté à l'époque d'Otpor!. Et cela parce que nous avons su très tôt quel serait l'objectif final de notre mouvement et parce que nous avions une vision d'avenir qui définissait notre « œuf » de façon suffisamment claire. Nous exigions une démocratie, un pays qui vive en paix avec ses voisins, et l'entrée dans l'Union européenne. Aujourd'hui, nous y sommes à peu près. Personne ne censure nos médias ni ne frappe les manifestants dans les rues de Belgrade, nous avons des relations cordiales avec nos anciens ennemis jurés, et nos politiciens s'emploient, sur le papier du moins, à faire entrer le pays dans l'Union européenne.

Tout cela parce que après la chute de Milosevic, les activistes serbes n'ont jamais cessé de livrer de petites batailles qu'ils pouvaient gagner. Mon ami et mentor, Zoran Djindjic, est devenu Premier ministre et s'est employé à défaire, fragment par fragment, l'arsenal législatif de l'époque de Milosevic. Djindjic a avancé à petits pas pour introduire une réforme après l'autre, bien conscient que tout gouvernement postrévolutionnaire est par nature extrêmement fragile. Il ne voulait donner à personne l'occasion de cueillir cette fleur à peine éclose. Donc, s'il avança avec décision, il avança aussi avec lenteur. Comme en Égypte, beaucoup d'anciens fidèles du régime attendaient en embuscade qu'il aille trop loin et qu'il fasse quelque chose de stupide, et si nous n'avions pas de Frères musulmans à affronter en Serbie, nous ne manquions pas de grandes entreprises criminelles cherchant à profiter du vide du pouvoir qui résultait de notre victoire contre Milosevic. Finalement, Djindjic paya le prix suprême pour ses efforts : il fut assassiné. On suspecta la mafia. Ce jour-là – le 12 mars 2003 – fut le plus sombre de ma vie. Mais même si le pays avait perdu un grand homme, notre démocratie et les institutions que Djindjic avait contribué à renforcer perdurèrent. Nous, les Serbes, avions créé quelque chose d'assez fort pour survivre même à cette catastrophe, et c'est là, pour moi, la véritable réussite de notre révolution.

Rappelez-vous la Marche du sel de Gandhi : il procéda par étapes successives, en annonçant toutes ses petites victoires au fur et à mesure. En effet, il comprenait d'instinct le jeu de la non-violence. Quand ses tentatives

pour s'attirer les bonnes grâces du Raj britannique en affichant la loyauté des Indiens vis-à-vis de la Couronne échouèrent, il lui fallut changer son fusil d'épaule. Il savait qu'annoncer une révolution risquait de susciter une explosion qui ne donnerait rien de plus substantiel qu'une poussée d'enthousiasme patriotique suivie d'une répression accrue – ce qui est exactement le sort que subirent les activistes de la place Tiananmen. Ce qu'il fallait à Gandhi, c'était une action facile à suivre, permettant à ses partisans d'apprendre progressivement les règles de la désobéissance civile, d'affûter leurs compétences et de renforcer leur courage. Il trouva tout cela dans le sel.

Le succès de la Marche du sel n'amena pas bien sûr l'indépendance de l'Inde, et il faudrait encore dix-sept ans de désobéissance civile avant que les fonctionnaires de Sa Majesté remettent à ses habitants le contrôle de leur colonie la plus lucrative. Mais ces dix-sept années furent relativement plus faciles pour Gandhi. Grâce à la Marche du sel, il avait montré qu'il était un leader capable de finir ce qu'il avait commencé et d'obtenir des résultats. Il jouissait donc d'un immense prestige auprès des Indiens. Il n'était pas une simple autorité morale ; il n'était pas un simple activiste plein de bonnes idées et capable de faire de beaux discours. Il était – et vous me pardonnerez ce langage sophistiqué – le gars qui sait comment faire le boulot.

Or, une fois que vous avez tous les fondamentaux – définir votre cause, trouver vos symboles, identifier les piliers du pouvoir et retourner l'oppression contre elle-même – savoir faire le boulot aux plus hauts niveaux de l'action non violente revient à savoir à quel moment déclarer la victoire et avancer vers l'objectif suivant.

C'est là une forme d'art dans laquelle excelle Anna Hazare[3]. Hazare est un disciple spirituel de Gandhi, un activiste indien qui a eu une carrière très inhabituelle. Né dans une famille pauvre, il fut emmené à Mumbai par l'un de ses oncles, qui lui offrit quelques années d'éducation. Malgré cela, il dut abandonner l'école en cinquième quand son oncle se trouva à court d'argent. De retour au village, il trouva du travail comme pharmacien, organisa un groupe d'autodéfense pour protéger les fermiers locaux de propriétaires cruels et souvent violents, et finit par entrer dans l'armée. Pourtant, il n'avait jamais cessé de croire en la non-violence et, après sa démobilisation, il revint une fois encore dans son village, où il entama une inlassable croisade pour améliorer la vie de ses voisins. Il se battit pour

bannir l'alcool – je sais, je sais… mais je rappelle aussi que seuls ceux qui vivent au sein d'une société donnée savent réellement ce qui va marcher ou non pour elle – car les effets de la boisson causaient de gros problèmes dans son village. Hazare monta aussi une banque de semences, assurant ainsi que les fermiers dans le besoin n'auraient jamais à souffrir de la faim. Il participa à la fondation d'une institution charitable pour aider les autres villageois. Tous ces efforts améliorèrent grandement l'éducation dans la région, poussèrent à la construction de nouvelles écoles, et, dépassant même ses espoirs, contribuèrent à une campagne pour l'abolition du système des castes, qui améliora considérablement le sort de ceux qu'on appelait les « intouchables ». Ces victoires apprirent à Hazare une importante leçon : les petits défis du début, avec des objectifs clairement établis, aident à se préparer aux grandes luttes à venir.

En 2011, Hazare, désormais un vieil homme, était prêt pour le plus important combat de sa vie : il allait s'attaquer à la corruption, ce vaste problème qui paralyse depuis toujours l'économie et la société indiennes. Par exemple, selon une étude menée par Transparency International, plus de 62 % des ménages indiens reconnaissaient en 2005 avoir versé des pots-de-vin pour bénéficier des services publics de base. Hazare voulait mettre fin à tout cela. Il réclama des mesures punitives plus dures contre les responsables jugés coupables de corruption, ainsi que la mise en place de tout un système local et national d'ombudsmans, capables d'agir rapidement au nom des citoyens.



Le gouvernement rejeta ce plan jugé trop compliqué à appliquer. Le 5 avril 2011, Hazare entama une grève de la faim. « Je jeûnerai, déclara-t-il lors d'une conférence de presse, jusqu'à ce que la loi anticorruption soit passée. »

Des centaines de personnes se joignirent à Hazare dans son jeûne et des centaines de milliers d'autres envoyèrent des tweets et postèrent des messages de soutien sur Facebook. Bientôt, les célébrités indiennes, des stars de Bollywood aux joueurs de cricket, entrèrent dans la bataille. Le message de Hazare était simple : il n'appelait pas à la fin immédiate de la corruption, mais se bornait à exiger que le parlement vote une loi. Il était discipliné et concret. Et, comme Gandhi, c'était un admirable vieux gentleman suprêmement engagé à sa cause, à qui les gens faisaient confiance pour obtenir des résultats parce qu'il avait déjà été victorieux. Bientôt, des dizaines de milliers de supporters manifestaient partout dans les grandes villes de l'Inde. Cinq jours plus tard, le gouvernement capitulait, promettant de faire passer le projet de loi.

Hazare s'empressa d'annoncer sa victoire, ce qui était adroit, mais il ne s'en tint pas là. Il avait compris en effet que gagner une bataille ne signifiait pas gagner la guerre, et que, si l'on avait le malheur de laisser un peu trop de temps à ce système politique décadent, il risquait fort de retomber dans

le chaos. Conscient de ce danger, Hazare ne relâcha pas la pression, même après cette première victoire mémorable. « La vraie bataille commence maintenant, dit-il à ses supporters. Nous avons un long combat devant nous pour mettre au point la nouvelle législation. En cinq jours, nous avons montré au monde que nous étions unis pour la cause de la nation. La présence de jeunes dans ce mouvement est un signe d'espoir[4]. »

Il fut fidèle à sa parole, et le gouvernement fut fidèle à sa nature. Quand, quelques mois plus tard, le gouvernement proposa une version édulcorée de la loi, Hazare la décria comme « une cruelle plaisanterie ». Il promit une autre grève de la faim, cette fois jusqu'à la mort s'il le fallait. En quelques heures, des dizaines de milliers de gens envoyèrent des fax au gouvernement pour soutenir l'appel de Hazare. À Mumbai, les taxis firent une journée de grève en solidarité avec lui. Mais avant même qu'il ait pu commencer sa grève de la faim, Hazare fut arrêté sous l'inculpation de rassemblements non autorisés et mis en prison.

Entamant sa grève de la faim dans sa cellule, Hazare recueillit bientôt un soutien massif, contraignant le gouvernement à céder en quelques heures et à le libérer de prison. L'oppression s'était retournée contre elle-même. Mais toujours maître tacticien, Hazare refusa de quitter sa cellule si on ne l'autorisait pas à poursuivre sa grève de la faim dans les lieux publics qu'il avait choisis auparavant à cet effet. Quelques jours plus tard, il gagna à nouveau, et fut escorté à l'endroit qu'il avait choisi pour y poursuivre son jeûne. En le voyant maigrir à vue d'œil, les milliers de gens venus le soutenir ne purent qu'être frappés par la contradiction entre son corps affaibli et la puissance de sa résolution. Hazare ne cessait de répéter qu'il en mourrait s'il le fallait, mais que ses partisans et lui n'abandonneraient jamais la lutte.

Partout en Inde, de jeunes hommes se mirent à porter le *topi*, le calot blanc traditionnel qui était la signature de Hazare. Ses supporters trouvèrent aussi le slogan « Je suis Anna », qu'ils promirent de scander à voix haute et publiquement chaque fois qu'un policier ou un fonctionnaire quelconque aurait le front de leur demander un pot-de-vin[5].

Douze jours après le début de sa grève de la faim, ayant perdu près de huit kilos, déshydraté et frêle, Hazare fut informé que le gouvernement capitulait une fois encore et qu'il allait revoir la loi comme il le demandait. Assis sur une chaise, une immense banderole frappée du visage de Gandhi derrière lui, Hazare déclara sa victoire finale. « J'estime que c'est la victoire

du pays tout entier[6] », dit-il. Ça l'était en effet, mais uniquement parce que Hazare avait su déclarer ses victoires au bon moment, sans pour autant relâcher la pression jusqu'à ce qu'il ait terminé le combat qu'il avait commencé.

Les changements sociaux comme ceux que Hazare a obtenus en Inde et que nous avons réussi à imposer en Serbie ne sont pas faciles à obtenir. Des causes comme la démocratie, les droits humains et la transparence sont des moissons qui poussent lentement et exigent beaucoup de travail, des stratégies claires et de fortes institutions civiles pour s'épanouir et survivre. Il est de votre responsabilité en tant qu'activistes de terminer ce que vous avez commencé, parce que, comme nous le voyons partout dans le monde, des révolutions sans résolutions adaptées peuvent être tout aussi mauvaises que ce qui existait avant elles. Vous devez vous assurer que tous les changements que vous apportez vont être durables et stables. Il y a des choses évidentes dont vous devez vous garder soigneusement, comme proclamer trop tôt la « fin de partie », ne pas reconnaître vos victoires quand on vous les concède, ou affaiblir votre unité durement gagnée par des « querelles de famille » et des postures politiques rigides. Et même si c'est tentant, veillez à ne pas trop tomber amoureux des nouvelles élites et des nouveaux héros que votre mouvement a pu porter au pouvoir. La corruption et l'abus du pouvoir peuvent gâcher même les révolutions non violentes les mieux préparées, et il arrive souvent que les chaussures d'un ancien dictateur semblent très confortables aux nouveaux occupants de son palais. Dix ans après que les activistes géorgiens de Kmara eurent adopté le logo au poing fermé d'Otpor! et introduit dans leur pays la Révolution rose en 2003, Mikhaïl Saakachvili – le jeune leader prometteur qui était arrivé au pouvoir bien déterminé à mettre l'ancien État soviétique sur la voie des droits humains et de la démocratie – fut battu à l'élection présidentielle après avoir été accusé de recourir au même genre de tactique autoritaire que ses prédécesseurs.

Ayant pris part à un mouvement qui a réussi à apporter un changement réel à mon pays, je vous promets qu'il est néanmoins possible de faire durablement la différence en ce monde. La Serbie est-elle le meilleur endroit où vivre aujourd'hui ? Certainement pas : nous avons une économie vacillante, un système d'éducation antique et dysfonctionnel, des habitudes environnementales parfaitement médiévales et les crimes contre l'humanité de Milosevic vont nous assurer longtemps une déplorable réputation dans la

communauté internationale. À Belgrade comme ailleurs, nous souffrons d'un fort taux de chômage et de beaucoup de corruption. Mais nous gardons bon espoir en l'avenir, nous avons des médias relativement ouverts et des institutions démocratiques qui nous permettent d'élire nos leaders et de les rendre comptables de ce qu'ils font ou ne font pas pour nous. Par-dessus tout, nous avons cette confiance en soi que donne le fait d'avoir réussi une révolution non violente. Être capable d'améliorer la vie de toute une société vous donne une force nouvelle, et ce sentiment est partagé par tous les bons activistes. C'est une sensation née d'une idée simple, qui pousse à un moment ou un autre une masse de gens à se lever pour une conviction nouvelle : c'est à eux qu'il revient de faire bouger les choses. Ils savent, comme j'espère que vous le savez aussi, qu'il faut que ce soit eux.



1. Allusion à *Chinese Democracy*, leur album de 2008. *(N.d.T.)*

2. Denise Chong, *Egg on Mao : A Story of Love, Hope, and Defiance*, Toronto, Vintage Canada, 2011, p. 198.

3. Kailash Chand, « Waking India : One Man's Campaign Against Corruption », *Guardian*, 8 avril 2011.

4. Rama Lakshmi, « India Agrees to Protester's Demand on Graft Panel », *Washington Post*, 9 avril 2011.

5. « Countrywide Protests Continue as Anna Hazare Fasts in Tihar », *Times of India*, 17 août 2011.

6. Mark Magnier, « In India, Anti-Graft Activist Declares Victory », *Los Angeles Times*, 28 août 2011.



11
Il fallait que ce soit vous

Comme le savent tous ceux qui ont un jour apprécié un bon polar ou qui, dans leur enfance, ont englouti à toute vitesse un plat de légumes ramollis et de poulet caoutchouteux pour arriver plus vite au dessert, c'est une bonne idée de garder le meilleur pour la fin. Donc, après vous avoir parlé de Gandhi et de Martin Luther King, après vous avoir décrit les soulèvements en Égypte, en Birmanie et aux Maldives, et vous avoir communiqué mes expériences dans le processus de renversement du

meurtrier Slobodan Milosevic, je voudrais vous parler d'un autre type de héros, plus humble mais tout aussi inspirant. Appelons notre hypothétique protagoniste Kathy. Pour être franc, Kathy n'a rien de bien remarquable. On trouve des gens comme elle dans n'importe quelle ville des États-Unis, et j'ai forgé ici son histoire à partir d'anecdotes et d'exemples que m'ont racontés divers activistes à temps partiel des banlieues américaines.

Kathy est une femme charmante, parfaitement ordinaire, avec un bon boulot, trois gosses et une maison confortable ; en clair, quelqu'un d'agréable, mais qui n'a rien pour sortir du lot. Elle essaie de vivre une vie normale, heureuse et équilibrée. Il y a peu de temps encore, elle n'avait jamais envisagé de participer à une forme quelconque d'activisme dans sa vie. Trop jeune pour avoir connu la révolte des années 1960, elle a grandi persuadée que la politique est sale, le système corrompu, et les gens à peu près impuissants face aux gouvernements et aux multinationales. Le mieux donc est de s'occuper de ses affaires et de se concentrer sur les choses qu'on peut contrôler. Kathy a toujours évité, comme beaucoup d'entre nous, ces casse-pieds qui distribuent des tracts à l'entrée du supermarché, faisant campagne pour une cause ou une autre. Tout en admirant leur passion, elle ne voulait rien avoir à faire avec eux. Elle voulait simplement qu'on lui fiche la paix.

Et puis survint la révision du plan d'occupation des sols.

Comme c'est souvent le cas des affaires gérées par les autorités locales, la plupart des voisins de Kathy ne prêtèrent aucune attention à cette modification du cadastre quand elle fut adoptée par le conseil municipal. Kathy pas davantage. Mais quelques semaines plus tard, la ville ne parlait plus que de ça : les gens commentaient cette décision à la station-service, les collègues de son mari en discutaient, et des pancartes de protestation poussaient comme des champignons sur les pelouses. Le grand terrain vague proche du collège de la ville allait bientôt être occupé par un énorme centre commercial. Ce genre de chose arrive partout en Amérique, et il n'est pas besoin d'être urbaniste pour savoir qu'un centre commercial à proximité d'une école signifie plus de circulation, un risque accru d'accidents, et toutes sortes d'influences et de distractions que l'on cherche en général – à juste titre – à éloigner des écoles. Mais le conseil municipal, avec les encouragements enthousiastes de quelques promoteurs locaux, ignora tout cela et envoya les bulldozers pour commencer les travaux.

Préoccupée, Kathy fit tout ce qu'elle estimait nécessaire. Elle appela quelques membres du conseil municipal et laissa des messages à leur secrétaire ; personne bien sûr ne la rappela jamais. Elle écrivit une lettre au journal local, qui la fit paraître, mais sans aucun résultat. Elle en discuta avec ses amies du conseil d'école, et elles rédigèrent ensemble une lettre de réprimande au maire ; elles reçurent une réponse polie, promettant qu'il allait examiner la question – ce qu'il ne fit jamais. Si vous avez pratiqué un jour une sorte quelconque d'activisme de voisinage, je suis sûr que cela vous rappelle des souvenirs.

Bientôt, ce centre commercial devint l'unique sujet de conversation de Kathy et de ses amies. Ce n'était pas une simple affaire de sécurité ; certes, un accroissement de la circulation posait des problèmes, mais rien que quelques gendarmes couchés ou feux tricolores ne puissent résoudre. La vraie question était ce terrible sentiment que des gens ayant beaucoup d'argent et des amis à la mairie pouvaient s'amener tranquillement, faire la pluie et le beau temps, et laisser sur le sable les citoyens ordinaires comme elle : tous ces parents qui emmenaient les gosses à l'école chaque matin, qui faisaient des gâteaux pour les vendre au profit du collège, et considéraient la communauté scolaire comme une partie intégrante de leur vie. Avec calme d'abord, puis avec plus de nervosité à mesure que les semaines passaient, Kathy envisagea d'entamer une action plus sérieuse. Comme toutes les batailles qui méritent d'être menées, celle-ci exigeait du temps et des tactiques *ad hoc*. Kathy comprit avant tout que le conseil municipal ne se souciait pas d'écouter les parents des enfants scolarisés à cet endroit. Ils n'étaient pas assez importants, découvrit-elle, et le maire pouvait les écarter d'un revers de main. Mais Kathy était une fine mouche : elle savait identifier les piliers du pouvoir.

Ses amis et elle réfléchirent au fait que leur ville était remplie de bons chrétiens qui prenaient la religion au sérieux, au point que les centres de la vie civique de la ville étaient ses églises. Kathy et ses alliés s'étaient déjà résignés au fait que le maire ne s'intéressait pas à ce que les petites gens avaient à dire. Quant aux promoteurs, ils ne risquaient pas de bouger tant qu'il y aurait de l'argent à faire pour eux. Mais il y a certaines forces que même le conseil municipal le plus résolu ne peut ignorer, et Kathy enrôla donc le clergé local pour avoir la colère divine de son côté. Elle convainquit un prêtre d'écrire une lettre très ferme au maire. Celui-ci n'était pas idiot : quand il sentit qu'une coalition divine était en train de se construire contre

lui, il réagit aux protestations par la promesse de réexaminer le POS. Cette lettre, témoignant de l'implication de l'un des piliers fondamentaux du pouvoir du maire, se révéla plus efficace que tous les bavardages au bureau, toutes les pancartes sur les pelouses, et les e-mails furieux de tous les parents réunis.

Cela faisait désormais trois mois que le maire avait ignoré Kathy, mais cette fois il fit machine arrière et promit d'organiser une nouvelle consultation publique pour réviser le POS. À la suite de ce premier résultat, tout le monde voulut faire partie de l'équipe d'activistes banlieusards de Kathy, et même les résidents les plus apathiques de la ville sentirent qu'ils étaient des sans-grades en train de mener la bonne bataille. Le soir de la consultation publique, la mairie était pleine à craquer. La plupart des gens dans le public étaient venus par simple curiosité, ne voulant pas manquer le grand événement. Ils ne furent pas déçus par Kathy et ses amis : leurs discours n'avaient rien de professionnel – Kathy, quelles que soient ses vertus, n'est pas Churchill – mais ils venaient du cœur, ils étaient authentiques et profondément touchants. À la fin de la réunion, il était clair que le nouveau POS devait être remballé dans les tiroirs, et quelques semaines plus tard, c'était chose faite. Conscients de l'importance de déclarer leur victoire, Kathy et ses conjurés écrivirent au maire une lettre ouverte fort gracieuse, qui le remerciait d'avoir pris la bonne décision et l'invitait à venir visiter l'école. Bien sûr, il répondit à l'invitation. Kathy avait gagné une réelle influence dans sa petite ville, et elle parvint à obtenir beaucoup pour sa communauté.

J'ai rencontré des tas de Kathy au cours de mes voyages aux États-Unis, et chaque fois ce sont leurs histoires qui me réjouissent le plus. Certes, renverser Moubarak ou Milosevic est une réussite remarquable, mais vous n'avez pas besoin de gémir sous une dictature pour appliquer les principes du pouvoir du peuple : ils sont universels et ils s'appliquent à tous, où que vous soyez et quel que soit votre problème.

S'il vous reste des doutes sur le pouvoir des hobbits ordinaires comme notre amie Kathy, considérez la situation de Kibera, à Nairobi. C'est le plus grand bidonville du Kenya et peut-être du monde. Cinq millions de personnes s'y entassent dans des conditions sordides. Kibera présentait pour ses habitants tous les dangers que peut offrir l'un des pires trous de l'enfer sur terre. Le paysage était terrifiant. Il y avait Jamhuri Park, dont les épais buissons et les grands arbres donnent une ombre perpétuelle, en faisant un

endroit de choix pour les violeurs locaux. Puis vous aviez le barrage de Nairobi, au pied duquel étaient installés des gangs, et si vous marchiez un jour de paie sur Karanja Road, la rue principale, vous étiez à peu près certain de vous faire agresser et voler par des voyous. Et puis, il y avait les toilettes volantes. Kibera étant dépourvu de tout système d'égouts développé et efficace, beaucoup d'habitants étaient contraints de faire leurs affaires dans les fossés bordant les rues[1]. La nuit, quand il était trop dangereux de sortir de chez soi ne serait-ce que le temps de soulager un besoin naturel, les gens de Kibera allaient simplement aux toilettes dans un sac en plastique, qu'ils nouaient et jetaient par la fenêtre : voilà pour les toilettes volantes. Inutile de dire qu'il y avait des sacs en plastique un peu partout. Kibera, comme on peut l'imaginer, n'était pas un endroit facile à habiter. Pour survivre, vous aviez vraiment intérêt à connaître le coin.

Or, les ONG présentes pour aider les habitants du bidonville connaissaient mal celui-ci. Elles avaient les meilleures intentions du monde, mais elles étaient constituées d'étrangers ou de Kenyans plus fortunés. L'aide offerte par ces outsiders était bienvenue, mais elle ne résolvait aucun problème réel. Bien sûr, ils pouvaient installer des latrines et réduire le nombre de toilettes volantes. Mais les besoins fondamentaux du bidonville n'étaient pas abordés efficacement. Les choses se mirent à changer lorsque la communauté décida de s'unir pour agir. Les habitants de Kibera se regroupèrent en trois organisations locales et commencèrent par se fixer des tâches simples. La première fut d'établir une carte de leurs quartiers. Une carte du bidonville pouvait être un bon outil pour permettre aux gens de partager leurs informations et de s'avertir mutuellement des périls et des opportunités qui les entouraient. C'était une façon pour eux de mettre en commun leur débrouillardise et leur connaissance de la rue. Ce n'était pas d'une difficulté insurmontable. De nos jours, la cartographie est grandement facilitée par la technologie ; et comme les jeunes sont toujours plus doués pour ces nouvelles applications, des adolescents armés de GPS allèrent collecter une série de données, arpentant le bidonville et enregistrant tout ce qu'ils voyaient en quatre catégories : sécurité/vulnérabilité, services de santé, éducation informelle et eau/sanitaires. Quand ils eurent fini, ils imprimèrent leur carte sur du papier bon marché et la distribuèrent à leurs voisins, avec des crayons et du papier millimétré. À leur grande joie, beaucoup de gens ajoutèrent leurs propres informations sur les cartes, et bientôt leur base de données monta à cinq cents points, puis à des centaines

d'autres. Ayant eu connaissance du projet, le Fonds pour l'enfance de l'ONU s'impliqua et donna un peu d'argent. Bientôt, chaque habitant de Kibera put recevoir des alertes par des textos envoyés directement sur leurs téléphones portables, un service commode pour se tenir à l'écart des crimes et des accès de violence si fréquents dans le voisinage. Bloc par bloc, quartier par quartier, les habitants de Kibera reprirent progressivement en main leur communauté.

Les jeunes de Kibera illustrent parfaitement le pouvoir du peuple utilisé à bon escient. Contrairement à beaucoup d'exemples de ce livre, ces gens ne cherchaient pas à renverser des ennemis corrompus ou à gagner des libertés. Ils unissaient simplement leurs forces pour apporter un sentiment de sécurité à leurs amis et à leurs familles. Ce genre de projet constitue toujours une très puissante vision pour demain.

Les habitants de Kibera avaient beau être déçus par leur gouvernement et leurs institutions, ils n'avaient pas perdu la foi en leur capacité à accomplir des changements positifs par eux-mêmes. Ils promurent leur vision en choisissant les batailles qu'ils pouvaient gagner. Ils suscitèrent l'enthousiasme et mirent leur créativité à profit pour rassembler un maximum de gens. Créer un plan de sa ville n'est pas un acte historique comme renverser une dictature, et cela ne fera sans doute pas la une des journaux le lendemain. Mais en s'engageant avec leurs voisins, les gens de Kibera ont amélioré la vie quotidienne de tous ceux qui vivaient dans le secteur. Si les activistes d'un misérable bidonville africain sont capables de faire la différence, vous devez vous aussi pouvoir le faire.

Au moment d'entamer votre quête, vous devez accepter le fait qu'il n'y aura pas de cavalerie pour venir à votre secours. Personne de plus grand, de plus brave ou de plus beau que vous ne descendra de l'Olympe pour venir résoudre vos problèmes. C'est encore une leçon que j'ai apprise de Tolkien : il faut que ce soit vous. Dans la phase de lancement de votre mouvement, les sorciers, les hommes forts, les nains obstinés et les beaux elfes de ce monde ne se bousculeront pas pour vous aider. Vous serez seul. En Serbie, ce pays d'entêtés qui n'apprennent pas vite, il nous a fallu quasiment dix ans pour comprendre cette leçon et réaliser qu'Otpor! devait s'attaquer à Milosevic lui-même. Les politiciens nous avaient déçus, la communauté internationale n'y comprenait rien, et l'opposition était un chaos. Ni Gandalf ni E.T. n'allaient venir mettre fin à cette dictature pour nous, et notre problème n'allait pas se résoudre tout seul. C'était à nous de trouver

comment forger notre sainte trinité d'utilité, de planification et de discipline non violente pour affronter le dictateur.

Mais plus encore, Otpor! a réussi parce qu'il débordait d'enthousiasme et de créativité – deux caractéristiques que vous-même et tous ceux qui travaillent avec vous devez toujours garder au cœur et à l'esprit. Quand des activistes viennent nous trouver en quête de conseils concrets sur le déroulement de leur action, nous leur répondons que nous ne pouvons rien faire pour eux. Nous pouvons certes leur enseigner les principes de base et quelques techniques non violentes qui se sont révélées efficaces dans le passé, mais les solutions créatives aux problèmes d'une société donnée doivent venir de l'intérieur. Nous disons à nos activistes d'écouter leurs propres cœurs rebelles et d'apprendre à compter sur eux-mêmes. Les consultants étrangers – et je me compte à l'occasion dans cette bande –, ont la réputation d'agir, selon l'immortelle expression du colonel Bob, « comme des fils de pute qui débarquent du cul du monde avec leurs beaux attachés-cases ». Quand il s'agit de changer le monde, les gens ordinaires comme notre hypothétique Kathy et les très réels habitants de Kibera obtiennent de bien meilleurs résultats que ne pourra jamais le faire un consultant extérieur.

Permettez-moi maintenant de venir gâcher un peu la fête : il y a une bonne et une mauvaise façon de lire ce livre. La mauvaise façon consiste à le parcourir comme un livre d'aventures arrivées à des gens courageux dans des endroits éloignés du monde, en s'imaginant être soi-même un leader héroïque et non une personne ordinaire sans grande cause à défendre. La bonne façon de le lire est de prendre les principes énoncés ici comme des principes valables pour la vie entière, et de chercher à les appliquer en toutes circonstances. Au cours de votre lecture, j'espère que vous avez réfléchi aux problèmes qui vous intéressent. Qu'ils soient énormes et concernent tout le monde, comme l'injustice sociale, ou qu'il s'agisse d'une question qui n'affecte que quelques personnes de votre voisinage, comme un excès de déjections canines dans les rues, j'espère que vous commencez à percevoir comment vous pouvez améliorer votre société par le biais de l'action non violente.

Quoi que vous ayez puisé dans ce livre, veuillez au moins vous rappeler ceci : la vie prend tout son sens – et elle est aussi beaucoup plus amusante – quand vous la prenez en charge et vous lancez dans l'action. C'est un triste constat que tout dans la vie moderne nous pousse à l'apathie et au confort ; nous sommes censés continuer à faire ce qu'on nous dit parce que c'est plus

facile. Mais si vous ressemblez, ne serait-ce qu'un peu, à Duda, Ana, Mohammed Adel, Sandra, Cecilia, Slobo, Sinisa, Misko, Breza, Rasko, Imran Zahir, Harvey Milk, Itzik Alrov, Andy Bichlbaum, Rachel Hope, Chris Nahum, Manal al-Sharif, nos jeunes amis de Kibera, ou nos camarades géorgiens Nini et Georgi, vous allez trouver difficile de rester assis sans rien faire. Et si nous avons aujourd'hui la chance de disposer de technologies stupéfiantes qui permettent à tout un chacun de s'improviser activiste – les téléphones portables, les réseaux sociaux et l'omniprésence des caméras –, il est bon de nous rappeler qu'il existait des centaines de mouvements avant qu'on ait même rêvé de ces outils, et que bien des causes qui se sont trop lourdement appuyées sur la technologie ont échoué misérablement.

Si vous tapez « révolution Facebook » ou « révolution Twitter » sur Google, vous verrez que les médias ont couvert ces dernières années de protestations – des printemps arabes jusqu'à Occupy Wall Street – comme si l'activisme contemporain n'était qu'une nouvelle fonction sur un smartphone ou une appli cool à télécharger. C'est pourquoi des gens comme le Premier ministre turc ne craignent pas de venir à la télévision dire à leur peuple que les manifestations dans les rues d'Istanbul ne sont jamais que des flashmobs organisées sur Twitter. On entend ce reproche, totalement injustifié, répété *ad nauseam*. Cette obsession malsaine pour la technologie conduit certains à croire que tout ce qu'il faut pour changer le monde, c'est un groupe sur Facebook et une protestation tous azimuts. Hélas, nous l'avons vu, cela ne suffit pas pour gagner. La vidéo « Kony 2012 » a beau avoir été visionnée des millions de fois sur YouTube, Joseph Kony mène toujours sa bande de voyous à travers les jungles d'Afrique. Là-bas, rien n'a changé.

Ce que chaque activiste doit absolument comprendre, c'est que tout revient à la communauté, aux gens. Les idées de ce livre ne sont qu'un cadre pratique ; elles sont lettre morte sans un esprit déterminé à faire une différence et un cœur convaincu que c'est possible. Parlant par expérience personnelle, et au nom de tous les « moins que rien » qui ont suivi cette voie pour aboutir à des résultats spectaculaires, je peux vous jurer qu'il n'y a rien de plus satisfaisant ni de plus heureux dans la vie que de vous lever pour quelque chose que vous croyez juste. Même les plus petites créatures ont le pouvoir de changer le monde.

Je voudrais encore vous raconter une dernière histoire. Quand je n'étais encore qu'un adolescent boutonneux dans les années 1980, bien avant que je ne commence à réfléchir à la politique, aux piliers du pouvoir et aux théories de Gene Sharp sur l'activisme non violent, je passais mes journées à gratter ma guitare et à idolâtrer mon grand frère Igor. En effet, je n'étais encore qu'un môme, tandis qu'Igor avait déjà son groupe, dont les choix musicaux inspiraient le respect dans tous les cercles autorisés. Igor a onze ans de plus que moi, et par son look et son attitude, il était un peu le Jim Kerr local – le leader des Simple Minds. Inutile de dire qu'il était adoré de toutes les filles de la scène hype de Belgrade, et je voulais désespérément suivre son exemple. Igor supposait avec justesse que si je mimais sa musique et son style, c'était uniquement pour jouir de la même adoration. Un jour, donc, il me fit asseoir et entreprit de me donner une leçon sur la vraie raison pour laquelle la musique a une telle place dans le monde. En fait, ce n'était pas vraiment une leçon. Il me tendit un disque de Peter Gabriel et me dit d'écouter « Biko », sa chanson sur ce militant noir d'Afrique du Sud assassiné, qui avait donné sa vie pour lutter contre l'apartheid. C'était pour cela, m'expliqua Igor, que je devrais faire de la musique. Pas pour les filles, pas pour les foules, mais pour la chance d'avoir un impact positif sur le monde. Quand je passai ce disque et que j'entendis Peter Gabriel articuler les deux syllabes du nom de Biko comme une sorte de plainte, je compris qu'Igor avait raison. C'était plus important que tout. Et c'était cela que je voulais faire : être parmi ceux qui s'efforcent de rendre la vie meilleure.

Le 5 octobre 2013, plus de trente ans après la sortie de « Biko » et pour l'anniversaire de la Révolution serbe contre Milosevic, Peter Gabriel est venu à Belgrade dans le cadre de sa tournée européenne. Mon frère Igor vivait à l'étranger et ne pouvait pas y être. Mais moi, je n'aurais manqué ça pour rien au monde, ma femme Masha non plus, pas plus que Duda et le reste de l'équipe du Canvas. Le concert était formidable. Nous étions dans une foule de cinq mille personnes qui buvaient chaque note et écoutaient chaque parole. Au cours de mon travail et de mes voyages, j'ai eu la chance de rencontrer quelques-uns de mes héros, et j'ai toujours mis un point d'honneur à garder mon flegme en présence des plus grosses pointures de ce monde. Certains de ceux avec qui j'ai travaillé sont devenus les leaders démocratiquement élus de leurs pays libérés, et j'ai plein de photos de moi en compagnie de gens que j'admire depuis toujours épinglées au mur. Mais

rien dans ma vie ne m'avait préparé à ce qui s'est passé à la fin du concert de Peter Gabriel à Belgrade cette nuit-là.

Quand il eut fini son tour de chant et salué, il revint sur la scène, baignée d'une lumière rougeâtre irréelle. À ce moment, tous ses musiciens étaient partis, sauf Manu Katché, le batteur solitaire, qui jouait doucement. Personne ne comprit ce qui se passait, jusqu'à ce que Peter Gabriel, l'homme dont la musique m'avait poussé à faire quelque chose de ma vie, s'empare du micro et s'adresse à la foule.

« Il y a exactement treize ans, dit-il, des jeunes gens dans ce pays ont eu le courage de se lever pour les droits du peuple, et depuis, ils enseignent aux gens partout dans le monde ce qu'ils ont appris avec le Canvas. Mais aujourd'hui, il reste beaucoup de pays où les jeunes doivent encore trouver le courage de se lever pour ce en quoi ils croient, pour combattre ce qu'ils jugent mauvais, et pour défendre les droits de leur peuple. C'est précisément ce qu'a fait un jeune homme en Afrique du Sud, et cela lui a coûté la vie. Son nom est Steven Biko. »



Et là-dessus, son groupe revint interpréter la chanson. J'étais stupéfait – muet de saisissement. Mes genoux se mirent à trembler. Masha me serra contre elle, sans doute parce qu'elle savait que j'étais prêt à me liquéfier sur le sol. Nul ne savait mieux qu'elle ce que les mots de Peter Gabriel et cette chanson signifiaient pour moi. Enfin, quand il arriva à la phrase « Et à présent les yeux du monde vous surveillent », il leva son poing fermé le plus haut possible et salua la foule du vieux symbole d'Otpor!. Les gens étaient hystériques, levant le poing en retour et chantant en chœur. Quand ce

fut fini, juste avant qu'il ne quitte la scène pour de bon, Peter Gabriel passa un dernier message à son public.

« Quoi qu'il se passe désormais, dit-il, c'est entre vos mains. »

Puis il tourna le micro vers la foule et s'en alla.

1. Andrew Harding, « Nairobi Slum Life : Into Kibera », BBC.com, 4 octobre 2004.

Avant de se dire au revoir

Si vous avez lu ce livre jusqu'au bout, je ne vois que deux possibilités. La première est que vous êtes ma femme, auquel cas, Masha, je t'aime très fort et je te suis infiniment reconnaissant de ton soutien et de ta patience pour mes gesticulations. La seconde est que vous avez réellement envie de susciter des changements positifs dans votre communauté, et dans ce cas, quelques mots de conclusion s'imposent.

Traditionnellement, ce genre d'ouvrage s'achève sur une explosion d'optimisme et des encouragements à trouver votre propre voie, à fonder votre propre mouvement et à lutter pour votre propre cause. Mais je suis serbe. Nous ne faisons pas dans l'optimisme. Les mots d'encouragement ne viennent pas aisément à des gens dont l'histoire consiste en de longues périodes de guerre séparées par des périodes plus courtes d'attente de la guerre. À la place, je vous quitterai donc en vous offrant pour viatique quelques aperçus d'un savoir durement acquis.

Le premier, c'est que la chance compte. Les principes détaillés dans ce livre, des grandes stratégies aux petites tactiques, ont été testés et sont justes, mais nous sommes tous des êtres humains, et être humain veut dire qu'il peut toujours arriver quelque chose de complètement bizarre et imprévisible, qui en une minute catapulte dans la gloire ou la ruine tous vos plans si bien préparés. J'ai déjà vu cela maintes fois : la marche parfaitement organisée qui n'attire que cinq malheureux clampins parce qu'elle coïncidait avec un match de foot important, ou le mouvement que personne ne s'attendait à voir prendre de l'ampleur jusqu'à ce que, pour une raison quelconque, ses messages ou ses personnalités captivent l'imagination du public. Si vous brûlez de mettre en pratique les principes détaillés dans ce livre, rappelez-vous que le plus grand penseur du monde, un certain Murphy, avait parfaitement raison d'affirmer que tout ce qui peut

aller mal ira mal. Pour être sûr de ne pas être victime de la loi de Murphy, faites ces deux choses simples. D'abord, ne négligez pas vos devoirs à la maison et soyez aussi méticuleux que possible : établissez des listes mentales, faites des graphiques, et évitez de laisser quoi que ce soit au hasard. Ensuite, soyez serein et apprenez à accepter les revers comme des incidents inhérents au parcours d'un mouvement qui cherche à faire la différence.

Mais si vous ne pouvez pas contrôler la chance, vous pouvez certainement contrôler – ou tout du moins essayer de remodeler – la communauté. Et les gens sont le véritable enjeu de toute cette affaire. Peu importe que vous soyez devant une salle remplie d'inconnus en train de soutenir passionnément votre point de vue, de distribuer des tracts sur votre campus ou de défiler dans les rues sous le regard menaçant de la police ; chaque fois que vous prendrez des risques en vous dressant face à l'oppression, et en entrant dans la danse non en tant qu'observateur mais en tant que participant, il viendra un moment où vous aurez très, très peur. Vous pouvez être le gars le plus costaud qui soit, soyez sûr qu'à un moment quelconque, vous aussi vous sentirez effrayé, triste, ou dépassé. C'est dans la nature des choses : quand vous prenez de grands risques pour tenter de provoquer des changements de grande ampleur, vous rencontrez une opposition déterminée. Si vous essayez de l'affronter tout seul, si vous ne partagez pas vos frustrations et vos joies avec vos amis, vous n'arriverez jamais à grand-chose. J'ai passé plus d'une décennie à rencontrer des fauteurs de troubles et des révolutionnaires, et ces types sont parmi les gens les plus déterminés de la planète. Pourtant, je les ai vus craquer quand ils essayaient de tout faire tout seuls. Le pouvoir du peuple est un sport d'équipe.

Et une équipe a toujours besoin de toutes sortes de joueurs. Ce serait dommage de terminer ce livre sans revenir à mon bien-aimé *Seigneur des anneaux*. Cette histoire est celle d'une bande de personnages engagés dans une quête improbable et dangereuse, et ce qui les rend si intéressants, c'est qu'ils sont tous différents. Si j'avais écrit ce livre, il serait sans doute rempli d'un tas de grands chevaliers ridiculement beaux, un commando de GI Joe s'en allant au Moyen-Orient botter les fesses d'un orque. Mais Tolkien était plus malin que moi ; sa bande inclut à la fois des gens forts et des gens faibles, et des créatures qui ne sont même pas du tout des gens, comme les elfes et les nains ; elle est composée de moucherons et de malabars,

d'entêtés et de fidèles. Il avait compris que les tâches très complexes – comme combattre un puissant sorcier ou un dictateur serbe – exigent des compétences et des talents très divers, et que tous ces attributs résident rarement en une seule personne. Donc, dans le pouvoir du peuple comme dans un portefeuille boursier, la clé est la diversification. Au lieu de chercher des gens qui vous ressemblent, ou qui vous paraissent cools, ou qui répondent à des critères étroits et bien définis, essayez d'anticiper vos besoins et de peupler votre mouvement en conséquence. Par exemple, si vous envisagez une série de performances de rue, il peut être l'heure d'aller faire copain-copain avec une bande de jongleurs, de mimes et de marionnettistes. Si vous pensez à une action en ligne, achetez quelques packs de bières et allez faire de la lèche à deux ou trois programmateurs. Si vous voulez devenir le chéri des médias, recrutez quelques amis ayant une expérience dans l'écriture et le journalisme. Trouvez des dessinateurs de talent comme mon ami Duda et écoutez leurs idées. Plus grande et plus colorée est votre coalition, plus fortes sont vos chances de réussite.

J'espère que ce livre n'est pas un simple guide pour des activistes non violents, mais qu'il vous aura aussi montré que les plus petites créatures, les simples hobbits, peuvent se dresser face aux puissants et, grâce à leur créativité, à leur dévouement et à leur courage, changer le monde. Dans la vraie vie, contrairement à la Terre du Milieu, ce voyage n'a pas de fin. Des années de travail avec des activistes partout dans le monde m'ont appris que le changement vient toujours progressivement, un échelon après l'autre. Vous avez organisé un canular et attiré l'attention des gens ? Il vous reste encore à construire un mouvement. Vous avez bâti un mouvement de masse ? Il vous reste encore un dictateur à liquider. Vous avez renversé le dictateur ? C'est l'heure de vous retrousser les manches et de vous mettre au boulot pour instaurer la démocratie.

Il ne faut donc pas appliquer les idées de ce livre à une campagne unique et limitée, mais y voir des consignes pour toute une vie d'engagement civique et social. Elles visent à vous donner non seulement des outils, mais aussi et surtout la confiance d'aborder la vie autrement, et la compréhension que les changements les plus fondamentaux et à plus long terme ne s'obtiennent jamais avec des armées, des tanks et des missiles de croisière, ou des consultants grassement payés avec leurs beaux costumes et leurs porte-documents en cuir. Le changement durable vient plutôt de la femme fatiguée qui refuse de laisser sa place dans l'autobus, d'un astucieux

propriétaire d'une boutique de photographie qui fait son chemin jusqu'au conseil municipal, ou d'un petit Indien malingre et chauve qui jeûne pour sa cause et porte des vêtements qu'il a tissés lui-même. Ces héros – Rosa Parks, Harvey Milk, Gandhi et d'autres – sont révérés non parce qu'ils sont remarquables, mais parce qu'ils sont extrêmement ordinaires. Ils n'ont rien fait que nous ne puissions faire. La seule raison qui les a portés sur les autels de l'histoire c'est que, contrairement à beaucoup d'entre nous, ils ont eu le courage d'agir et l'intelligence de le faire bien.

Nous semblons tous convaincus que seules les élites de nos sociétés comptent et que tout changement, tout progrès ou tout revers est une émanation magique de leurs âmes sombres ou avides. Vous pouvez sentir cette admiration et ce respect pour les puissants chaque fois que vous passez devant un stand de presse à l'aéroport. Qui voit-on sur toutes ces couvertures ? Ce sont toujours les hommes d'affaires les plus riches, les acteurs les plus célèbres, les voitures les plus rapides, et les filles aux plus gros seins. Et ne me laissez pas partir sur le thème des revues de musculation ! Le monde où nous vivons n'admire et ne respecte que les forts et les puissants. C'est un fait malheureux que personne dans la vie ne donne le crédit qu'ils méritent aux faibles et aux humbles. Mais, comme nous l'avons appris, même la plus petite créature peut changer le monde.

Au cours de vos voyages, vous rencontrerez des tas de gens qui douteront qu'une seule personne puisse faire la différence. Il y a ceux qui préfèrent placer leur foi dans des armées puissantes, des leaders charismatiques et de grandes organisations. D'autres, dont la plupart des dictateurs et beaucoup de gens d'extrême gauche, choisiront de voir des conspirations à chaque coin de rue. Pour ces messieurs-dames, la CIA, la NSA, l'OMC, ou les Illuminati sont systématiquement derrière tout ce qui se passe sur la planète. Ces types appellent le Canvas et votre serviteur des larbins de l'Amérique, des outils entre les mains de George Soros et du groupe Bilderberg, des agents serbes, et bien pire. Que vous preniez vos infos sur Twitter ou sur les médias des autocraties du monde – des chaînes comme Russia Today, ou les agences de presse saoudienne, iranienne et vénézuélienne – essayez de rester patient et de comprendre que tout cela fait partie du jeu.

Le problème, c'est que des tas de gens, quelle que soit leur position politique, sont absolument persuadés que seuls les gouvernements ou les grandes institutions ont voix au chapitre dans ce monde. Dans votre carrière

d’activiste, vous ne cesserez de croiser des gens qui douteront de votre capacité à parvenir à quoi que ce soit en tant qu’individu, et qui, s’ils vous voient réussir, penseront que vous êtes forcément une marionnette entre les mains de forces plus vastes et plus sinistres. Dans un cas comme dans l’autre, ce qu’ils vous disent en réalité, c’est qu’ils ne croient pas en leur propre capacité à faire la différence. Faites-leur la grâce de leur démontrer qu’ils se trompent.

J’espère vous avoir fait partager quelques-uns des principes que ceux d’entre nous qui sont engagés dans l’action non violente appliquent depuis des décennies. La part de courage, cependant, vous revient entièrement. Je ne peux pas vous dire comment être courageux, mais je peux vous dire que vous n’êtes jamais seul. Mon adresse email – mon adresse personnelle que je consulte régulièrement moi-même – est psrdja@gmail.com, et chaque fois que vous voulez me laisser un mot, me poser une question, demander conseil au Canvas, ou même me passer un petit bonjour, je suis à votre disposition.

Donc, veillez bien sur vous et prenez les choses en main, et sachez que même si vous échouez, vous serez au moins parmi les rares heureux qui, comme les braves hobbits de Tolkien, sont sortis de la Comté pour essayer de faire ce qui s’imposait. Après tout, il faut bien que quelqu’un se charge d’emporter cet anneau à Mordor. Ce pourrait parfaitement être vous.

Gardez-vous des dangers, voyez grand et restez en contact.

Remerciements

C’est toujours une difficulté et une leçon d’humilité de donner aux gens qui ont pris le temps de vous donner un coup de main ou de vous prêter une oreille attentive le crédit qui leur revient. Je dois un grand merci à mes amis et collègues partout dans le monde, tous ces gens avec qui j’ai partagé des défis, des risques, et plein de bons moments. Mon affection et ma gratitude vont à notre équipe du Canvas à Belgrade – Boka, Breza, Marcella, Natasa, Slobo, Jelena, Sandra, Misko, Rasko, et Sinisa – ainsi qu’à mes chers amis Anna, Duda, Imran, K2, Giorgi, Nini, Cecilia, Sara, Maxim, Husam, et tous les autres dont je ne peux pas mentionner le nom, qui œuvrent chaque jour à faire du monde un endroit meilleur pour tout un chacun.

Le nombre de gens et d’organisations qui ont contribué à propager le message de la lutte non violente et qui ont été pour moi une source d’inspiration remplirait sans doute un livre entier, aussi veuillez me pardonner la relative brièveté de cette liste. Un million de mercis à Maître Gene, au Colonel Bob, à Jamilla, Ricken, Tina Rosenberg, Jannine Di Giovanni, Will Dobson, Luiza Otriz, Dough et Charlie, Lorraine et Jared, Thor et Alex, Andrew et Emma, les frères Riahi, John Jackson, Liel et Muneer. Et à Paz, pour avoir tout supporté, *muchas gracias*. Vous avoir dans ma vie est une bénédiction.

À Masha, dont le soutien, le bon caractère et la patience durant les longs jours et les longues nuits d’écriture de ce livre ont été si précieux. Je t’aimerai toujours, et merci de ne pas m’avoir expulsé de notre appartement.

Depuis le début de ce voyage littéraire, mon agent, Anne Edelstein, a été une avocate et une guide infatigable, et ces pages seraient infiniment plus confuses sans mon éditrice, Cindy Spiegel, dont l’œil d’aigle et le remarquable bon sens ont contribué à mettre ce livre en forme. Merci à vous deux pour votre indulgence, et surtout pour votre foi dans ce projet.

Enfin, je me tiens fièrement dans l'ombre projetée par les gens courageux engagés dans des luttes non violentes, grandes et petites, partout dans le monde. Mes pensées vont à Mohammed Adel, le leader du mouvement du 6 Avril emprisonné après avoir organisé les manifestations pro-démocratie pendant l'hiver 2013.

Martin Luther King nous a rappelé ces mots d'un ancien penseur américain : « L'Arc moral de l'univers est long, mais il tend vers la justice. » Puisse-t-il en être toujours ainsi.

Table des illustrations

Sauf mention contraire, toutes les illustrations proviennent de la collection de l'auteur.

Un poing fermé, symbole d'Otpor!, sur un mur de Belgrade, Serbie, automne 1998

Logo du programme télévisé de l'ex-président vénézuélien Hugo Chávez, *Aló Presidente*

Une Égyptienne arborant le logo du mouvement du 6 Avril (© Mohamed Abd El Ghany, Reuters)

« Le peuple de Libye est uni »

Gay Pride de Tel-Aviv : une journée en famille en Israël, 2011 (© Nina Jean Grant)

Du riz au lait pour lancer une révolution. Lonuziyaaraiy Kolhu, Maldives (© Munshid Mohamed)

Un enfant à Moscou, mai 2012 (© Julia Joffe)

Les piliers du pouvoir yéménite, 2011 (© Khaled Abdullah Ali Al Mahdi, Reuters)

Martin Luther King après avoir prononcé son discours « I Have a Dream », Washington (D.C.), 28 août, 1963 (© D.R.)

« Cassez-lui la figure pour un dinar » : une action dilemme organisée par Otpor!, Serbie, 2000 (© Milos Cvetkovic)

Messages anti-Assad peints sur des balles de ping-pong par des activistes syriens (© Arman et Arsh T. Riahi)

Logo du mouvement soudanais GIRIFNA, « On en a marre », juin 2012 (© http://www.girifna.com)

Manifestation de jouets anti-Poutine à Barnaoul, Sibérie, février 2012 (© Andrei Kasprishin, Reuters)

Fond d'écran anti-Moubarak

Performance des Pussy Riot à Moscou (© Denis Bochkarev)

Une jeune femme insère des œillets dans les boucliers de la police anti-émeute durant la Révolution orange de 2003 en Ukraine (© Vasily Fedosenko, Reuters)

Des activistes d'Otpor! levant le poing, Belgrade, printemps 2000 (© Petar Kujundzic, Reuters)

GOTOV JE, « Il est fini », un autocollant parmi les millions produits par Otpor! durant les mois d'août et septembre, 2000

« Occupy Sesame Street » performance lors du mouvement Occupy Wall Street, New York, automne 2011 (© Arman et Arsh T. Riahi)

Manifestants se préparant à reprendre l'édifice du Parlement serbe, Belgrade, 5 octobre, 2000 (© Igor Jeremic)

« 2000 – C'est *notre* année » : slogan de la campagne d'Otpor! à la suite de leur concert du Nouvel An orthodoxe, janvier 2000

Célébrations de la victoire d'Otpor! lors de la révolution du 5 Octobre, Slavija Square, Belgrade (© Igor Jeremic)

La cellule de Nelson Mandela à la prison de Robben Island, Afrique du Sud (© Paul A. Mannix)

Non-violence, sculpture de Carl Fredrik Reuterswärd (© MHM55)

Un musulman exhibant le Coran et un Copte avec sa croix sur la place Tahrir, Le Caire, le 6 février 2011 (© Dylan Martinez)

« On vous surveille » : campagne d'affichage d'Otpor! pour rappeler au premier gouvernement post-Milosevic sa responsabilité de l'après-révolution du 5 Octobre, Serbie, 2000

Un groupe de femmes, activistes d'Otpor!, au premier rang d'une manifestation, 11 novembre 1999 (© Igor Jeremic)

« Si ce n'est pas nous, qui ? ». Des activistes d'Occupy Wall Street face à la police près du parc Zuccotti dans le bas de Manhattan, automne 2011 (© Arman et Arsh T. Riahi)

Peter Gabriel interprétant « Biko » et saluant la foule de son poing levé lors de son concert au Kombank Arena de Belgrade pour célébrer l'anniversaire du renversement de Milosevic, Belgrade, 5 octobre 2013 (© Tony Levin)

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit et sans armes* de Srdja Popovic a été réalisée le 12 août 2015 par les Éditions Payot & Rivages.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-228-91375-1).
Le format ePub a été préparé par Facompo.